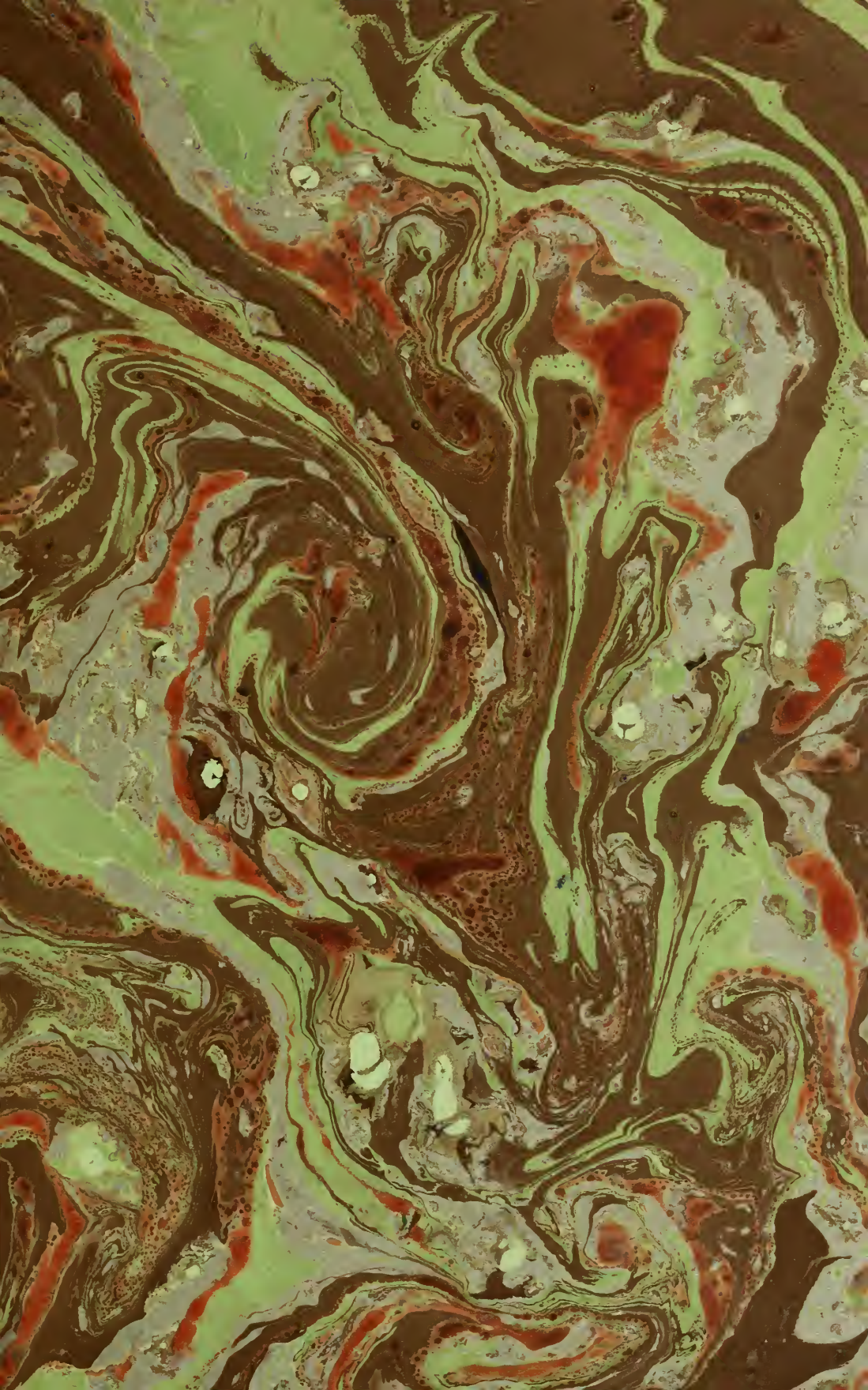
EX LIBRIS

FLORENCIO GAVITO



ALLIEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/napoleonbiblioph00mour

GUSTAVE MOURAVIT

NAPOLÉON

BIBLIOPHILE

RECHERCHES SPÉCIALES DE PSYCHOLOGIE
NAPOLÉONIENNE
AVEC DOCUMENTS INÉDITS

PARIS
LIBRAIRIE A. LECAMPION
A. BLAIZOT, SUCCESSEUR
22, rue Le Peletier

1905

NAPOLÉON

BIBLIOPHILE

Tirage
à
CENT TRENTE EXEMPLAIRES
soit
100 exemplaires sur papier vélin des Papeteries
du Marais.
15 exemplaires sur papier Japon Impérial,
numérotés de I à XV.
15 exemplaires sur papier de Chine,
numérotés de XVI à XXX,
plus 25 exemplaires
hors commerce.

N° XXVIII

GUSTAVE MOURAVIT

NAPOLÉON

BIBLIOPHILE

RECHERCHES SPÉCIALES DE PSYCHOLOGIE
NAPOLÉONIENNE
AVEC DOCUMENTS INÉDITS

PARIS
LIBRAIRIE A. LECAMPION
A. BLAIZOT, SUCCESSEUR
22, rue Le Peletier
1905

A Madame Fr. de ***

Je vous ai dû, Madame, la première idée de ce travail. Permettez que je ne me borne pas à cet aveu et que je mette à vos pieds, avec la bonne grâce dont s'honorait jadis notre courtoisie de France, ces pages où j'ai essayé de retrouver quelques-uns des linéaments que nous laissons de nous-même (ce grand empereur comme les autres), dans les choses aimées *qui passent à travers nos vies, entre le sourire et les larmes.*

G. M.

« Cette étude, alors même qu'elle n'aboutit à « aucun grand résultat, garde un invincible « attrait. Le caractère de Napoléon conti- « nuera à tenter les alchimistes de la psy- « chologie. Il est si multiple et si lumineux, « qu'il émet de la clarté par mille facettes. »

LORD ROSEBERY. *Napoléon, la dernière phrase.*

NAPOLÉON BIBLIOPHILE

(AVEC DOCUMENTS INÉDITS)

La *Revue Biblio-Iconographique* (numéro de juillet-octobre 1901), a donné la traduction d'une étude sur le goût de Napoléon Ier pour les livres, publiée par M. Heinrich Stumcke, de Berlin, dans un périodique allemand, la *Revue des Amis du Livre*.

Cette étude, très sommaire, pourrait être aisément élargie et comporterait des développements d'un riche intérêt. Un volume entier n'épuiserait certainement pas la matière. On y verrait Napoléon improvisant, là encore, un fécond magistère; sachant découvrir en ses bibliothécaires, particulièrement chez l'un d'eux, d'incomparables organisateurs; et, — détail aussi extraordinaire que véridique et peu soupçonné du public, — dans tous les hasards de son existence si agitée, au milieu de son héroïque et légendaire destinée, jusqu'au dernier jour, vivant dans le voisinage et dans la fréquentation même des livres, ne les oubliant jamais, ayant en eux des hôtes assidus

et familiers, souvent de véritables compagnons de ses fortunes les plus diverses.

Je voudrais, en montrant tout cela, dans un jour et sous une forme propres à en assurer la vulgarisation, non pas faire le travail complet qui nous manque, mais en offrir une nouvelle esquisse plus avancée, dont le thème serait principalement emprunté à deux circonstances choisies l'une, au début, l'autre, au déclin de la carrière du grand homme : devant me borner, mon dessein, est de marquer surtout le point de départ et le point d'arrivée, dans ce curieux sujet.

Mais, avant toutes choses, disons un mot sur les sources d'une pareille étude.

Il faut noter, en premier lieu, que M. Stumcke n'a guère fait qu'utiliser le remarquable travail, connu des lecteurs du *Bulletin du Bibliophile*, dont il existe un tirage à part, assez rare, qui se lit à la fin du second volume de l'ouvrage de M. Antoine Guillois : *Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur, d'après sa correspondance et ses œuvres*. (Paris, Perrin et Cie, 1889. 2 vol. in-8).

M. Guillois, de son côté, s'est documenté, à peu près exclusivement, chez M. Louis Barbier, fils aîné de l'illustre bibliothécaire de l'Empereur.

Ç'a été, du reste, pour lui, une bonne fortune : car M. Louis Barbier, mort depuis, a pu le renseigner de première main, lui dire ce qu'il avait vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, ce que les papiers d'Antoine-Alexandre Barbier pouvaient à peu près seuls révéler. C'est ainsi que le fils de Barbier a pu communiquer à M. Guillois, qui les a imprimés à la suite de son ouvrage, deux

inestimables documents : le Catalogue de la Bibliothèque du " Cabinet particulier de S. M. l'Empereur et Roi " aux Tuileries, et le Catalogue des livres du " Cabinet de Trianon. "

Il faut remarquer toutefois que les témoignages ainsi livrés par feu Louis Barbier à M. Guillois, ne sont, pour la plupart, que ceux-là mêmes qu'il avait consignés dans son excellente *Notice* sur son père. Il convient de revenir, aujourd'hui encore, à ce travail, cent fois mis à contribution, le plus souvent sans en nommer l'auteur : le principal de ce que l'on sait sur Napoléon bibliophile, est toujours là et ne peut, je crois, être pris que là. Moi-même je le citerai et l'utiliserai amplement.

Mais il y a d'autres sources d'informations, que des recherches patientes n'ont point abordées jusqu'ici, et qui livreraient, sans nul doute, de nombreux, de précieux renseignements : les correspondances et les mémoires du temps ; les pièces d'archives des familles liées avec les Bonaparte, et celles des Conservatoires des bibliothèques publiques. J'ai fait, de ces divers côtés, des tentatives qui montreront suffisamment, dans leurs limites peu étendues, les aubaines qu'on y peut rencontrer.

I

La genèse de notre sujet étant ainsi établie, j'aborde ce que j'en veux dire, à l'occasion d'une erreur de M. Stumcke qui réédite, en les accentuant avec peu d'adresse, certaines allégations de M. Guillois, touchant la bibliothèque " de campagne " qui suivit Napoléon Bonaparte en Egypte.

C'est, en effet, à l'occasion de cette expédition d'Egypte, où il mena de front, à de doubles victoires, nos soldats et nos savants français, que se manifeste très nettement, pour la première fois, la bibliophilie de Napoléon.

J'emploie, bien entendu, ce terme de bibliophilie dans le sens restreint et tout relatif, qui se précisera dans le cours de cette étude, au fur et à mesure que la mise en lumière des témoignages découverts me permettra de m'en expliquer. Il est certain que ce n'est pas dans le sens où, d'ordinaire, on use de cette expression, que Napoléon fut un bibliophile : à proprement parler (et cela

se conçoit de reste), il n'y eut jamais en lui ce qu'on appelle un collectionneur. Il est non moins certain qu'ayant — et très vif — le goût des livres, le jeune général Bonaparte n'avait point contracté un tel goût dans les camps.

Nous verrons comment il en était tout imbu *dès son adolescence.*

Mais on n'en connaît aucune manifestation explicite et digne de remarque, antérieurement au fait dont il est ici question et qui, pour ce motif, mérite que nous nous y arrêtions.

Or, c'est à l'occasion de ce fait que M. Stumcke écrit : « Une collection de livres à mentionner est « celle que Bonaparte a pu se procurer, en 1798, « après la campagne d'Italie. Les initiales B. P., « enlacées au dos, furent une attention envers la « belle Joséphine, née la Pagerie, qui pourtant « n'estimait guère plus les livres que l'ordre dans « son ménage. »

Chaque mot, presque, est une inexactitude dans cette assertion du bibliographe berlinois, qui copie ici M. Guillois.

Napoléon n'eut point du tout à se préoccuper " de se procurer ", après la campagne d'Italie, les petits volumes décorés " des initiales B. P. enlacées ; " encore moins, ces initiales furent-elles " une attention envers la belle Joséphine !... "

Tout cela est du domaine de la légende : l'histoire vraie est autrement attrayante et aimable.

En effet, les livres dont il est question ici n'étaient, d'abord, qu'*une partie* de ceux qui fu-

rent emportés par Bonaparte ; ils lui venaient, ensuite, d'un don gracieux de sa sœur Pauline.

M. Antoine Guillois fait un peu fi de cette origine des petits volumes ornés des initiales qu'il lit, lui aussi, B. P. et qu'il faut, en réalité, lire P. B. (Pauline Bonaparte), comme je l'établirai ci-après.

C'est dans *les Cartons d'un bibliothécaire*, publiés par M. Robert Reboul, qu'il a puisé sa méfiance. Je lui concède volontiers le peu de valeur des conclusions produites, sur le sujet qui nous occupe, dans cette œuvre de M. Reboul, notamment sur l'importance de l'endroit où les signets se sont trouvés placés dans l'intérieur des volumes. Mais il faut observer que, longtemps avant cette publication, un homme autorisé, feu Carpentin, dont je rapporterai plus loin les témoignages, avait constaté l'existence bien distincte et l'attribution à Pauline Bonaparte de la création de la petite *collection intime* qu'il faut se garder de confondre avec la *bibliothèque complète*, — officielle ou réglementaire, serais-je tenté de dire — qui suivit, en Egypte, le général Bonaparte.

Cette constatation et cette attribution étaient d'ailleurs corroborées par une tradition constante qui s'est transmise, de Conservateur en Conservateur, à la Bibliothèque de Marseille, et que j'ai recueillie de la bouche même de l'un d'eux, M. Jean-Baptiste-François-Joseph Reynier, mort le 4 août 1887, âgé de 91 ans, homme de grande valeur, particulièrement soucieux de l'exactitude, et qui la tenait directement de C. F. Achard, le savant bibliothécaire, auteur de la *Description de Provence*, lequel avait reçu, en personne, le dé-

pôt des livres rapportés de l'Orient, au retour de Napoléon.

J'étais bien aise d'établir de prime-saut tout cela, afin d'entrer en sécurité et les distinctions requises nettement faites, dans cette question des collections bibliographiques qui accompagnèrent l'expédition d'Egypte.

Ces collections, qui furent de deux sortes, émanèrent de l'initiative de Napoléon, et de *Napoléon bibliophile*.

Redisons-le, en traçant les premiers contours de notre esquisse : Napoléon avait un goût naturel, presque inné, pour les livres. Il les aimait. Et ce n'était pas là, assurément, l'attrait un peu maladif du collectionneur, l'auto-suggestion du bibliomane, mais l'entraînement, — naturel, encore une fois, — de l'homme qui, ayant les plus impérieux, les plus intenses de ses besoins dans l'intellect, appelle à soi le livre, à la fois comme outil de son travail intellectuel et comme délassement pour les heures de repos. Il aimait aussi, — et beaucoup, — la lecture en société, non seulement pour la détente, mais encore pour le divertissement de l'esprit.

J'apporterai, sur tout cela, quand il sera temps, de copieux et topiques témoignages.

Pour le moment, je me borne à bien constater ceci : avoir des livres, avoir même une bibliothèque organisée, tout à sa portée, — à toute heure, — afin de subvenir aux nécessités, comme aux imprévus, dans les desseins formés et perpétuellement renouvelés par l'activité de son universelle intelligence vouée à la recherche des so-

lutions promptes et nettes, — ce fut pour Napoléon, dès l'origine, toujours, partout, jusqu'en ses courses militaires, une constante préoccupation, la seule habitude peut-être dont il ait subi la tyrannie.

Mais dans le fait particulier rappelé par M. Stumcke, nous nous trouvons en face de documents et de témoignages qui se réfèrent très distinctement : d'une part, au plus intime, au plus restreint, si j'ose dire, des goûts napoléoniens pour le livre ; et, d'autre part, au souci que l'illustre capitaine eut, en tous temps, dans un but nullement littéraire, mais simplement pratique, d'avoir à la suite de ses armées une bibliothèque portative. De telle façon que nous surprenons ici, en son plein jour et avec des détails caractéristiques, qui réapparaîtront en d'autres circonstances, le double aspect de la passion du livre chez Napoléon Bonaparte.

En effet (j'y insiste et je prie que l'on retienne bien ceci, qui n'a été relevé ni par M. Stumcke, ni par M. Guillois), quand Napoléon partit pour Alexandrie, il emporta *deux* bibliothèques : l'une, indubitablement formée par lui-même, ou du moins sous son inspiration et par ses ordres ; l'autre, de composition moins personnelle, moins étendue et qui fut, bien sûr, " une attention ", mais la délicate attention d'une âme amie, très au courant des goûts particuliers du jeune général et soucieuse de lui assurer, dans son éloignement chez les barbares, l'agréable tout près de l'utile.

C'était la réalisation complète du plan napoléo-

nien, en matière de " bibliothèque de campagne ": à côté des sources d'informations générales et des livres du soldat, Napoléon voulait que l'on n'omit jamais les œuvres de délassement et celles propres à lui procurer ce que, par une adaptation rétrospective d'expression, j'appellerai son hygiène intellectuelle.

Il est bon de noter un fait aussi frappant, et dont il n'existe aucun autre exemple.

Grâce à Achard et à sa notice : *Livres qui ont été apportés d'Alexandrie et qui formaient la bibliothèque d'Egypte*, nous savons de quels éléments se composait la bibliothèque, en quelque sorte " officielle " et de travail, qui suivit Bonaparte en Orient. Je vais reproduire le " plan-classement " de cette bibliothèque, d'après la rarissime brochure de Carpentin. Ce document se passe de tout commentaire :

I. Dictionnaires généraux.
II. Académies.
III. Langues.
IV. Mathématiques.
V. Astronomie.
VI. Physique.
VII. Chimie.
VIII. Histoire naturelle.
IX. Médecine, chirurgie, pharmacie.
X. Agriculture et économie rurale.
XI. Architecture.
XII. Art militaire.
XIII. Marine.
XIV. Economie politique et législation.
XV. Géographie.

XVI. Histoire.
XVII. Voyages.
XVIII. Philosophie morale.
XIX. Littérature et romans.

(*Notice sur quelques volumes qui ont appartenu au général Bonaparte*, par Ad. Carpentin, membre de la Commission de la Bibliothèque de la Ville. *Marseille*, *typogr. Arnaud et Cie*, 1860, in-8, p. 9-10).

Voilà, certes, avec ses dix-neuf divisions, une véritable bibliothèque. Sans en avoir le détail sous les yeux, on devine aisément quel esprit a présidé au choix des livres ; on comprend comment Napoléon entendait, en 1798, " une bibliothèque de campagne " ; et, plus tard, on ne s'étonnera point de voir qu'il avait rêvé de mettre dans ses fourgons une collection ne comprenant pas moins de 6.000 volumes.

Tout autre, et de bien moindre importance, est la petite collection intime mentionnée par M. Stumcke. Quoique rien n'autorise une hypothèse quelconque sur ce qu'elle fut à l'origine, on peut affirmer, en toute vraisemblance, qu'elle ne comprenait qu'un nombre limité de volumes. Par le peu que nous en possédons encore, on s'aperçoit vite que sa formation n'était due, ni à la main absorbante de Napoléon, ni à la pensée d'un nouvel Alexandre briguant d'effacer la légende de la somptueuse Cassette qui conserva les poèmes homériques dans le tourbillon des conquêtes du prince macédonien. Loin de là !...

Que ce fût, ou non, à l'instigation du jeune général, quelqu'un était intervenu, qui savait bien

le plaisir qu'il aurait à trouver, parmi ses bagages (soit dans la cabine de son vaisseau, soit sous la tente), quelques volumes d'aspect familier, où l'âme se coule, le moment venu, comme dans une douce habitude. Ce quelqu'un, je l'ai dit, ce fut la femme intelligente et aimable qui eut, jusqu'au bout, les prédilections de l'Empereur, — sa sœur Pauline.

Et l'on se rend aisément compte du charme particulier qui devait s'attacher, pour Napoléon, à la lecture de ces petits volumes, dont chacun portait la marque de son origine, et gardait, visible, le souvenir d'une sœur aimée.

Sans conteste, le chiffre qui orne au dos, en queue, ces modestes volumes, ce chiffre si bizarrement interprété par M. Stumcke, avec ses initiales P. B., bien plutôt superposées que " enlacées, " — c'est le chiffre de Pauline Bonaparte. Il n'y a pas la moindre hésitation possible pour quiconque a eu en mains un seul des volumes dont il s'agit ici; l'ordre même dans lequel sont placées les initiales saute aux yeux : le P précède le B, sur lequel il se pose.

Mais quels étaient les ouvrages choisis par Pauline? Huit seulement nous sont parvenus; en voici le relevé :

1. Les Amours d'Henri IV, roi de France, 1 vol. (le t. 2 seul ; le t. 1 a disparu).
2. Bacon. Essai de morale et de politique, 2 vol.
3. Baculard d'Arnaud. Œuvres diverses, 7 vol.
4. Chansons, 2 vol.
5. Condillac. Cours d'études, 5 vol.

6. Mme de Staël. De l'influence des passions sur le bonheur, 1 vol. (encore le t. 2 seul).

7. Zélie dans le désert, par Mme *** (Mme Daubenton), 1795, 3e édit., 3 vol.

8. Songes et visions philosophiques, par M. Mercier, auteur du Tableau de Paris. Paris, la Lavillette, 1790, 2 tomes reliés en 1 vol.

Ces vingt-trois volumes sont de même format, un format réduit, bien en main, l'in-18. Ils ont été revêtus d'une livrée uniforme, très caractéristique, dont l'idée assurément n'est pas venue de la nature des ouvrages, mais des convenances du destinataire. En effet, cette reliure, exempte de toute préméditation bibliophilique, d'aspect sévère, plutôt banal, où l'on voit que la femme s'est inclinée devant l'antipathie du futur liseur contre toute recherche, — c'est un veau plein, écaille, roulette or, à gros pointillé, encadrant les plats; dos orné, sans nerfs, avec trois pièces en maroquin vert myrte : une, en tête, pour le titre ; la seconde, au milieu, pour la tomaison ; la troisième, en queue, pour le chiffre P. B., enclos dans un médaillon ovale. Des roulettes à *grecque* décorent le dos, en tête et en queue, et bordent les pièces, tandis que de petits fers ovoïdes, à l'antique et quelque peu étriqués, sont poussés au milieu des intervalles qui séparent ces pièces. Les tranches sont dorées. Les plats intérieurs offrent une simple roulette dorée à hachures biaises, avec doublage et gardes en papier coquille.

Les Valois, les Bourbons mêmes, furent moins spartiates ! Mais, 1798, n'était-ce pas encore le

temps où les sèches et rudes vertus de Lacédémone entraient en travesti par toutes les portes, et jusque dans le domaine, alors peu et mal fréquenté, des Arts décoratifs ?

Il faut lire sur l'odyssée mouvementée et le sort de nos volumes, un article publié par un fécond écrivain provençal, qui fut Conservateur de la Bibliothèque de Marseille, Louis-François Jauffret. Ce travail, paru dans le *Conservateur marseillais* (1828, in-8, p. 230), a été reproduit, depuis, par le *Bulletin du Bibliophile*. C'est un témoignage à retenir.

A la rentrée en France de l'Armée d'Egypte, les livres qui avaient fait partie de l'expédition furent déposés à la bibliothèque municipale de Marseille, entre les mains, nous l'avons vu, du Conservateur Achard. Ils restèrent là un certain temps, enfermés dans les caisses qui les avaient abrités durant leurs lointaines pérégrinations.

Mais le comte Thibaudeau, ancien conventionnel, alors préfet du département, fut pris du désir d'examiner de près les glorieux volumes. Il les fit donc transporter, pour la plus grande partie (pourquoi pas en totalité ? — je n'ai pu trouver aucun éclaircissement à ce sujet), dans sa maison de campagne où ils restèrent, non pas, certes, oubliés, mais, au contraire, jalousement gardés.

A diverses reprises, les Conservateurs de la Bibliothèque de Marseille cherchèrent à rentrer en possession des volumes qui avaient tenté la curiosité préfectorale. Ce fut en vain.

Je ne puis résister au plaisir de citer une lettre de l'un de ces zélés Conservateurs qu'aucune ré-

sistance ne lassait, et qui se passèrent la lampe, comme les coureurs antiques, jusqu'à la dernière lueur de leur candide espoir !... Il écrit, le 5 août 1814, au chargé d'affaires du comte Thibaudeau :

« J'ai l'honneur de vous adresser, ci-jointe, la « notice des livres apportés d'Alexandrie et qui « ont été remis à M. Thibaudeau, au bas de la- « quelle j'ai transcrit la lettre de M. le Comte- « Préfet, à M. Achard, mon devancier, qui certifie « la réception de ces livres. Dans notre dernière « entrevue, vous avez eu la bonté de me promet- « tre que vous feriez vérifier à la Préfecture si ces « livres existent encore... » (*Archives de la Bibliothèque de Marseille* et *ap.* Carpentin, *l. c.*, p. 7).

Cet excellent Conservateur, qui donne un si amusant démenti au mot de La Rochefoucauld : " On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler " (édit. 1665, nº 144), avait-il donc oublié qu'un livre emprunté est rarement rendu ?

Le fait est que toutes les réclamations, toutes les instances qui se succédèrent, jusqu'à la fin de février 1815, restèrent sans résultat. L'administration de la bibliothèque publique dut se résigner à ne plus s'occuper que de sauvegarder, en les classant à part, les volumes qui avaient échappé à la convoitise de Thibaudeau et qui se trouvaient être du nombre de ceux offerts par Pauline Bonaparte à son illustre frère.

Jauffret constate, en 1828, que parmi ces volumes, ceux dont il avait pu opérer le sauvetage, ne dépassaient pas 34. Malheureusement, il a omis

de nous en donner la description bibliographique. L'établissement public, dépouillé avec si peu de façon par un préfet, qui, avec les progrès du temps, n'a plus, sans doute, d'imitateurs parmi les nôtres, n'en possède actuellement que 21.

Ce sont les sept premiers articles de la liste que j'ai donnée ci-dessus (le n° 8 appartient à une collection privée).

Ces sept ouvrages, rassemblés sous le second Empire, par le Conservateur Reynier, qui les a inventoriés dans son *Catalogue* (imprimé) *de la Bibliothèque Communale* de Marseille (1869, in-8, t. 3, p. 193), furent placés, par ses soins, dans une vitrine spéciale, d'où ils ne sortiront plus, espérons-le.

Pour tout dire sur ce sujet, je rappelle que, d'après M. Guillois (*l. c.*, p. 479), les volumes de la bibliothèque de la Malmaison « vendue aux « enchères en 1827, portent, toujours sur le dos, « les lettres B. P. entrelacées. » Ces volumes doivent avoir été bien jalousement gardés par leurs acquéreurs, car on n'en voit jamais passer aucun, ni dans les ventes publiques, ni dans les catalogues " à prix marqués... " Etaient-ils venus à la Malmaison par suite d'une restitution partielle de Thibaudeau ? Certains des ouvrages dont ce dernier n'avait pas dépouillé la bibliothèque communale avaient-ils été réclamés par le souverain ? Car ces volumes de Pauline qui, eux aussi " avaient été à la peine, " devaient être doublement chers à Napoléon victorieux et empereur. Et puis, Napoléon n'oubliait rien, surtout quand il s'agissait de ses livres : nous le verrons bien !

Quoi qu'il en soit, les vingt-trois volumes dont j'ai donné le détail, témoignent suffisamment, si peu nombreux soient-ils, du genre de distraction (quand il s'agissait pour lui de se distraire) que le jeune général cherchait dans la lecture. La suite de cette étude montrera combien peu se modifièrent, à cet égard, les goûts et les habitudes de l'Empereur.

Les œuvres de haute littérature n'ont, pour ainsi dire, pas de place ici. Ce qui se recommande par l'élévation ou la perfection du mérite artistique, est à peu près absent.

La collection donnée par Pauline Bonaparte est, à ce point de vue, tout à fait typique. Elle accuse bien moins la légèreté de l'esprit féminin qui l'avait formée, que la connaissance des préférences, je dirais peut-être plus exactement, des dadas du donataire.

Rien d'artiste, au surplus, dans le génie napoléonien. Tout ce qu'on a écrit de contraire est ou controuvé, ou imparfaitement observé. L'amour de la pompe, de l'éclat, du coup de foudre, a parfois inspiré à Napoléon de la recherche, l'a amené à dicter des ordres qui semblent répondre à quelque illumination d'art. Il n'y a là que des apparences trompeuses. Le grand et fastueux potentat, souvent dupe de lui-même, était, en cela aussi, plus entraîné par son amour de l'apparat que par des tendances esthétiques. A ses gloires militaires, il voulut certainement, en bien des cas, ajouter le prestige des arts. Mais, despotiquement, — et fidèle à son naturel, — il les mit bien plutôt à son service qu'il ne songea à les encoura-

ger et à les relever. Ce quelque chose de réfractaire au grand art que portait en lui Bonaparte, s'explique aisément dans une âme forte, où dominaient, malgré les rêves de l'ambition, la précision mathématique, la passion du positif ; dont l'ardeur visait, en tout, l'arrivée au but, strictement exacte ; et qui, en faisant jaillir, comme l'éclair, le simple du complexe, a étonné le monde et enchaîné la victoire par la rigueur et la soudaineté de ses déductions. On le sait, du reste, Napoléon n'est pas un idéaliste. Son premier dogme, c'est *l'utile :* son jugement sur les choses, sa manière de les pratiquer dépendent de l'utilité ou de l'inutilité qu'il leur attribue.

Comment, avec cela, aurait-il eu le sens et la vision des hautes œuvres de l'art ? Rappellerai-je son dédain pour *Athalie?* son mot au sortir d'une audition du *Don Juan* de Mozart, à la Cour de Wurtemberg : " Cette musique m'a paru fort bonne !... " Ce défaut de vrai sens artistique chez Napoléon, s'est répandu sur ses contemporains, et n'a laissé vivre que ce style froid et rectiligne, vaine tentative de résurrection de l'antiquité morte, qui a pris et gardera le nom très légitime de " style empire. "

J'étais bien aise de faire une place à ces considérations d'ordre général, avant d'aborder les réflexions particulières qu'inspire la petite collection venue de Pauline Bonaparte, soit au point de vue de la nature des ouvrages qui la composent, soit au point de vue de leur *condition* bibliophilique.

Je dois y insister. On ne saurait trop faire passer par le creuset de l'analyse les observations

que suggère cette poignée de volumes, attendu que, avec curiosité et profit, on y rencontre en germe et on y découvre dans un minutieux détail, l'explication de la plupart des développements que comporte la suite du présent travail.

La petite collection de Pauline, c'est comme un piquant abrégé et le microcosme de notre sujet ; c'est, en même temps, comme un point d'aube lumineux qui projette sur ce qui va passer sous nos yeux, un jour à la fois très clair, aimable dans sa fraîcheur imprévue, d'un charme très spécial, réellement inattendu, et qui, en grandissant, ne changera rien à l'aspect d'ensemble du résultat de nos recherches.

Au regard de ce que l'on appelle techniquement la *condition* du livre, faisons d'abord justice de l'opinion qui attribue à Napoléon le goût de la somptuosité en matière de livres. C'est le contraire qui est la vérité vraie. Il veut le livre commode ; il s'inquiète médiocrement de sa beauté matérielle et de la richesse de sa reliure. Il préfère, pour son usage, le livre broché, ou relié d'une façon très sobre. J'ai vu une grande partie des livres de Sainte-Hélène, donnés au général de Montholon : tous étaient brochés ou cartonnés. C'est par exception, en certaines circonstances, notamment quand se pose une question d'apparat ou quand la conservation des volumes ou leur destination l'exige, qu'il fait du luxe. Ainsi, il ordonne un jour d'écrire à Barbier pour l'établissement d'une collection spéciale : « Choisir avec « attention ; y mettre d'excellents livres ; Sa Ma« jesté tient à avoir quelque chose de très distin-

« gué, et par le choix des livres, et par la beauté « des éditions, et par l'élégance des reliures. Si « les épiques ne s'y trouvaient pas, il ne faudrait « pas perdre un moment à les mettre. » Et, un peu plus tard (20 février 1808) : « L'Empereur de- « mande instamment des livres pour la biblio- « thèque de *son Cabinet*. Il veut de très beaux « livres. Il voudrait qu'ils fussent placés demain. « Sa Majesté me charge aussi de faire connaître à « M. Barbier l'importance qu'elle attache à avoir, « pour sa bibliothèque de voyage, de belles édi- « tions et de riches reliures. Il est assez riche « pour cela : ce sont ses expressions. »

Mais ce ne furent là que de passagères fantaisies, des velléités, de petites fumées de gloire ; si l'on veut, un accès de fièvre bibliophilique, qui ne reviendra — s'il revient — qu'à de longs intervalles.

Tous les bibliophiles le savent : c'est un oiseau plus impossible à trouver que le merle blanc, un volume de provenance napoléonienne, tel que celui dont je vais donner la description complète, à cause de la rareté du fait :

« Oratio dominica cl. linguis versa, et propriis « cujusque linguæ characteribus plerumque ex- « pressa ; edente J. J. Marcel. *Parisiis, typis « imperialibus*, 1805, in-4. »

« Somptueux exemplaire de Napoléon I^er^, avec ses armes en mosaïque sur les plats et l'aigle impériale sur le dos de la reliure, qui est en maroquin rouge, avec dentelle, bande en mosaïque de maroquin vert, doublure et garde en tabis.

« Dans cet exemplaire, les armoiries, sur le titre, ont été tirées en or, et chaque page est encadrée d'une dentelle en or, avec aigle impériale dans les angles (1). »

(Catalogue de la librairie D. Morgand. *Paris*, 1901, in-8, n° 41.674).

Cette reliure, ajoute le catalogue, a été exécutée dans les ateliers de l'Imprimerie impériale.

On a prétendu que Bozérian et Simier avaient la clientèle de l'Empereur. (Dans quelle mesure?...) Ce sont d'ailleurs les deux seuls relieurs de son temps ayant eu de la vogue ; mais ce sont aussi d'indigents artistes, et, bien sûr, leur glorieux et magnifique client n'a pas, que je sache, contribué à corriger la pauvreté de leurs inventions.

Il n'y a pas à s'étendre sur ce sujet. On verra, du reste, au cours de cette étude, les prescriptions antibibliophiliques et antibibliopégiques qui émanèrent de l'Empereur lui-même en des circonstances où il avait tout pesé, tout mûrement réfléchi. Pour l'heure, il vaut mieux nous arrêter un instant sur le fond et la nature des livres qui ont composé la petite collection intime de la campagne d'Egypte.

Notons d'abord, que, sur les huit ouvrages qui nous en restent, cinq sont des romans et des chansons ! Les romans occupent souvent le rang de

(1) Dans les exemplaires ordinaires l'encadrement des pages est tiré en rouge. Il ne faut pas confondre cette publication avec une autre, encore plus belle, parue vers le même temps sous ce titre : *Oratio dominica in clv. linguas versa et exoticis characteribus plerumque expressa*. Parma, typis Bodonianis ; in f°, texte encadré. C'est l'un des chefs-d'œuvre typographiques de Bodoni. Le tirage fut fait à petit nombre. Le prince Eugène de Beauharnais acquit la totalité des exemplaires et les distribua aux grands dignitaires de l'Empire et aux savants.

front dans la bibliophilie napoléonienne. Et puis, n'est-il pas piquant de rencontrer les " Songes et Visions " de Sébastien Mercier, dans cette bibliothèque " select " et de chevet, — au bivouac ?... Ne serait-on pas en droit de dire avec Stassart :

> Pouvant choisir Plutarque, ou Montaigne ou Platon,
> Quoi, prendre ainsi Mercier ! Cela n'est pas croyable :
> Vraiment, lorsque l'on peut avoir si bonne table,
> Faut-il se contenter d'un pareil rogaton ?
>
> OEuvres complètes. *Bruxelles*, 1854, gr. in-8).

Mais c'est le cas de rappeler ici que, plus tard, à la veille de la campagne de Russie, Méneval demandant, le 7 mai 1812, des ouvrages pour la bibliothèque volante de l'Empereur, ajoute : « Un « *Montaigne*, petit format, serait peut-être bon « à mettre — encore, voyez-vous ce *peut-être* — ? « dans la *petite* bibliothèque de voyage. » (Toujours la petite collection intime à côté des caisses officielles). Nul doute que le Secrétaire ne parle ici au nom même de l'Empereur, sinon sous sa dictée.

Quoi qu'il en soit, redisons-le, on ne saurait trop le redire : il est certain que, ni le vainqueur de tant de batailles célèbres, ni le dictateur qui collaborait à la confection des lois ou hâtait la réorganisation sociale, ni même le vaincu de Waterloo, n'a cherché, d'ordinaire, l'oubli et le réconfort chez les grands maîtres de la littérature. C'est au livre courant, au livre d'actualité, que Napoléon s'adresse de préférence. Il ne consent point à être entraîné hors de lui-même. Il lui plaît d'appeler à soi une âme obéissante et quelque peu subalterne, qu'il possède et dont il n'est, lui, jamais possédé.

Il lui demande le bercement insensible d'une pensée qui appuie sur la sienne sans y laisser trop d'empreinte ; parfois, une diversion sans conséquence ; tout au plus, en certains cas, une association momentanée de sentiments et d'idées qui ne crée aucun assujettissement psychique.

Cet esprit autoritaire et conquérant n'est pas pour être dominé et conquis, mais pour se laisser tantôt amuser doucement ou divertir, tantôt aider ou servir.

Voilà ce qu'il faut bien entendre, et ce qu'il est extrêmement intéressant de constater.

Cet étrange et prodigieux génie qui, entre le scepticisme léger du XVIIIe siècle tombé dans le sang et les berquinades, et le voltairianisme revenu, avec l'opposition classique, dans le premier épanouissement du romantisme, a su reconstituer tous les éléments de la vie publique en France, cet improvisateur de l'épopée impériale, bien sûr, ce fut en même temps un ami des livres.

Un ami, à sa manière ! mais un ami incontestable et sincère, — l'ami dominateur et despotique qu'il fut, en tout et avec tous. Il ne choyait pas ses livres ; il s'en servait. Il les voulait, suivant les circonstances, utiles ou propres à charmer, — utiles surtout ! Et c'est pourquoi Barbier lui écrivait le 15 juin 1809 : « Le goût qui dirige Votre « Majesté sera remarqué, et peut-être détermi- « nera-t-il nos amateurs à préférer les livres « utiles aux livres de fantaisie. » Les livres utiles, il ne transigeait point sur ce sujet ; aussi, ceux qu'il jugeait sans utilité, il les faisait passer par la portière de sa voiture ou dans la flamme du foyer,

« fussent-ils vêtus de maroquin et dorés sur toutes « les tranches. »

Il les voulait d'ailleurs simples et de facile usage ; nombreux et soigneusement enrégimentés. Il ne s'agissait pas de trouver en eux une élite de grand prix, mais un autre corps de troupes, solide, bien discipliné, auquel il donna, un jour, en la personne d'Antoine-Alexandre Barbier, un général comme il savait les choisir, même les improviser. Barbier fut le Murat des entreprises bibliographiques de Napoléon ; et Dieu sait si, en cela aussi, la besogne fut rude, vaste et, le plus souvent, à l'imprévu !

Tel fut Napoléon bibliophile. C'est, imbu de ces idées, qu'il faut voir et juger Napoléon pratiquant le livre.

J'ai dit qu'il n'en était point l'ami platonique ; non certes ! Il n'était pas davantage un amateur ou un dilettante. La vérité, ici, se résume en ce mot que l'on a pu pressentir dès le début de cette étude : Dans son commerce, constant, assidu, avec le livre, Napoléon n'est pas à proprement parler, un " collectionneur, " c'est plutôt un " liseur. "

II

Mais quand lisait-il ? Vers quelle nature de livres le portaient ses goûts ? Quelles bibliothèques forma-t-il ? et comment en conçut-il la formation ?

Autant de questions d'un indéniable intérêt, et qu'il y aurait plaisir à creuser. Je vais essayer de les résoudre, non par le menu, mais en rapportant quelques faits, en citant des témoignages qui, à ces divers points de vue, seront plus instructifs qu'une longue et savante exposition.

Après Barbier, sur lequel je me suis déjà expliqué, ma principale source d'informations, sera dans un document fort précieux, quoi qu'on en ait pu dire : il s'agit des *Souvenirs* d'une femme distinguée, alerte d'esprit, attentive dans ses observations, qui a bien vu, et qui écrit très spontanément, très sincèrement comme elle a vu. Madame la Comtesse de Montholon, femme de

l'un des compagnons d'exil de l'Empereur, ayant vécu dans le tous-les-jours et la familiarité de celui-ci, a noté sans prétention, dans un petit écrit qu'elle ne destinait pas,assurément, à la publicité, a noté, dis-je, avec un soin respectueux, mais constamment véridique, ce dont elle a été le témoin, en particulier à l'époque de son séjour à Sainte-Hélène. Le *Carnet historique et littéraire* (avril-septembre 1898) a eu la primeur de ces *Souvenirs*, dont il a été fait un tirage à part devenu extrêmement rare, puis une édition nouvelle, augmentée de pièces inédites (*Paris, E. Paul*, 1901, in-18, avec figures) Il est regrettable que le texte original n'ait pas été reproduit dans son intégralité.

Le premier trait que j'emprunte à ces *Souvenirs*, va nous montrer un « Napoléon bibliophile » assez inattendu.

On était au lendemain même de Waterloo, à la Malmaison, où l'Empereur trahi, en face de l'évanouissement de son éblouissante fortune, n'avait plus qu'à songer à organiser sa sortie de France. L'heure était troublante, s'il en fut. Autour du héros tombé, tous étaient dans la plus anxieuse attente. Lui, cependant, que faisait-il ?

La Comtesse de Montholon va nous l'apprendre : « La reine Hortense, écrit-elle, allait continuelle- « ment dans l'appartement de l'Empereur ; et, « dans un moment où elle venait de le voir, elle dit « aux personnes qui se trouvaient là : Je ne com- « prends pas l'Empereur ! au lieu de prendre un « parti, de décider quelque chose pour son départ, « il lit un roman ! »

Et la Comtesse ajoute : « Je fus frappée de cette apparence d'insouciance et d'abandon de soi-même dans une aussi importante circonstance. Depuis, j'ai pu juger que, lorsqu'il avait l'esprit tendu par quelque contrariété, c'était le moyen qu'il employait au moral, comme le bain au physique, pour calmer et détendre ses nerfs. » (*Souvenirs de la Comtesse de Montholon sur Sainte-Hélène*, publiés par le Vicomte du Couëdic, son petit-fils. (*Paris*, 1898, in-8, p. 5.)

Du témoignage, un peu étrange au premier abord, de Madame de Montholon, il n'est pas indifférent de rapprocher un autre trait que je rencontre, en pleine campagne de Russie : le 7 août 1812, Napoléon fait écrire par son secrétaire Méneval à son bibliothécaire Barbier : « L'Empereur désirerait avoir quelques *livres amusants*, quelques *romans* nouveaux, ou plus anciens qu'il ne connût pas. » (*Correspondance générale*).

Je n'ai pas à commenter de pareils textes ; les traits qu'ils nous révèlent dominent notre sujet et font certainement partie de la psychologie napoléonienne.

Cette place que la lecture et (risquons le mot, il est singulièrement vrai !) la frivolité de certaines lectures, occupaient dans la vie si mouvementée du grand conquérant, n'est pas une des choses les moins surprenantes qui soient à noter dans sa riche et puissante organisation. Un homme qui l'avait mieux connu que tout autre, et qui, longtemps placé dans son intimité, fut à même d'apprécier la valeur des mots que je vais citer, nous a conservé sous ce titre : *Portrait de Na-*

poléon d'après lui-même, quelques linéaments très particuliers de la physionomie du maître dont il resta, jusqu'à la dernière heure, le fidèle serviteur ; on y lit ceci, qui en dit beaucoup dans son laconisme : « Napoléon, *durant l'adolescence*, « morne, sombre, LISEUR *de livres.* » (*Souvenirs de la Comtesse de Montholon*, additions de l'édit. de 1901, p. 181). Mais, voici un trait qui met le dernier sceau à la démonstration, si cela est nécessaire : parfois, à Sainte-Hélène, l'Empereur, ramené aux souvenirs de sa grandeur déchue, se plaisait, par opposition, à dévoiler à son entourage la simplicité native et persistante de ses goûts ; il leur disait alors des paroles comme celles-ci, qui contiennent tout le programme et l'amusant aveu de ses besoins et de leur modération : « Je vivrais « très bien en France avec douze francs par jour. « Que me faudrait-il ? Dîner à trente sous, fré- « quenter les *cabinets littéraires* et les *bibliothè-* « *ques ;* aller, au parterre, au spectacle... » *(Ibidem)*.

Fréquenter les « cabinets littéraires et les bibliothèques, » c'était, en effet, chez Napoléon, une vieille habitude. Il est à propos de la mettre en plein relief : « Quand j'étais simple lieutenant « d'artillerie à Valence, a-t-il dit lui-même à l'oc- « casion d'un trait de mémoire qui étonna tous « ses auditeurs chez le Prince Primat, à Erfurth, « j'aimais peu le monde ; un hasard heureux « m'avait logé près d'un libraire instruit et des « plus complaisants (Aurel, imprimeur-libraire) : « je *lus et relus* sa bibliothèque. » Pendant son séjour à Paris, en 1795, il passait ses journées

presque entières à la Bibliothèque Nationale ; le soir, il allait aux Français quand on donnait du Corneille ou du Racine. (A. Guillois, *l. c.*, t. I, p. 43). Mais, environ onze ans plus tôt, écrivant le 12 septembre 1784, de cette école de Brienne dont il dira plus tard que « c'est là qu'il ressentit « les premières impressions de l'homme, » que trouve-t-il à demander à son père? « *Des livres « de sa bibliothèque ;* » ajoutant : « Vous n'avez « rien à craindre, j'en aurai soin et les rapporte- « rai en Corse. » Très peu après, on le voit en correspondance directe avec Borde, libraire de Genève, à qui, notamment le 29 juillet 1786, il réclame les mémoires de Madame de Warens et de Claude Anet. Il n'avait pas encore atteint sa dix-septième année !

Son frère Joseph Bonaparte a constaté dans ses mémoires, que, dès ce même temps, Napoléon se montrait un fanatique de Rousseau, un liseur habituel de Corneille, de Racine, de Voltaire, « que « nous déclamions, dit-il, journellement. » Et il ajoute ce détail piquant, et qui a sa place nécessaire ici : « Mon frère avait réuni les œuvres de Plutarque, de Platon, de Cicéron, de Cornélius Nepos, de Tite-Live, de Tacite, traduites en français (notons, en effet, que Napoléon ne savait ni le grec, ni le latin, et paraît ne s'en être jamais soucié), de Montaigne, de Montesquieu, de Raynal. Je ne nie pas qu'il n'eût aussi les poésies d'Ossian, mais je nie qu'il les préférât à Homère. Tous ces ouvrages occupaient une malle de plus grande dimension que celle qui contenait ses objets de toilette. »

Pas un mot de ce curieux témoignage, se rapportant à l'année 1787, qui ne soit à noter. Mais quelle bibliothèque, — contenant et contenu ! Rien, toutefois, n'est fait ici pour nous surprendre, surtout après ce que nous savons déjà. Bien au contraire ! Et nous retrouvons en cet abrégé de bibliothèque napoléonienne, une sorte de rudiment, (qui n'est pas sans nous laisser une impression émue et souriante, s'agissant de cet ardent éphèbe de 18 ans), des futures bibliothèques ambulantes de ses campagnes militaires.

Il y a là, du reste, toute une nourriture intellectuelle qui paraît la mieux appropriée et la plus substantielle pour un Napoléon de vingt ans. On devine aisément que c'est en cette compagnie de hauts esprits, à cette école d'écrivains prédestinés pour être les maîtres de ceux dont l'ambition et l'instinct sont de devenir *chefs*, — que l'apprenti " guerrier, " comme on disait alors, aima se former. On s'explique ses préférences, ses prédilections, dès la prime jeunesse, pour Plutarque, pour Corneille, pour Montesquieu, pour Ossian même, — grands maîtres, à son regard, de pédagogie héroïque et dominatrice, à qui il est resté fidèle durant le cours entier de son existence.

Quoi d'étonnant, dès lors, que cet adolescent, dédaigneux des dissipations et des amusements de son âge, âme atteinte de la taciturnité et de la particulière mélancolie propres à l'être d'exception qu'est l'homme de génie, — quoi d'étonnant, dis-je, que Napoléon se soit dérobé avec délices, durant ses congés de 1787 et de 1789, dans cette grotte de Milleti, toute voisine d'Ajac-

cio, mais en pleine montagne, où il pouvait s'abandonner sans contrainte à ses longues méditations, à son passionné commerce avec les livres ?

Singulière salle de lecture et d'études ! C'est de là, — « *de* MON *cabinet* de Milleti, l'an deux de la liberté, » imprime-t-il, — qu'il date (le 23 janvier 1790) avec une juvénile crânerie, son ardent pamphlet, l'un de ses premiers écrits : *Lettre à M. Matteo Buttafuoco, député de la Corse à l'Assemblée Nationale*, s. l. n. d. (1790, in-8, 21 pp.). Cette brochure introuvable, citée par Quérard (*France littéraire*, 1827, t. I, p. 397), a été reproduite par M. Frédéric Masson, au second volume de son *Napoléon inconnu* (1895). Il faut lire ces pages, où se montre : d'une part, avec le style déclamatoire et l'emphase d'un temps précurseur du romantisme, la trace des lectures de Napoléon ; et, d'autre part, l'impétuosité, la décision, l'énergique et vive alacrité de son génie.

Une insatiable passion de lecture était ainsi, dès ses jeunes ans, dans les goûts et les habitudes de l'homme qui fut le plus grand capitaine des temps modernes. C'était donc une passion *de nature*, et on comprend qu'elle l'ait suivi partout et toute sa vie.

M. Antonin Guillois a fait amplement l'historique de cette passion napoléonienne ; il en a marqué les étapes, de la fin de la campagne d'Italie à l'exil de Sainte-Hélène. Les curieux peuvent se reporter à ce tableau chronologique, un peu sec, mais qui n'a guère laissé rien échapper de ce qui était connu. On y voit, au milieu des plus vastes projets, en face des situations les plus graves, les

plus critiques, cet homme d'un si actif génie, n'oubliant jamais, je ne veux pas dire ces *amis* (le mot serait faux), mais ces *auxiliaires*, ces compagnons dont il ne savait point se passer, — les livres !

J'insiste, sans crainte de me répéter, tant la remarque est juste, extraordinaire et indiscutable : la constante préoccupation de Napoléon, celle qui, en toutes circonstances, revient inévitablement chez lui, c'est d'avoir, partout et toujours, sous la main, à Paris comme à l'étranger, — (ainsi, à Dresde, en 1812, les livres lui manquent, il en prend à la Bibliothèque, et *les rend*, du reste, fidèlement à son retour) ; — dans ses résidences impériales, comme dans les fourgons de ses troupes, une bibliothèque ample, soigneusement formée, sans cesse alimentée de livres nouveaux.

Ces " livres nouveaux, " quelle consommation il en fait ! Il n'en a jamais trop ; il n'en est jamais pourvu assez tôt, ni assez régulièrement, à son gré. Il met le pauvre Barbier sur les dents ; et nous verrons, tout à l'heure, comment son humeur despotique en use, en cela aussi.

Mais de quels côtés se dirigeaient plus habituellement les recherches de l'illustre bibliophile, quels étaient les livres de ses préférences, ceux qu'il associait le plus volontiers à son labeur dévorant, ou qui répondaient le mieux à ses fantaisies, — si un pareil mot peut trouver place avec Napoléon ?

L'*Histoire*, on s'en doute bien, est au premier rang dans la bibliophilie napoléonienne. C'est incontestablement l'Histoire et toutes les sciences

s'y rattachant, qui encombraient les bibliothèques de Napoléon. Les ouvrages sur l'art militaire, l'économie politique, la législation, les sciences en général, s'en vont un peu aux arrières-plans.

Quelles œuvres ont donc le second rang ? Vous avez déjà pu pressentir la très piquante réponse : les Romans, les pièces de Théâtre et la Poésie !

Le roman et le théâtre à l'avant-garde, — bien sûr ! — avec la poésie épique, dont il fait le plus grand cas, même lorsqu'elle est en prose..... Mais, dans l'art dramatique, la Comédie ne trouve pas grâce, — ou bien peu : en mettant, par exemple, Racine dans l'une de ses bibliothèques de voyage, il biffe *les Plaideurs*, et c'est à peine si l'on rencontre un Molière dans le " Cabinet de Trianon ". Certainement Napoléon ne méprisait pas Molière, comme on l'a écrit un peu étourdiment ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'avait pas le sens des séductions de la Muse comique. La *vis comica* ne s'imposait point à ce dominateur : ni les ambitions fougueuses et irréductibles de sa nature, ni la rigidité de son masque ne sont faits pour le rire.

Il se passionne au tragique ; le comique le réfrigère.

C'est dans les perspectives, dans l'ordre des plans successifs ci-dessus indiqués, que s'offrent aux regards les diverses collections, parfois très vastes, réunies par Napoléon, et dont la formation eut constamment lieu sous sa direction et sous son contrôle.

En chacune de ses résidences, il avait une bibliothèque ; et c'est Barbier, si bien fait pour as-

sumer une pareille tâche, qui organisa ces bibliothèques, non seulement celle des Tuileries, dont M. Guillois, je l'ai dit, nous a donné le Catalogue, mais encore celles de la Malmaison, de Trianon, de Rambouillet, de Compiègne, de Saint-Cloud, de Fontainebleau.

C'est le même Barbier que Napoléon prit pour collaborateur lors de l'établissement de la Bibliothèque du Conseil d'Etat; et c'est lui encore qu'il désigna, en 1806, pour constituer, en vue de l'éducation des princes de la famille impériale, une bibliothèque qui devait avoir, dès sa fondation, plusieurs milliers de volumes.

Je ne m'arrêterai pas à l'examen de ces *bibliothèques sédentaires;* il y aurait pourtant beaucoup à dire, en étudiant de près, par exemple, le catalogue du cabinet des Tuileries ou celui de Trianon. Mais, pour donner à toutes les parties de cette étude un juste relief, il convient de mettre en plus vive lumière et de documenter plus spécialement ce qui a trait aux *bibliothèques volantes*, ou de campagne, de Napoléon.

C'est sur ces dernières, au surplus, que se portaient ses particulières sollicitudes.

Dans aucune de ses campagnes militaires il ne les oublia : même à Waterloo, il était accompagné " de sa bibliothèque de voyage ". On comprend, dès lors, l'intérêt qu'il attachait à ces collections, un peu inouïes, dont la destination et l'usage exigeaient que tout eût été prévu, et qu'elles fussent pour lui, à la perfection, le *hoc erat in votis.* Aussi il veille avec un soin jaloux à leur composition ; il rêve pour elles un plan magnifique ; il

y revient sans cesse. Enfin, c'est dans cette œuvre que, s'abandonnant une fois de plus à son génie, il accuse davantage *sa personnalité* de bibliophile et montre, en toute spontanéité, la nature, le degré, la relativité de ses goûts.

La guerre, c'est où se manifeste le mieux *Napoléon le Grand;* les " bibliothèques de campagne, " c'est où apparaît le plus nettement *Napoléon Bibliophile.*

Nous sommes servis à souhait pour être bien renseignés sur ce côté capital de sa passion livresque, dont l'objet même a péri avec le matériel de guerre auquel il se trouva mêlé. Barbier fut le confident obligé, et en même temps l'agent principal de l'Empereur, pour les " bibliothèques de campagne ". C'est donc auprès de lui ou autour de lui qu'il faut enquêter. Or, nous possédons pour cela un document unique, contenant tout ce que l'on peut désirer : c'est la notice, plus haut mentionnée, que le fils aîné de Barbier publia, un an environ après la mort de son père, sous ce titre : *Notice biographique et littéraire, sur M. Antoine-Alexandre Barbier*, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ex-administrateur des Bibliothèques particulières du Roi, — l'auteur oublie de dire : " et des Bibliothèques de l'ex-Empereur et Roi... " — et ex-bibliothécaire du Conseil d'Etat, par M. Louis Barbier (*Paris, Barrois l'aîné*, janvier 1827, in-8).

Rien ne saurait remplacer, pour l'intérêt et la précision des détails, les témoignages fournis par cette notice. Il ne suffirait pas d'analyser; je vais transcrire littéralement :

« Lors de son départ pour l'armée, Napoléon emportait une bibliothèque de voyage, composée, en petits formats, de ce qu'il y avait de meilleur en littérature, en histoire et en livres relatifs au pays qu'il devait parcourir.

« L'Empereur ayant remarqué qu'il manquait dans cette bibliothèque plusieurs ouvrages importants, et ayant appris que la grandeur du format n'avait pas permis de les y placer, conçut, à diverses époques, le projet (qui ne fut jamais exécuté) de faire imprimer pour son usage une bibliothèque dont il traça lui-même le plan dans les deux notes suivantes qui furent envoyées à M. Barbier par M. le baron Méneval, secrétaire du portefeuille de Napoléon :

« Bayonne, 17 juillet 1808.

« L'Empereur désire se former une bibliothèque « portative d'un millier de volumes petit in-12, « imprimés en beaux caractères. L'intention de « S. M. est de faire imprimer ces ouvrages *pour « son usage particulier*, sans marges, pour ne « pas perdre de place. Les volumes seraient de « cinq à six cents pages, reliés à dos brisé et « détaché, et avec la couverture la plus mince « possible.

« Cette bibliothèque serait composée d'à peu « près : 40 volumes de Religion ; 40 des Epiques « (ces fameux Epiques dont la pensée obsède « Napoléon et que l'on retrouve si curieusement « dans la plupart de ses projets de bibliothèque) ; « 40 de Théâtre ; 60 de Poésie ; 100 de Romans ; « 60 d'Histoire.

« Le surplus, pour arriver à 1.000, serait rempli par des Mémoires historiques de tous les temps.

« Les ouvrages de Religion seraient : l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, en prenant les meilleures traductions; quelques *Epîtres* et autres ouvrages les plus importants des *Pères de l'Eglise;* le *Koran;* la *Mythologie;* quelques *Dissertations* choisies sur les différentes sectes qui ont le plus influé dans l'histoire, telles que celles des *Ariens*, des *Calvinistes*, des *Réformés;* une *Histoire de l'Eglise*, si elle peut être comprise dans le nombre de volumes prescrit.

« Les Epiques seraient : *Homère*, *Lucain*, *le Tasse*, *Télémaque*, *la Henriade*, etc.

« Les Tragédies : ne mettre de *Corneille* que ce qui est resté; ôter de Racine, les *Frères Ennemis*, l'*Alexandre* et les *Plaideurs;* ne mettre de Crébillon, que *Rhadamiste*, *Atrée;* de Voltaire, que ce qui est resté.

« L'Histoire : mettre quelques-uns des bons ouvrages de *Chronologie;* les principaux originaux anciens; ce qui peut faire connaître en détail l'*Histoire de France.* On peut mettre comme Histoire : le *(sic) Discours de Machiavel* sur *Tite-Live;* l'*Esprit des Lois;* la *Grandeur des Romains;* ce qu'il est convenable de garder de l'*Histoire*, de Voltaire.

« Les Romans : la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions de Rousseau;* on ne parle pas des chefs-d'œuvre de Fielding, de Richardson, de Le Sage, etc., etc., qui trouvent ici naturellement leur place; les *Contes* de Voltaire.

« *Nota.* Il ne faut mettre de Rousseau, ni « l'*Emile*, ni une foule de *Lettres*, *Mémoires*, « *Discours* et *Dissertations* inutiles ; même ob- « servation pour Voltaire.

« L'Empereur désire avoir un catalogue rai- « sonné, avec des notes qui fassent connaître « l'élite des ouvrages ; de plus, un mémoire sur ce « que ces mille volumes coûteraient de frais « d'impression et de reliure ; ce que chaque vo- « lume pourrait contenir des ouvrages de chaque « auteur ; ce que pèserait chaque volume ; com- « bien de caisses il faudrait, de quelle dimension, « et quel espace cela occuperait. »

Comme tout est méticuleusement vu et prévu par le sens pratique, l'esprit précis de Napoléon !

C'est bien autre chose et, au point de vue bibliographique, le cadre s'est singulièrement rétréci, modifié, militarisé, dans le nouveau projet arrêté un an après :

« Schœnbrunn, 12 juin 1809.

« L'Empereur sent tous les jours le besoin « d'avoir une bibliothèque de voyage composée « d'ouvrages d'histoire.

« S. M. désirerait porter le nombre des volumes « à 3.000, tous de format in-18, comme les ou- « vrages de la Collection in-18 du Dauphin, ayant « de quatre à cinq cents pages, et imprimés en « beaux caractères de Didot, sur papier vélin « mince.

« Le format in-12 tient trop de place, et d'ail- « leurs les ouvrages imprimés dans ce format « sont, presque tous, de mauvaise édition.

« Les 3.000 volumes seraient placés dans trente « caisses ayant trois rangs, chaque rang conte- « nant trente-trois volumes.

« Cette collection aurait un titre général et un « numéro général, indépendamment du titre de « l'ouvrage et du numéro des volumes de l'ou- « vrage.

« Elle pourrait se diviser en cinq ou six parties :

« 1° Chronologie et histoire universelle.

« 2° Histoire ancienne par les originaux et « Histoire ancienne par les modernes.

« 3° Histoire du Bas-Empire par les originaux « et Histoire du Bas-Empire par les modernes.

« 4° Histoire générale et particulière, comme « l'*Essai* de Voltaire, etc.

« 5° Histoire moderne des Etats de l'Europe, de « France, d'Italie, etc.

« Il faudrait y faire entrer Strabon, les Cartes « anciennes de Danville, la Bible, quelqu'Histoire « de l'Eglise.

« Voilà le canevas de cinq ou six divisions, « qu'il faudrait étudier et remplir avec soin. Il « faudrait qu'un certain nombre d'hommes de « lettres, gens de goût, fussent chargés de revoir « ces éditions, de les corriger, d'en supprimer « tout ce qui est inutile, comme notes d'éditeurs, « etc., tout texte grec ou latin ; *ne conserver que « la traduction française.*

« Quelques ouvrages seulement italiens, dont « il n'y aurait pas de traductions, pourraient être « conservés en italien.

« L'Empereur prie M. Barbier de tracer le plan « de cette bibliothèque et de lui faire connaître

« le moyen le plus avantageux et le plus économique de faire faire ces 3.000 volumes.

« Lorsque ces 3.000 volumes d'histoire seraient « achevés, on les ferait suivre par 3.000 autres « d'histoire naturelle, de voyages, de littérature, « etc. La plus grande partie serait facile à rassembler, car on trouve beaucoup de ces ouvrages « in-18.

« M. Barbier est aussi prié d'envoyer une liste « de ces ouvrages, avec des notes bien claires et « bien détaillées sur tout cela; sur les hommes « de lettres qu'on pourrait en charger; un aperçu « du temps et de la dépense. »

Il est inutile de relever tout ce que ces documents suggèrent de réflexions, capitales à une foule de points de vue. C'est un bénéfice à laisser au lecteur. Mais je dois noter que le catalogue de la bibliothèque des Tuileries, imprimé par M. Guillois, nous montre une très intéressante mise à exécution des programmes tracés dans les deux lettres qui précèdent.

« D'après ces deux lettres, ajoute Louis Barbier, M. Barbier rédigea le *Catalogue d'une bibliothèque napoléonienne*, et le *Catalogue d'une bibliothèque historique*. Il les fit précéder d'un rapport dans lequel il répondait aux différentes questions qui lui étaient faites et indiquait les moyens d'exécution. » (*L. c.*, p. x-xiv.)

Un détail, non moins curieux que ceux que je viens de reproduire, manquerait à ces révélations sur les bibliothèques ambulantes projetées par l'Empereur, si je laissais les lecteurs de cette étude dans l'ignorance de l'organisation matérielle

de celles de ces bibliothèques spéciales qui existèrent et furent une ébauche des collections que Napoléon voulait créer, de toutes pièces, à son usage le plus immédiat, le plus personnel, si j'ose dire. Un autre biographe d'Antoine-Alexandre Barbier, l'estimable bibliographe Alfred Franklin, nous a donné, dans le *Bibliophile français* de Bachelin-Deflorenne (t. 2, p. 241 et suiv.), les renseignements suivants :

« Le célèbre ébéniste Jacob confectionna, pour la bibliothèque de voyage de l'Empereur, un certain nombre de caisses, en acajou massif. Elles furent recouvertes de cuir et garnies intérieurement de drap vert. Les livres y étaient placés comme sur les rayons d'une bibliothèque. Enfin, un catalogue indiquait, pour chaque ouvrage, le numéro de la caisse qui le contenait et le rang qu'il occupait. Aussitôt que l'Empereur avait choisi son quartier général, les caisses étaient ouvertes et rangées, soit par terre, soit sur des tables, dans la pièce qui devait lui servir de cabinet de travail (1). »

Telle fut, en tous ses détails, la conception bibliophilique, dominant toute autre, poursuivie par Napoléon avec son ordinaire ténacité et un remarquable esprit de suite. La grandeur même du projet en empêcha la réalisation. Mais l'Em-

(1) Les deux bibliophiles qui, répondant à une question de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, ont proposé leurs solutions pour l'aménagement des bibliothèques de voyage (voir la *Revue biblio-iconographique*, 1903, p. 403-405), n'ont guère mieux trouvé que leur illustre devancier.

pereur avait très sincèrement éprouvé le besoin de se constituer une bibliothèque marquée, jusque dans la dernière minutie, de son cachet personnel, répondant à tous ses goûts, et qui fût surtout à l'usage de l'homme de guerre, non sans l'arrière-pensée d'un rayon de gloire de plus à ajouter à sa renommée. Cette conception était à mettre ici en plein relief. Dans une étude comme celle-ci, elle domine tout le sujet, elle en est en quelque sorte la raison, et le centre d'où part tout le reste. En cela, Napoléon fit d'ailleurs, au premier chef, œuvre de bibliophile; en cela, il se manifeste avec l'un des traits les plus essentiels à la vérité du portrait et sous l'un des aspects les plus inhérents à la physiologie du bibliophile.

Mais, cette fois, le programme adopté était si bien dans la mesure de son génie, qu'il ne se trouva pas assez riche (quoi qu'il en eût dit lui-même) pour l'exécuter : car il y aurait fallu, d'après le témoignage de Barbier, si je ne me trompe, une dépense de six millions cinq cent mille francs !

Tant de mesures combinées, tant de dispositions prises, tant de collections organisées, ne conjurèrent point chez l'impérial bibliophile la petite fièvre inguérissable que donne la passion du livre. Il avait ses bibliothèques sédentaires, il avait ses bibliothèques de voyage. Cela ne lui suffisait pas.

Il n'était jamais pourvu à satiété, ayant constamment une réserve d'appétit, tout comme le commun des martyrs bibliomanes. Mais, particularité à noter chez un homme voué à son im-

mense labeur, l'inquiétude de ses désirs livresques, au milieu de vingt projets conduits de front, se jetait incessamment comme sur une proie toujours trop maigre, sur les publications nouvelles qui paraissaient, soit en France, soit à l'étranger.

Ce dévorant appétit des " des nouveautés " de librairie, dont j'ai déjà touché un mot, s'est montré chez lui, en tous temps et dans les circonstances les plus imprévues, avec des exigences parfois singulièrement plaisantes, mais qui le furent peu, sans nul doute, pour ceux qui eurent à les subir.

L'excellent Barbier en savait quelque chose. Napoléon, même " en campagne ", — *surtout* en campagne ! — se préoccupe, sans répit, d'avoir ces alliciantes " nouveautés ". Il fait bon voir de près et dans le piquant des invites, des objurgations, parfois même des mercuriales, ce côté des manies napoléoniennes.

« Comme bibliothécaire de l'Empereur, nous dit M. Louis Barbier, mon père fut souvent appelé auprès de lui. Napoléon se faisait apporter, plusieurs fois par semaine, ordinairement pendant et après le repas, quelquefois même dans la nuit, les meilleurs ouvrages qui paraissaient. Après lui avoir rendu compte de ces nouvelles publications, le bibliothécaire devenait, au besoin, son lecteur, lorsque Napoléon, ce qui arrivait souvent, non content de l'avis d'un autre, voulait juger par lui-même. Pendant ses campagnes toutes les " nouveautés " lui étaient expédiées chaque jour. » (*L. c.*, p. IX.)

Mais ces expéditions n'étaient pas toujours exactement quotidiennes, ou n'arrivaient pas à destination. C'est d'ordinaire Méneval qui a la mission ingrate de stimuler le zèle de Barbier, ou de le gourmander, — ce malheureux Barbier, qui fait des prodiges, sans jamais parvenir à contenter le maître !

Alfred Franklin donne, à ce propos, une correspondance, extrêmement curieuse, qui a sa place toute marquée ici :

« Le 27 septembre 1808. — Vous nous laissez, « Monsieur, dans une disette complète de " nou- « veautés ". Mettez tout le monde à la piste dans « Paris, pour nous déterrer quelque chose d'in- « téressant. Il faut songer que cela est très im- « portant. » (*L. c.*, p. 247.).

Le 28 novembre, même souci :

« L'Empereur manque de livres par votre faute, « Monsieur ! »

Barbier est touché au vif, sans doute, par ce brutal coup d'aiguillon. Il se rebiffe ; Méneval se fait alors raisonnable et bon ; il s'excuse, dévoilant, à la fois, les impatiences et les goûts du souverain :

« 16 décembre 1808. — J'objecte autant que je « puis, à S. M., la stérilité des romanciers et la « saison des almanachs. »

A la bonne heure, cela ! Et, vraiment, chaque mot est à noter ici. Mais l'infortuné bibliothécaire reste toujours court devant le désir inassouvi de l'Empereur ; et, en juin 1809, il en est réduit à écrire :

« La disette est réelle (je le crois bien ! fût-il « époque plus stérile ?); cependant, je risquerai, « ces jours-ci, l'envoi de deux romans très mé- « diocres, ne fût-ce que pour vous prouver que je « ne perds point de vue les ordres que vous « m'avez transmis de la part de S. M. »

Je ne peux pas priver le lecteur de la réplique de Méneval, qui ouvre des jours vifs sur les recoins de notre sujet :

« Les romans que vous nous faites parvenir, « Monsieur, sont détestables. Ils ne font qu'un « saut de la valise du courrier dans la cheminée. « Il vaut mieux chercher dans les romanciers qui « ont paru depuis plusieurs années, quelques « romans que S. M. n'aurait point lus, et qui « auraient quelque mérite. Envoyez le moins de « vers que vous pourrez. »

Certes voilà une dernière précaution méritoire chez un contemporain de Delille, Chénedollé, Campenon, Raour-Lormian, Esménard...

Quelques années plus tard, l'Empereur étant à Moscou, la note reste la même :

« 30 septembre 1812. — S. M. trouve que vous « ne lui envoyez pas assez exactement les bons « ouvrages qui paraissent. Elle désire que vous « lui envoyiez plus souvent les livres et ouvrages « nouveaux. »

La mission de Barbier ne cessa pas, même lors du premier exil de Napoléon à l'île d'Elbe.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Rien n'ébranlait au fond le grand homme, impérieux génie, être de sang-froid, dont la force résidait à

la fois dans sa nature même et dans l'éducation de sa volonté. Le ressort de cette volonté, nous venons de le constater, se fait visible jusqu'en les moindres choses.

Le langage de son temps a appelé Napoléon : un « héros » et, en effet, Napoléon était en possession du plus admirable, du plus difficile de tous les héroïsmes, — celui qui sait porter les ruines avec une indolente impassibilité.

Je vais le montrer, et d'une façon que les circonstances rendent autrement saisissante et bien inattendue. Mais, auparavant, c'est un charme auquel je ne puis résister, d'éclairer à la lumière pâle, et toutefois si pénétrante, si attrayante, que projette ici la bibliophilie toute confinante à la bibliomanie, le mot célèbre écrit par Sainte-Beuve, dès 1832, et devenu plus que jamais d'une si profonde et si étrange vérité : « Notre siècle, à « nous, débutant par la *volonté gigantesque* de « l'Homme dans lequel il s'identifie, semble avoir « tout d'un coup dépensé sa faculté de vouloir,... « et depuis lors, il ne l'a plus retrouvée ; son in- « telligence s'est élargie, sa science s'est accrue ; « il a étudié, appris, compris beaucoup de choses « et beaucoup de leçons ; mais il n'a plus osé, ni « pu, ni voulu vouloir. » *(Critiques et portraits littéraires.* Paris, 1832-39, 3 vol. in-8, t. I[er] (étude sur Lamennais.)

Et maintenant, vous allez voir comment cette *volonté gigantesque* de celui qui, en tout, *voulait* si bien *vouloir*, sait s'envelopper souverainement et sans apprêt, dans sa bibliophilie, comme dans

une autre « redingote grise » faite pour les temps de retraite et de repos :

Survient l'abdication du 4 avril 1814. C'est le premier pas vers la roche tarpéienne. Quel état d'âme va succéder chez notre impérial bibliophile? Un de ses historiens les plus graves, M. Guillois, nous répond : " fixé, après cette abdication, à Fontainebleau, l'un des premiers soins de Napoléon est de se former une bibliothèque ! " (*L. c.*, p. 495.)

L'Empereur déchu quitte la France. Est-ce qu'en pareille conjoncture, il se souviendra encore de ce viatique de l'homme de loisir, de l'homme en paix, — le livre?... Oui, bien sûr ! Et cette fois, pas plus que les autres, il ne fera grâce à Barbier : il le charge de lui *former* et de lui *expédier* une bibliothèque dans sa nouvelle et bien étroite souveraineté de l'île d'Elbe, — sans omettre la recommandation de lui adresser exactement " les livres nouveaux. "

Enfin, au temps même des longs et cruels jours de la déchéance, lors du dernier et irrémissible exil, — le 25 juin 1815, — il écrit de nouveau à Barbier : c'est pour l'inviter à établir le catalogue des livres qu'il veut emporter avec lui. Il avait fait demander au Gouvernement de prendre ces volumes dans la bibliothèque de Trianon. Au point de vue du dévolu jeté là par Napoléon, dans une circonstance si capitale et où ce trait particulier mêle un si merveilleux calme à l'anxiété de la situation, l'inventaire de cette bibliothèque, qui nous a été conservé, offre un exceptionnel intérêt : il faut le lire dans l'ouvrage de M. Guillois.

Que devint le vœu de l'Empereur ? Par une inconcevable petitesse des pouvoirs publics, ce vœu fut repoussé. Au refus de la bibliothèque de Trianon, l'exilé n'emporta-t-il pas quelque chose, du moins, de cette collection de la Malmaison qui était sa bibliothèque la plus familière, celle qui lui tenait le plus au cœur : car il l'avait enrichie de livres de son choix *(histoire* et *philosophie)* et il se plaisait à travailler dans la pièce qu'elle occupait et qu'il avait voulue non seulement en communication avec la Salle du Conseil, mais contiguë à cette salle ?

M. Guillois pose la question sans la résoudre. La réponse est nettement faite par Mme de Montholon : « L'Empereur, dit-elle, n'avait à bord du *Northumberland* qu'une petite bibliothèque de voyage, formée, au hasard, de quelques livres de la bibliothèque de Rambouillet, *que l'on avait pris en passant.* Elle se composait de plusieurs caisses prêtes à être mises dans les voitures. Ces livres étaient à notre disposition. » (Ed. in-8, p. 31.)

Relevons ce dernier trait : nous constaterons, en effet, plus tard, que, durant le séjour à Sainte-Hélène, les livres de l'Empereur furent mis libéralement à l'usage de ses compagnons d'exil.

Mais, avant d'aborder ce chapitre de notre étude, achevons, jusqu'en ses derniers linéaments, l'analyse de cette attachante physionomie de Napoléon, insatiable liseur, impatient justicier des " nouveautés ".

Chassé du continent européen qu'en si peu d'années il avait bouleversé, tombé tout à coup

dans l'inaction, que fera-t-il maintenant? où cherchera-t-il un refuge contre l'impuissance et le vide?

Fidèle à lui-même, grand jusqu'en son extraordinaire chute, avec une simplicité et une constance qui émerveillent, Napoléon reste l'ami des livres qui, aux temps prospères, étaient son cher souci et son délassement, — peut-être une partie de sa force.

En 1814, prisonnier à l'île d'Elbe, son premier soin n'avait-il pas été d'avoir des livres? Rentré aux Cents Jours, une de ses premières démarches ne fût-elle pas d'aller au Louvre visiter la bibliothèque? Quand il monta sur le vaisseau qui ne portait plus que " César et son infortune ", l'une de ses plus vives préoccupations ne fût-elle pas de n'y point manquer de livres?

A Sainte-Hélène, rien n'est changé. Dès les premières heures, il réclame encore ses livres ; il fait de ses livres une de ses occupations favorites. Le banni s'y délecte comme autrefois le souverain redouté. Il semble qu'à l'exemple de Montaigne, il considère plus que jamais les livres " comme la meilleure munition à cet humain voyage " ; et, pas moins que le philosophe au sceptique nonchaloir, il ne veut qu'ils " lui soient à dire ".

« Envoie-nous, écrit en son nom le général de Montholon à la comtesse, sa femme, alors en Europe (14 juillet 1819), envoie-nous *tous les ouvrages qui paraissent*... Il m'est facile en lisant avec lui, — (voilà de Montholon réduit au rôle de Barbier!) — il m'est facile de bien connaître la vérité, soit par sa critique, soit par ses observa-

tions, soit enfin par les expressions qui lui échappent à la lecture. »

Un an plus tard, c'est la comtesse de Montholon, répondant à une semblable invitation, qui écrit, (16 août 1820) : « Vous devez avoir reçu maintenant *une quantité de livres*. Je me suis toujours occupée de vos instructions à cet égard. » (*Souvenirs*, édit. de 1901, p. 191 et 211.)

Tout l'entourage napoléonien s'employait ainsi à servir le conquérant sans armées, qui n'avait plus d'empire que dans le monde des livres.....

Ce chapitre resterait incomplet si je ne disais un mot du sentiment de Napoléon au sujet de ce que les adeptes appellent " la condition du livre ", c'est-à-dire les particularités extrinsèques qui recommandent un volume au choix du bibliophile.

Napoléon eut une prédilection marquée pour les petits formats, plus maniables, plus facilement transportables, plus aisément compagnons d'une existence mouvementée et dispersée. Sur ce point, les témoignages surabondent, à commencer par la collection, donnée par Pauline Bonaparte.

Mais ce trait de la bibliophilie napoléonienne touchant la condition du livre est, je crois, un trait rigoureusement unique.

En aucun temps on ne rencontre, en effet, chez Napoléon, une recherche suivie, un goût quelque peu prononcé, pour ce qui flatte si voluptueusement la manie des " amateurs " : les grands papiers; les papiers de luxe ou en couleur; les impressions sur matières extraordinaires (peau vélin, satin, soie, etc.); les belles et rares suites de gravures; les reliures d'art; les livres armo-

riés ; les provenances illustres. Rien de tout cela ne le sollicite, ne fût-ce qu'en un seul point. Tout cela, au contraire, ne lui inspire habituellement que de l'indifférence. Je ne juge pas témérairement, bien sûr, en ajoutant (la remarque en est curieuse) : son indifférence ici, — quoique, par une contradiction essentiellement humaine, il ait parfois affecté d'en sortir (voy. ci-dessus, p. 20-21 et ci-après le chapitre V), — son indifférence se mêle, au fond, à un dédain qui n'est pas sans une nuance de candeur, tellement il ignore le prix qu'on peut attacher à de pareilles choses.

Cette indifférence, quelque peu brutale pour les mérites extérieurs du livre, s'est accusée vivement dans un trait fort original et qui édifie à cet égard de la façon la plus typique : quand il projeta de former une bibliothèque modèle pour ses campagnes militaires, il prescrivit, sans hésitation, de *sacrifier les marges* des volumes au besoin de posséder une collection nombreuse et selon ses vues, mais aussi peu envahissante que possible (voir ci-dessus p. 36). Le *nombre*, en effet, fut, nous en savons déjà quelque chose, une des caractéristiques les mieux marquées de sa bibliomanie. Il était, lui aussi, atteint de boulimie livresque, ce grand mal des bibliophiles, que les anciens eux-mêmes connurent. Nous allons voir comment et dans quelles conditions Napoléon prend rang dans la phalange des goinfres de livres, *helluones librorum*... Mais rien n'est sans doute plus éclatant pour en témoigner que cette suppression amusante des marges d'un volume, afin d'amplifier le texte sous un format réduit.

N'avons-nous pas ici une savoureuse réplique de la légende de l'Auvergnat et de la savate tombée en son potage? et Napoléon ne semble-t-il pas nous dire, aussi : « Ce n'est pas que j'en soies offusqué plus qu'il ne convient, mais *cela tient de la place!...* »

III

Au milieu de cette immensité de volumes sans cesse réclamés, sans cesse renouvelés, où se portaient les préférences de Napoléon ?

Que lisait-il ?

La réponse ne sera pas moins curieuse que tout ce qui précède.

Elle se dégage d'abord, très aisément, des documents que nous avons déjà cités. Il suffit pour la pressentir, cette réponse, de se reporter aux confidences de Barbier, à la correspondance de Méneval.

Sans doute Napoléon, comme tout vrai bibliophile, est sollicité par une curiosité universelle. Moins que tout autre, il entend s'exposer à la subordination qui accompagne l'ignorance. Aussi accumule-t-il des collections énormes et qui atteignirent, pour une seule d'entr'elles, jusqu'à 60.000 volumes !

Mais il n'est point, en dépit de cela, le bibliomane glouton dans le sens habituel du mot, et

comme pourrait, à tort, le faire entendre ce que j'ai dit à la fin du chapitre précédent. En face de ses capharnaüms (?) bibliographiques, ce qui se révèle, dès l'abord, de Napoléon bibliophile, c'est le studieux, le travailleur acharné. Il apparaît, ensuite, que ce qu'il veut, ce qu'il aime avant tout, quand il fait organiser, ici ou là, de vastes amas de livres, ou quand il se montre insatiable dans ses acquisitions personnelles, c'est bien moins *le nombre pour le nombre* que *l'*INTÉGRALITÉ *du bloc*. De telle façon que son besoin, même fortuit, son utilité, même relative, sont ici les seuls motifs impulsifs et déterminants, afin qu'il ne se trouve jamais un Napoléon pris au dépourvu dans le champ immense de ses nécessités politiques, militaires ou gouvernementales, — et de ses goûts de liseur aussi !

Tout au plus, dans ces amoncellements, toujours méthodiquement disposés, si l'ordonnance est belle et la quantité des volumes imposante, se montre-t-il réjoui par ce grandiose, qui le passionne très certainement, et que, parfois, il recherche même, là comme ailleurs.

Et puis, Napoléon bibliophile a, nous l'avons vu, ses goûts particuliers, sa bibliophilie à lui, où il reste très cantonné.

L'*histoire*, et tout ce qui tient à l'histoire ;

Le *roman* et ses diminutifs : la nouvelle ou le conte ;

Voilà ses deux principales attractions.

Quand il cherche l'utile, il va à l'histoire ;

Quand il veut l'agréable, il se sauve chez les romanciers.

La poésie ne le captive guère qu'autant qu'elle emprunte quelque chose à l'histoire ou au roman : ainsi l'épopée, ainsi le drame.

C'est le lieu de remarquer sa prédilection pour *Ossian*. On sait quelle vogue retentissante l'œuvre de Macpherson, si peu sincère fût-elle, retrouva en France, au début du XIX^e^ siècle. Toute une génération s'éprit jusqu'à l'engouement de ce pastiche qui passa dans la versification pompeuse de Baour-Lormian, non sans valoir à celui-ci les faveurs du premier Consul ! Eh bien, d'après le journal de lady Malcolm, la femme du seul amiral anglais qui ait eu les bonnes grâces de Napoléon, celui-ci au cours d'une conversation, lui aurait dit, avec une de ces naïvetés qui ne nous étonnent plus : « J'ai mis Ossian à la mode... »

Nous aurions d'ailleurs mauvaise grâce à discuter la valeur de sa conviction : il y avait longtemps déjà que Talleyrand — au lendemain de l'expédition d'Egypte — avait écrit : « Le général Bonaparte adore Ossian, dont les beautés sublimes *le détachent de la terre.* »

Mais voici deux autres traits bien dignes aussi de nous arrêter :

Quand il revint d'Egypte, Désirée Clary, sa première fiancée, dont un de ses historiens a pu dire avec justesse "qu'il avait toujours gardé le regret, peut-être le remords ", lui demanda d'être le parrain du premier fils que lui eût donné Bernadotte. Il accepta ; et il choisit pour son filleul le prénom du fils d'Ossian : Oscar. Ce filleul fut, depuis, Oscar I^er^, roi de Suède. (Masson, *Napoléon et les femmes*, p. 26.)

Trois ans plus tôt, le 14 mars 1796, il était sur la route d'Italie, *sept jours* après son mariage, et il écrit à sa chère Joséphine : « Sois exempte de chagrins, tu sais ce que dit là-dessus notre bon Ossian. »

Est-ce que Napoléon Bonaparte n'était pas un peu dupe de lui-même dans cet enthousiasme pour le barde " fils de Fingal " et " chantre des *héros* " de la vieille Ecosse ?

Ce qui est certain, c'est que, aux heures de repos, Napoléon se plaît surtout aux lectures faciles et qui entrent dans le courant de ses tendances vers l'héroïsme épique ou romanesque, vers un certain lyrisme intérieur, au milieu desquels l'inflexible domination de sa pensée, la dévorante et pratique activité de son esprit gardent leur maîtrise et évoluent en liberté. J'en ai fait déjà la remarque, je vais en achever ici la démonstration.

On a vu combien les écrits romanesques l'emportent sur les autres ouvrages dans la petite collection rapportée d'Alexandrie par le général Bonaparte; on a vu aussi quels chiffres furent fixés à Barbier, pour chaque catégorie de livres, dans les projets de bibliothèques ambulantes. Eh bien, j'ai sous les yeux un document d'une époque postérieure, qui va nous mettre encore plus complètement dans la confidence des choix de l'Empereur.

C'est une liste de livres fournie à Napoléon probablement sur sa demande, car il a écrit, en tête, de sa main : « Note donnée par Pelicier, libraire, place du Palais-Royal. » Cette note n'est

autre que le catalogue de la célèbre collection imprimée par ordre du comte d'Artois. L'Empereur y a marqué, au moyen d'une petite croix à l'encre, les ouvrages qu'il voulait retenir. Devinez-vous quels sont ces ouvrages ? Le document est inédit, et le relevé des volumes choisis par l'impérial bibliophile mérite d'être conservé. Voici ce relevé :

Trois Contes Moraux de Marmontel, 1780, in-18.

Ismène et *Isménias*, trad. du grec, d'Eustathe, 1780, in-18.

Lettres de Sancerre, par Mme Riccoboni, 1780, in-18.

Ollivier, par Cazotte, 1780, in-18.

Le Berceau de la France, par Dancourt, 1780, in-18.

Lettres de Juliette Catesby, par Mme Riccoboni, 1780, in-18.

Daphnis et Chloé, traduit de Longus, par Amyot, 1780, in-18.

Aloyse de Livarot, par Mme Riccoboni, 1780, in-18.

Roger et Gertrude, par la même, 1780, in-18.

Œuvres choisies de Boileau, 1781, in-18.

Sauf ce dernier volume et le poème de Cazotte, les romans (quels romans et quels romanciers !) ont ici la prépondérance.

Il n'y a pas à en douter, c'est le roman qui, à toute époque et jusqu'à la fin, a et conserve, comme lecture de détente ou de simple délassement, les prédilections de Napoléon.

Quel contraste et combien inattendu ! Napoléon

le Grand absorbé dans une confabulation d'Eustathe, ou dans l'insidieux machiavélisme d'une intrigue de Mme Riccoboni !... Il est vrai que dans son livre sur les femmes, consacré en son temps par un vif succès, le vicomte de Ségur avait proclamé " inimitable " notre romancière (1).

En tous cas, n'aperçoit-on pas, de ce petit coin de la bibliomanie napoléonienne, un nouvel aspect de cette vérité, étrange au premier abord, mais dont le développement s'en va, à la réflexion, en d'infinis et mélancoliques détours : c'est que souvent, dans les natures supérieures, en particulier chez quelques hommes de génie, il reste un fond de simplicité et de juvénilité (je dirais volontiers : d'enfance, si j'osais), qui survit à tout, et garde comme une empreinte de candeur *sui generis*. Aimable qualité qui subsiste durant l'aube de la vie, pour la plupart des hommes, mais qui ne se sauve des basses misères et des brutalités des suites de l'existence, que dans les âmes rares et hautes, — et pas même en toutes ! Or, n'est-ce pas la nature et le degré de leur supériorité qui a fait, en celles-là, cette œuvre de conservation ? et, bien loin d'être une marque de déficit, ne serait-ce pas le criterium de la puissance de leur organisation propre ?

Au surplus, il ne faut point se méprendre ici : ce Napoléon qui se plaît si persévéramment aux " histoires "; qui, dans l'agitation et les gloires

(1) Les femmes écrivains, dit-il, ont l'avantage sur nous, « dans « une classe de romans qui demandent plus de grâce, d'esprit et de « finesse que de force et d'invention, tels que ceux de *l'inimitable « Riccoboni* ». Vte Alexandre-Joseph-Pierre de Ségur, *les Femmes*, 1803, 3 vol. in-12; plusieurs fois réimprimé.

des camps, comme aux heures des désastres et à Sainte-Hélène, persiste en la familiarité de Baculard d'Arnaud, de Mesdames Riccoboni, Cottin et de Flahaut, — il ne fait là, ni dans l'intention, ni dans la réalité, œuvre de " bibliophile " : il subit le *pli d'habitude* contracté par " le liseur ", et, sans doute, le liseur des jeunes années.

Et maintenant, grâce aux minutieuses divulgations de la comtesse de Montholon, nous allons pénétrer plus avant dans les pratiques courantes, dans les us et coutumes livresques de Napoléon bibliophile.

Voici ce qu'elle écrit :

« Les jours de lecture " (il y avait chez lui des jours pour cela : toujours, en tout, ordre et organisation !) " il commençait par dire : — Qu'est-ce qu'il faut lire aujourd'hui ?

« En général on répondait " (se faisant le complice secret et naïf du maître) : — " Une tragédie ! "

« Il voulait, alors, que l'on en indiquât une. Chacun nommait celle qui lui convenait. Mais celles qu'il préférait, celles qu'il nous lisait (nous savons, en effet, qu'il aimait lire à haute voix), avec d'autant plus de plaisir qu'il en savait de grandes tirades par cœur, c'était *Cinna*, *le Cid*, *la Mort de César*.

« *Athalie* ne lui plaisait pas.

« *Mithridate* était aussi de son répertoire habituel, ainsi que *Zaïre*.

« Il avait pris, pendant quelque temps, cette *Zaïre* dans un tel goût, qu'elle revenait conti-

nuellement, et nous en étions fatigués. » *(Souven.*, éd. de 1898, p. 59.)

« Les prédilections de Napoléon pour l'histoire, le roman, et aussi pour la tragédie, s'associaient, nous l'avons vu, à son impérieux désir d'être tenu sans interruption au courant des " nouveautés. " Les familiers de l'histoire littéraire et bibliographique du commencement du XIX^e^ siècle, savent ce qu'on entendait alors par ce terme, qui visait plutôt la littérature frivole, — et quelquefois un peu pire que frivole ; — Napoléon y englobait, et il vaudrait mieux dire pour être juste à son égard, et exact, n'y voyait et n'en recherchait que les productions de nature à le renseigner sur les évènements, la politique, le mouvement d'idées contemporains, soit en France, soit à l'étranger.

« Il trouvait, en outre, grand plaisir, ajoute M^me^ de Montholon, à reprendre les ouvrages qui lui avaient plu dans sa jeunesse.

« Il n'aimait pas Buffon.

« La philosophie du XVIII^e^ siècle avait séduit son esprit. Pourtant, il avait gardé l'empreinte de la foi de son enfance. A Longvood, il a lu l'*Ancien Testament*, tout l'*Evangile*, les *Actes des Apôtres*.

« Il professait une grande admiration pour saint Paul. » *(Souv.*, éd. 1898, p. 61-65.)

Ces derniers et importants témoignages sont corroborés par un passage d'une lettre du général de Montholon, écrite le 11 août 1819 : « La lecture à la mode à Longvood, est l'*Evangile*, *Bossuet*, *Massillon*, *Fléchier*, *Bourdaloue.* » (*Souv.*, 2^e^ éd., p. 202.)

D'autre part, la Comtesse confesse le faible de Napoléon pour Mahomet. Je croirais volontiers qu'il conçut cette singulière prédilection à la suite de l'expédition d'Egypte, sous l'influence de ce désir de rivaliser avec Alexandre-le-Grand, qui le hanta toute sa vie. Est-ce dans la lecture de Mahomet que s'exalta son rêve, ce rêve de " l'Empire d'Orient " caressé jusque dans les désespérances de Sainte-Hélène ? ou bien est-ce l'ambition de cet empire oriental qui l'avait amené à être un lecteur assidu de l'œuvre du Prophète ?

Toujours est-il, que dans ses projets de " bibliothèque de campagne ", — ceux qui lui ont tenu le plus à cœur, — il avait donné, nous l'avons vu, une place spéciale au *Koran*.

Pénétrerons-nous plus avant dans cet psychologie de Napoléon bibliophile ?

Rien n'y fait obstacle. Les témoignages curieux et imprévus ne sont pas épuisés.

Ainsi, sur cette question : en quelles circonstances ou à quelles heures Napoléon avait-il commerce avec ses livres ? Répondons, tout de suite : il faut appliquer ici, à la lettre, la devise d'un vieux poète français, Nicolas Denisot : *In otio negocium*. Napoléon lisait, en effet, partout, à toute heure, où il était exposé à rencontrer l'inoccupation.

Sa voiture, dans ce but, était spécialement aménagée, et je citerai ce trait, qui est à retenir : comme il avait reçu un ouvrage de l'archevêque de Ratisbonne (en 1805) ; il lui écrit : « Allant, un soir, faire une partie de chasse à Rambouillet, je l'emporterai dans ma voiture pour le lire. » (A. Guillois, *Napoléon*, t. 2, p. 485.)

Cette habitude qu'explique suffisamment l'extraordinaire activité de l'existence de Napoléon, a trouvé un écho dans un livre curieux et rare qui débute ainsi : « Les Gazettes étrangères nous ont appris, en juillet dernier (1815), qu'il y avait, parmi les livres et les papiers trouvés dans le carrosse de Bonaparte, après sa défaite du 18 juin précédent, un manuscrit relié, contenant la traduction de divers fragments de Machiavel... » Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'authenticité de cette publication qui reproduit de prétendues annotations autographes de l'Empereur sur le texte du *Prince;* on sera du moins bien aise d'en lire ici le titre : *Machiavel commenté par Napoléon Bonaparte; manuscrit trouvé dans le carrosse de Bonaparte, après la bataille du Mont Saint-Jean, le* 18 *juin* 1815. Paris, H. Nicolle, 1816, in-8 de lxxxij et 366 pp. Cette publication de l'abbé Aimé Guillon, fameux en son temps, a eu, onze ans après, les honneurs d'une traduction espagnole. Que l'abbé Guillon n'ait fait qu'ajouter une supercherie littéraire à la longue liste dressée par les bibliographes, ce qui est certain : c'est que le prétexte de sa publication se référait à un fait connu; c'est qu'à Derpt, en Livonie, on conserve dans la bibliothèque de l'Université, fondée par le prince, si admiré de Napoléon, Gustave Adolphe, un *Plutarque* aux armes de l'Empereur, dérobé dans sa voiture au cours de la retraite de Russie (1).

Qu'on me passe cette petite digression ; nous ne

(1) Je veux rappeler un dernier témoignage sur le même sujet : on le rencontre dans le titre du bel ouvrage, consacré en son temps

sommes pas sortis, au surplus, des us et coutumes livresques sur lesquels Madame de Montholon, témoin heure par heure, pour ainsi dire, de l'existence de l'Empereur au cours des dernières années de la vie de celui-ci, va nous renseigner d'une façon encore plus circonstanciée :

« Après son habituel entretien avec le docteur (O'Meara), il dictait ou lisait. Quand il en avait assez, il s'habillait.

« Parfois c'était une lecture au sujet d'une conversation. » (L. c. 1898, p. 54, 68.)

Dans ces passages, il s'agit de la lecture personnelle, intime, ou à peu près. Mais, le plus ordinairement, l'Empereur s'improvise volontiers lecteur pour les autres.

Et, comme cette lecture extérieure et à haute voix, était un moyen de s'en mieux pénétrer lui-même; comme il y eut là une forme de son culte particulier, ou, pour parler plus modestement, de ses accointances de bibliophile, j'entrerai ici en quelques détails qui ne paraîtront pas déplacés, j'ose le croire :

Très fréquemment, « après le dîner, au lieu de rentrer au salon, on renvoyait les domestiques. Il demandait alors un livre et lisait haut.

« La lecture était souvent interrompue par ses réflexions.

« Il ne lisait pas d'une manière remarquable ;

par un grand succès, depuis trop oublié, d'un " ancien secrétaire de Napoléon ", le baron Fain : " *Manuscrit de* 1814 TROUVÉ DANS LES VOITURES IMPÉRIALES *prises à Waterloo, comprenant l'hist. des six dern. mois du règne de Napoléon.* Paris, 1823. in-8, réimp. les deux ann. suiv.

mais sa lecture intéressait. Il s'arrêtait sur ce qui lui paraissait faux ou juste; il montrait son avis avec le sentiment du vrai et du beau. On a beaucoup dit qu'il n'avait pas le goût de la littérature : il l'avait, au contraire, extrêmement; mais d'autres intérêts lui ôtaient le temps de s'en occuper.

« Il n'avait pas l'oreille poétique. Il ajoutait souvent à un vers, une ou deux syllabes, et ne s'en doutait pas. »

En cela, comme au sujet de son orthographe défectueuse, que lui a si puérilement reprochée Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il faut faire la part de son instruction première, qui s'était faite avec l'italien.

Et puis, je l'ai déjà expliqué, il n'avait pas le sens artistique; il ne voyait et ne sentait l'art qu'à travers « le fait ou l'impression sensualiste » et suivant les directions, les besoins, les goûts fortuits de sa pensée. On a dit d'une façon trop absolue, trop étroite et d'ailleurs inexacte : En lui « point de littérature..... point de recherche du rythme, point de vers, rien qui démontre le moindre goût pour la versification : c'est l'histoire qui est son institutrice. » Fr. Masson, *Napoléon inconnu*, t. 2, p. 506. La vérité est bien plutôt dans cette appréciation aussi fine que judicieuse de Sainte-Beuve (*Châteaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 398). « Malgré tout, on peut affirmer avec certitude que Napoléon ne rencontra nulle part une poésie qui *répondît* complètement A LA SIENNE, et qui le satisfît. » Voilà la plus probante explication de cette sorte de *misopoésie* qui lui fut particulière et qui ne fit nullement obstacle à

son commerce avec *les poètes*, comme nous le verrons à propos de sa bibliothèque de la Malmaison.

« Il avait une manière de lire à lui, passant tout ce qui était remplissage. Un jour qu'il avait fait erreur sur un fait historique, il me dit : « *Je « n'ai jamais appris que ce qui m'était utile.* « Quand vous voulez savoir si je sais une chose, « il faut seulement vous faire cette question : « Cette étude a-t-elle pu lui servir ? »

Bonne règle à observer avec lui ! — et importante. Avais-je raison quand je signalais avec insistance, ce criterium des jugements et même des goûts napoléoniens : « l'utile et l'inutile » ?

La bibliophilie de Napoléon est tout utilitaire.

Encore une ou deux touches pour avancer le portrait :

« Quand il lisait l'Odyssée, après dîner, il était dans l'enchantement.

« Les lectures du jour faisaient fréquemment le sujet de la conversation. » (*Souvenirs*, éd. de 1898, p. 42, 54 et *passim*.)

Telle était la place qu'occupait le livre à Sainte-Hélène, tel était le rôle qu'il y jouait. On voit que rien n'est changé, ni dans la prééminence de ce rôle, ni dans l'importance de cette place. Au déclin du jour, comme à l'aube, l'astre impérial emprunte encore quelques rayons de sa lumière aux inséparables foyers intellectuels dont, jeune, il lui avait plu de s'entourer.

A cette conclusion qui se dégage si nettement des détails qui viennent de passer sous nos yeux,

je voudrais joindre, pour synthétiser et pour donner la vie à tant de traits épars, un tableau offrant le portrait animé, et tout à fait pris sur le vif, de Napoléon bibliophile. J'en emprunte la composition et le coloris même, — si attachant par le contraste tout réaliste qu'il présente, avec l'idée que nous nous faisons encore du grand Empereur, — à l'ouvrage admiré, et fort admirable en effet, de l'illustre successeur de Glastone, lord Rosebery, *Napoléon, la dernière phase*, traduit par M. A. Filon (1901, in-18) : « Dans la chambre de l'Empereur, à Sainte-Hélène, entre un paravent et la cheminée, se trouvait un canapé où l'exilé passait une grande partie de ses journées. D'ordinaire, ce meuble était si bien envahi par les livres qu'on ne pouvait guère y trouver place commodément. Napoléon, vêtu de sa robe de chambre blanche, d'un pantalon à sous-pieds également blanc, avec sur la tête un madras rouge à carreaux, et le col de sa chemise ouvert, sans cravate, s'allongeait sur le fameux canapé, recouvert, lui aussi, d'une étoffe blanche. Devant l'ex-souverain était placée une petite table ronde supportant quelques volumes; à ses pieds, gisaient en tas, pêle-mêle sur le tapis, les livres déjà lus. Là, il absorbait romans, philosophie, histoire, mémoires, au point que, de cette dernière catégorie d'ouvrages seule, il lut dans un an 72 volumes! Et ce n'était pas un lecteur passif! Il dictait des notes, surtout il écrivait abondamment sur les marges ; mais ces volumes rendus inestimables par les commentaires dus à une telle main, grâce à l'ignoble parcimonie du gouverneur Stowe, allèrent, *après*

saisie, se vendre misérablement à Londres. » (*L. c.*, p. 124, 189 et suiv.)

Un des précieux volumes ainsi annotés de la main de Napoléon, est possédé (je dirai comment plus loin), par le musée de Sens. Ce goût, ce besoin peut-être, de l'annotation, remontait loin dans les habitudes de l'Empereur : sa correspondance durant son séjour à Auxonne, de juin 1790 à avril 1791, nous permet de le surprendre annotant tous les livres, dès lors fort nombreux, qu'il parvenait à se procurer.

Lord Rosebery a pris à O'Meara le plus amusant et le plus vrai du tableau que je viens de reproduire, et qui montre comment, jusqu'à la dernière heure, Napoléon vécut avec les livres, usant en tout du même *modus vivendi*, et gardant de plus en plus ardente la passion que, si jeune, il avait conçue pour eux.

Et puisque je viens de rappeler encore les années de ferveur studieuse où se manifeste sa vocation de bibliophile jetant déjà, dans toutes les directions, une forte et très particulière sève, je veux mettre en pendant du *quadro* si pittoresque de lord Rosebery, un autre tableautin d'un fort original contraste; plus nu, plus sec, pris dans les débuts difficiles du lieutenant d'artillerie, tout empreint dès lors de la mélancolie de cette jeune misère inévitablement éclairée, pour nous, du reflet des illustrations futures, — mais non moins réaliste et d'un non moins piquant intérêt. Je l'emprunte, ce petit tableau, à la réimpression d'une plaquette, dont j'ai déjà fait mention. En 1821, Panckoucke, éditant les

œuvres de Napoléon (1821-1822, 5 vol. in-8°), jugea à propos d'en extraire le *Souper de Beaucaire* et la *Lettre à Matteo Buttafoco* (1). Cette plaquette, devenue à son tour à peu près introuvable, est précédée d'une notice où on lit ce qui suit :

« Les bibliographes savaient que Bonaparte avait publié, au commencement de la Révolution, les deux brochures que nous plaçons ici, mais on croyait impossible de se procurer ces écrits..... Après beaucoup de recherches,... la *Lettre à M. Buttafoco* nous a été communiquée par l'imprimeur même M. J.-B. (*sic;* lisez : Joseph-François-Xavier) Joly, imprimeur à Dôle. Bonaparte était alors à Auxonne. Il vint trouver M. Joly, avec son frère Louis (alors âgé de huit ans et demi)...: l'ouvrage fut imprimé à ses frais au nombre de cent exemplaires, et il les fit passer dans la Corse... Il en avait revu lui-même les diverses épreuves. A cet effet, il se rendait à pied à Dôle, en partant d'Auxonne à quatre heures du matin ; après avoir vu les épreuves, il prenait, chez M. Joly, un déjeuner extrêmement frugal, et

(1) Napoléon, dans l'édition originale de la *Lettre* et, après lui, Quérard, impriment : *Buttafuoco ;* mais, comme l'observe M. Masson, le nom vrai est *Buttafoco.* Autre rectification : Joly atteste (*l. c* , p. 4) qu'il aurait imprimé la *Lettre* en 1790 ; sa mémoire le trompe et Quérard (*France littéraire,* t. 1er) qui porte la même date, sans doute sur ce témoignage de Joly, erre aussi : c'est en mars ou avril 1791 que l'impression eut lieu. Voici le titre exact de la réédition de 1821 : *Le Souper de Beaucaire et Lettre à M. Matteo Buttafoco, par Napoléon Bonaparte. Extrait de ses Œuvres* Prix : 2 francs. C. L. F. Panckoucke, éditeur, et se trouve chez tous les libraires du Palais Royal ; 1821, in-8 de 5 ff. et 71 pp.; couverture imprimée. M. Masson a reproduit intégralement cette édition (*Napoléon inconnu,* t. 2, p 180 à 193; cf. aussi p. 124-126); mais cette reproduction est loin d'être exacte. Nous devons la communication de la brochure de 1821 à un fervent bibliophile aixois, M. J.-B. Dauphin, avoué honoraire.

se remettait bientôt en route pour rentrer dans sa garnison, où il arrivait avant midi, ayant déjà parcouru dans la matinée huit lieues de poste... Il engagea M. Joly à aller le voir à Auxonne... M. Joly s'y rendit, en effet. *Bonaparte occupait, dans un pavillon, une chambre presque nue, ayant pour tous meubles un mauvais lit sans rideaux, une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre et* CHARGÉE DE LIVRES,... *et deux chaises :* son frère (Louis) couchait sur un mauvais matelas, dans un cabinet voisin. » (P. 1. 2, 4.)

Peut-on être moins sybarite? Mais ces détails et les conclusions vers lesquelles nous avançons, ne nous rendraient de Napoléon bibliophile qu'une image tronquée et aux membres disjoints, si nous ne pouvions retrouver le nœud vital, qui a tout relié, tout animé, tout maintenu aussi dans une solide cohérence, dès l'origine, avec une énergie et une force qui s'est prolongée à travers les incidents les plus extraordinaires et les plus colossales péripéties, durant l'existence entière de notre héros.

Nous sommes servis à souhait pour cela ; et il nous plaira, en même temps que nous rencontrerons dans le témoignage que je vais citer, une occasion d'observations éminemment suggestives, — de voir, là encore, combien *l'homme* se retrouve, parfois à l'imprévu, dans *le héros*, et combien aussi le *trahit sua quemque voluptas* se vérifie en tous et « humanise » les plus grands. Nous n'avions dessein que de rechercher quelques traits tout vifs de physiologie individuelle, et il

va se trouver que nous aurons relevé et fixé des lignes essentielles à la physiologie générale du collectionneur.

C'est M. Frédéric Masson qui, avec son flair habituel, a découvert notre texte dans le livre (1) d'un bas-bleu, aujourd'hui très inconnu malgré sa fécondité, M^me^ Eilleaux, née Charlotte Desormeaux, qui a signé ses productions, plus ou moins romanesques, du pseudonyme : Charlotte de Sor. Quelle que puisse être, en soi, la valeur des élucubrations de cette dame, il en faut retenir le témoignage qui va suivre, — non pour l'irréfragabilité du texte, mais pour l'écho certain qu'il garde, sous une forme vivante et d'accent véritablement napoléonien, d'une tradition pieuse dont la critique, même prétendue scientifique, à peine de perdre son nom, ne doit pas plus se passer, en certains cas, quoiqu'en puissent dire " les articliers à la suite ", que du document manuscrit authentique : « Oui (c'est Napoléon qui parle), je « trouvais le moyen de payer la pension de mon « frère. Savez-vous comment j'y parvenais? C'était « en ne mettant jamais les pieds au café, ni dans « le monde; en mangeant du pain sec à mon « déjeuner; en brossant mes habits moi-même, « pour qu'ils durassent plus longtemps propres... « Je vivais comme un ours, seul, *dans ma petite* « *chambre, avec mes livres, mes seuls amis* « *alors! Et ces livres, pour me les procurer,* « *par quelles dures économies faites sur le né-* « *cessaire, achetais-je cette jouissance! Quand,*

(1) *Napoléon en Belgique et en Hollande.* Paris, 1839, 2 in-8. V. *Supercheries littéraires* de Quérard, éd. de 1869, t. 1^er^, col. 121-122.

« *à force d'abstinence, j'avais amassé deux ou*
« *trois écus de six livres, je m'acheminais, avec*
« *une joie d'enfant, vers la boutique d'un vieux*
« *bouquiniste qui demeurait près de l'Evêché...*
« *Souvent j'allais visiter ses rayons en faisant*
« *le péché d'envie. Je convoitais longtemps*
« *avant que ma bourse me permît d'acheter !...*
« Telles ont été les débauches et *les joies* de ma
« jeunesse. » (F. Masson, *l. c.*, t. 2, p. 202, note.)

Qu'on me pardonne cette longue citation : elle avait ici sa place naturelle, presque nécessaire, après le témoignage de Joly, rapporté ci-dessus, et qui est ainsi confirmé sur plus d'un point. En toute la verbosité de M^me^ Eilleaux, il n'y a pas une expression qu'on voulût supprimer ou changer : c'est une " tranche de vie ", comme on dit maintenant ; en tout cas, c'est un sûr spécimen, quoique tout y soit encore, si l'on peut dire, embryonnaire, de ces groupes ou séries de " faits sensibles " si chers à la critique contemporaine, par lesquels, elle s'élève, selon le vœu des maîtres, " aux idées générales plus vastes ".

IV

J'ai étudié jusqu'ici et je me suis efforcé de mettre en lumière la nature intime et les formes de la passion du livre chez Napoléon. Comment il aime le livre, comment il se montre bibliophile; comment se révèle, soit en lui, soit hors de lui, par l'usage qu'il en fait, la bibliophilie? C'est à Napoléon lui-même que nous l'avons demandé; c'est en Napoléon que nous avons cherché à découvrir Napoléon bibliophile.

Maintenant, c'est à ses livres que nous allons nous adresser; c'est eux qui vont témoigner. Et cette enquête, elle sera d'autant plus attachante et convaincante que, — nous l'avons vu, — les collections de Napoléon furent formées sous sa direction et par ses ordres. Elles furent son œuvre. C'est bien lui qui avait, en quelque sorte, placé la plupart de ses volumes sur les rayons où sa main vint si souvent les reprendre. Nous allons, dès lors, suivre de nouvelles expériences. Cette

fois, la lumière ne nous arrivera plus de Napoléon lui-même, mais de son œuvre : elle se projettera de l'extérieur sur lui pour l'éclairer d'un jour plus vif.

Notre information va reposer sur de précieux documents. Ils nous révèlent la composition complète de certaines des *bibliothèques particulières* de Napoléon, — celles qui paraissent lui avoir été les plus chères : la Bibliothèque de la *Malmaison*, celle de *Trianon* (j'ai cité divers traits où éclate sa pridilection pour ces deux fonds) ; enfin, la bibliothèque des *Tuileries*.

Comment ces documents sont-ils venus jusqu'à nous ? *Habent sua fata libelli !* Mais, cette fois, les destins ont été singulièrement prospères : si nous avions eu le choix, nous n'aurions pas mieux choisi.

Les Bibliothèques des Tuileries et de Trianon ressuscitent sous nos yeux grâce au zèle, si éclairé, de M. Guillois. Quant à la bibliothèque de la Malmaison, elle est, pour sa partie la plus importante, décrite dans un catalogue qu'il conviendrait de réimprimer, car il est introuvable, et M. Guillois lui-même, le mentionnant, en parle d'une façon à laisser croire qu'il n'a pu l'avoir à sa disposition. Aussi vais-je en reproduire textuellement le titre, que voici : *Notice des livres composant la bibliothèque de la Malmaison, provenant de la succession de S. A. R. le prince Eugène, et qui avaient appartenu à Napoléon et à l'Impératrice Joséphine*, dont la vente se fera au château de la Malmaison, les dimanche 28, et lundi 29 juin 1829 ; les dimanche 5 juillet

et lundi 6; les dimanche 12 juillet et lundi 13. Cette notice se distribue gratis, à Paris, chez M. Casimir Noël, notaire, judiciairement commis à cet effet, rue de la Paix, n° 13; Me Regnard, commissaire-priseur, rue Chanoinesse, n° 11; P. Mongie aîné, libraire, boulevard des Italiens, n° 10; au château de la Malmaison, chez M. Quinquet, administrateur du Domaine; 1829, in-8 de 32 pp., papier de Hollande.

Au verso du titre, on lit l'*avis* suivant qui mérite d'être reproduit :

« AU PUBLIC

« Les Curieux et les Amateurs s'empresseront sans doute de se rendre à cette vente remarquable; les ouvrages y sont tous d'un bon choix, et d'une très belle condition. Cette bibliothèque fut faite pour l'usage particulier de NAPOLÉON, lorsqu'il n'était encore que CONSUL. C'est dans ce local qu'il dictait ses ordres; c'est celui qu'il préférait lorsqu'il était à la Malmaison; ainsi chacun des articles qui composent cette Bibliothèque, peuve *(sic)* servir de souvenir, et rappeler la Gloire et la chute du Grand Homme, comme aussi la bonté et les vertus de l'impératrice Joséphine.

« On a cru qu'il suffisait de faire une simple NOTICE, qui ne contiendrait que les Principaux ouvrages; les Amateurs sont donc invités à venir visiter les livres sur place. »

Enfin, après le " titre de départ ", il y a cette note :

« *(N. B.* Une grande quantité d'ouvrages qui

ne sont pas portés sur cette notice, quoique faisant partie de la Bibliothèque, seront vendus au commencement de chaque vacation). »

La *Notice* comprend 426 articles, dont 8 numéros *bis* (je laisse en dehors le nº 391, composé de 40 volumes ou cahiers de musique de " très bons auteurs modernes ", qui provenaient assurément de Joséphine).

Ces 426 articles ne sont classés ni méthodiquement, ni alphabétiquement, mais " par vacation " et dans un pêle-mêle où n'apparaît que la préoccupation du résultat des enchères chez les gens d'affaires.

La science bibliographique, qui est restée absolument étrangère à la rédaction de ce catalogue imprimé, n'apparaît pas beaucoup plus dans les catalogues manuscrits des Tuileries et de Trianon, dus pourtant à Barbier. On en devine aisément la raison. S'il y a encore quelques traces ici, des méthodes classiques, inaugurées par Gabriel Martin et propagées par les de Bure, c'est que Barbier tient la plume; mais Napoléon dicte. Sans doute, Barbier ne parvient pas à changer complètement son écriture, tout comme nos anciens " Secrétaires du Roy " signant pour leurs augustes maîtres. D'ailleurs la volonté de l'Empereur est dominante; elle n'est jamais muette ; et il semble qu'on entende, là encore, un écho de la voix qui disait à Berthier *(Corr. gén.*, 14 février 1806) : « Exécutez ponctuellement vos instructions. *Moi seul je sais ce que je dois faire.* » Le bibliographe s'incline, et il ne faut pas lui faire grief si son œuvre paraît embarrassée, quelquefois

jusqu'à la gaucherie. Les prescriptions du maître, basées sur les habitudes et les besoins de celui-ci, le gênent visiblement : il est de ces savants que la dépendance n'assouplit pas, qu'elle fige, au contraire, dans une raideur maladroite. Voilà comment les Catalogues des Tuileries et de Trianon, publiés par M. Guillois, offrent des divisions à première vue arbitraires, multipliées ou défaillantes hors de propos. L'habit endossé par le pauvre Barbier fait des plis partout.

Au surplus, Barbier n'a pas seul toutes les responsabilités, et c'est le cas de rappeler quels furent les bibliothécaires de Napoléon.

Ripault, qui accompagna Bonaparte en Egypte et qui eut ses particulières prédilections, « avait fait la première organisation des bibliothèques des Tuileries, de Saint-Cloud, de Fontainebleau, de Rambouillet et des petites bibliothèques de toutes les résidences. » (F. Masson, *Nap. chez lui*, p. 157.) Or Ripault, qui avait succédé à Denina, le premier en date des bibliothécaires napoléoniens, garda ses fonctions jusqu'au 9 septembre 1807, époque de son remplacement par Barbier.

Tout cela est la vérité historique et documentaire. Il n'en est pas moins vrai (et cette vérité ressortira de considérations subséquentes) que les trois catalogues dont il est ici question présentent uniformément la particularité suivante : chacun d'eux constitue une application, aussi certaine et inappréciable que curieuse, de ce que je me permets d'appeler la méthode personnelle de Napoléon en pareille matière : car les divisions et subdivisions de ces catalogues, c'est la mise en

œuvre des classements généraux énoncés dans la lettre de Bayonne du 17 juillet 1808, rapportée ci-dessus.

Je vais m'inspirer, à mon tour, de cette "méthode napoléonienne", tout empirique à coup sûr, mais qui, étant à l'usage exclusif de son auteur, offre d'autant plus d'intérêt et "émet d'autant plus de clarté", dès là qu'il s'agit d'étudier les groupements de livres formés par lui-même.

Je ne m'en tiendrai pas servilement aux classifications suivies par Barbier. Au moyen d'une sorte de syncrétisme qui, sans altérer le fond, respectera jusqu'à l'économie de la forme, je ferai entrer dans le même cadre les trois collections de la Malmaison, de Trianon et des Tuileries. Ce sera comme un graphique, si j'ose dire, du concept, en pareil cas, de Napoléon bibliophile; par surcroît, le tableau donné plus bas, offrira l'aspect général de chaque bibliothèque, en même temps qu'au regard un peu attentif, il s'en dégagera une leçon en raccourci, sans prétention, et d'ailleurs assez piquante, de bibliologie comparée. Les explications dont je vais faire précéder ce tableau, visent surtout à ce dernier résultat.

Donc, il y a 426 articles dans la bibliothèque vendue en 1829; le cabinet des Tuileries en contenait 350, celui de Trianon, 339.

Cela représentait : pour Trianon (Barbier a pris soin de nous le dire exactement), 1.928 volumes; pour la Malmaison 2.426 (j'en ai fait moi-même le dénombrement); enfin, pour les Tuileries, en se basant sur les chiffres des deux autres collections, 1.990 volumes environ.

On a vu que, à la Malmaison, il y avait, en outre, une certaine quantité d'ouvrages non catalogués : bien sûr, ces livres étaient ou sans valeur intrinsèque, ou de médiocre " condition "; il devait se rencontrer, là, des " nouveautés ", les livres entrés depuis la chute de l'Empire, peut-être aussi ces *Romans* dont l'absence totale semble peu explicable dans celle des " Bibliothèques particulières " qui fut la plus familière à l'Empereur, la plus intimement aimée.

Il faut ajouter ceci : en même temps que les romans, les ouvrages de *poésie* et de *littérature* manquent également à Trianon.

Sur ces derniers chefs, il y a toutefois une observation qui a sa place nécessaire ici, non seulement parce qu'elle dévoile la cause des " trouées " que je viens de signaler, mais encore parce qu'elle montre comment l'impérial bibliophile en usait avec ses livres : il y a là un autre trait de sa bibliophilie à retenir.

A la veille de la colossale entreprise qu'il projetait du côté de la Russie, Napoléon, afin de s'entourer des documents propres à son dessein, fait écrire à Barbier, le 26 février 1812 : « L'Em-« pereur désire *remplacer* dans sa bibliothèque, « les *romans* et la plus grande partie des *poésies*, « par des ouvrages d'*histoire*. Je prie M. Barbier « de rassembler un choix d'ouvrages de ce « genre. » Barbier n'y manque pas, et on va voir, par les chiffres du résumé synoptique qui suit, jusqu'à quel point les ordres du maître furent fidèlement exécutés.

Voici, en effet, dans le tableau récapitulatif déjà

annoncé, la classification et la consistance de chacune de nos trois bibliothèques. Ce tableau, où elles sont mises en concordance, permet aisément de les comparer. Je l'ai dressé, d'après ce que j'ai nommé plus haut " la méthode napoléonienne"; je prie qu'on n'accorde pas à ce mot plus de portée, ni une signification autre que celle, très limitée et particulière qu'il a dans dans ma pensée et en réalité :

	DIVISIONS	NOMBRE DES OUVRAGES		
		La Malmaison	Trianon	les Tuileries
I	Religion	15	4	1
II	Epiques.....	10	15	0
III	Théâtre.....	22	6	3
IV	Poésie	25	11	0
V	Histoire :			
	Législation.....	18	16	4
	Art militaire.....	11	24	2
	Géographie & Voyages	85	57	20
	Histoire proprem. dite.....	195	151	307
VI	Romans.....	0	11	0
VII	Science et Arts.....	3	16	0
VIII	Littérature.....	18	9	0
IX	Polygraphes. mélanges.	14	9	8
X	Dictionnaires (1).....	10	10	5
		426	339	350

Ces chiffres sont éloquents, surtout si l'on réfléchit que, à vrai dire, ils ont tous leur date de référence au 22 juin 1815. On est donc fixé par eux d'une manière définitive, et positive aussi,

(1) Toujours en quête, on le comprend, de moyens abréviatifs et de promptes ressources, Napoléon tenait particulièrement à s'entourer de " bons Dictionnaires " : j'emprunte sa propre expression; et c'est pour noter en passant ce trait, que j'ai cru devoir maintenir aux *Dictionnaires*, une division à part.

sur les goûts de Napoléon en matière de livres, ainsi que sur l'importance respective de ces goûts. Mais, pour peu que l'on descende dans le détail, le dépouillement des chiffres devient singulièrement intéressant et instructif :

Remarquons, d'abord, qu'il n'existe, dans aucun des trois Catalogues, ni ouvrage de philosophie proprement dite, ni œuvre de morale purement religieuse. Napoléon n'aimait guère les philosophes, ni les programmes philosophiques, — avec ou sans " système " — par haine du spéculatif : son esprit s'en tient, sur un tel sujet, aux idées reçues, au bon sens pratique, à une sorte de foi du charbonnier tout à fait antimétaphysique. Quant à la religion, son instruction religieuse fort rudimentaire, quoi qu'on en ait dit, fit de lui un autre " enfant... du siècle " de *Voltaire* et de l'*Encyclopédie*.

Aussi, dans nos bibliothèques, ni traités de philosophie, ni *Bourdaloue,* ni *Massillon ;* rien de *Bossuet*, sinon la *Défense de la Déclaration de* 1682 (on sait pourquoi), et le *Discours sur l'Histoire Universelle*, qui a naturellement trouvé grâce et se rencontre à la fois aux Tuileries et à Trianon.

D'autres partis pris règnent avec ceux-là : rien de *Châteaubriand;* rien de M^me^ de Staël... (ah ! mais si : *Delphine!* — du fait sans doute de Sa Gracieuseté, l'impératrice Joséphine); rien des Pères de l'Eglise, sauf *Saint Jean Chrysostôme* (homélies et lettres), à la Malmaison (encore Joséphine?...) Mais, par contre : dans cette même bibliothèque, *le Koran*, traduit par Savary; à

Trianon, *la Bible* de Sacy, en 12 volumes, avec figures de Marillier, et la même édition en *papier vélin* à la Malmaison.

Ne nous étonnons point de ce dernier double emploi : il a bien sa signification. De plus, ce n'est pas un fait unique, — tant s'en faut : *Corneille*, commenté par Voltaire ; *Racine*, édité par Geoffroy, sont à la fois, « en mêmes éditions, » à Trianon et aux Tuileries ; le *Molière* de Bret, à Trianon et à la Malmaison, et aussi *Crébillon* (évidemment !) ; enfin, si l'on trouve à Trianon un *Machiavel*, et un autre à la Malmaison machiavéliquement dissimulé dans une banale reliure en veau racine, on trouve, en outre, et cette fois dans chacune des *trois* bibliothèques : d'abord, *Plutarque ;* ensuite, *Jean-Jacques Rousseau* et *Voltaire*, ces deux derniers en papier de choix, avec gravures et reliures presque somptueuses.

Dans la composition, comme dans l'organisation de ses bibliothèques privées, Napoléon apporte donc une très personnelle initiative ; et, s'il y a, de ce fait, des exclusions systématiques, il y a également des admissions — prévues ou imprévues pour nous, — qui lui sont dictées ou par des goûts foncièrement enracinés, ou par l'intérêt du moment, ou (plus rarement) par une simple fantaisie. Comme l'a montré M. Guillois, la *Correspondance générale* nous renseigne amplement à ce sujet. Ainsi le 27 février 1810, l'Empereur fait placer dans une de ses bibliothèques particulières « l'ouvrage de d'Hozier *sur les militaires distingués sous l'ancien*

régime (1) ; » le 12 avril 1810, il réclame l'*Histoire de France* de Toulongeon ; le 13 mars 1811, il bannit *Fantin des Odoards*, qu'il avait demandé le 22 février 1810 : il veut « le remplacer par des histoires particulières de divers règnes des rois de France » de la branche moderne des Bourbons ; enfin, le 2 mai 1811, il se fait remettre le *Génie de Virgile* par Malfilâtre. Je crois bien que, dans ce dernier choix, ce n'est pas le nom de Malfilâtre, mais plutôt celui de Virgile, qui a sollicité la fantaisie du bibliophile conquérant dont la passion pour les épopées, si nous l'ignorions, nous serait attestée par les bibliothèques de Trianon et de la Malmaison, où tous les grands poèmes héroïques, anciens et modernes, français et étrangers, se retrouvent sans exception.

Mais ce qu'attestent *avec ensemble* les trois collections, c'est d'abord la très exclusive faveur accordée à l'*Histoire* (j'y reviendrai en détail : on comprend pourquoi), et, après l'histoire en général, à l'*Antiquité grecque et latine*. Toutefois, qu'on le sache bien, ce n'est là que " le culte de latrie " : il y a dans les chapelles de la " divine bibliophilie " — comme ailleurs, — mille petites dévotions particulières, dont les adeptes les plus graves ne sont point exempts : sans ces minuscules servages dévotieux, on ne serait plus *homme !* même les farouches et orgueilleux contempteurs de toute crédulité, n'ont-ils pas, au-dessous de leur idole athéiste, un tas de petits antifétichismes auxquels ils sont infiniment dévots ?

(1) Singulière, mais topique façon d'énoncer le point de vue d'où il entend considérer le fameux *Armorial,* et s'y intéresser.

Quelles traces de la dévotion bibliophilique aperçoit-on sur les tablettes de nos trois bibliothèques privées? Je m'en fais le dénonciateur sans hésitation : il y a un trop réel intérêt à mettre bien en vue et en valeur ces particularités, avec le détail des renseignements capables d'en harmonier et d'en accentuer le coloris :

Quand l'Empereur partit pour l'île d'Elbe, j'ai dit qu'il n'oublia point ses provisions de voyage; il les prit dans les collections du palais de Fontainebleau. Le relevé complet et détaillé qu'il fit alors dresser des livres emportés, existe à la Bibliothèque Nationale. (*Fonds franc.*, nouv. acq., n° 5212, f. 38 et sq.) sous ce titre : « *Etat des livres « enlevés en* 1814 *par Napoléon, dans les deux « bibliothèques du château de Fontainebleau.* »

Que choisit-il ?

Voici la réponse; elle dit beaucoup : les *Codes*, le *Bulletin des Lois*, le *Moniteur*, les *Traités de paix* de Kock et Martin, — tout naturellement; mais aussi *Virgile*, le *Tasse*, l'*Arioste*, *Polybe*, *Tucydide*, *César*, *Salluste*, *Tacite*, *Suétone*, *Plutarque*. Voit-on au clair les grandes et chères dévotions de Napoléon ?

Ces ouvrages ainsi emportés à l'île d'Elbe, " furent rapportés, au retour," et incorporés " à la bibliothèque des Tuileries." (Guillois, *l. l.* p. 497). L'homme d'ordre apparaît dans ce dernier trait, déjà noté pour les volumes empruntés à Dresde, brûlés lors de la retraite de Russie, et qu'il prit tant de peine à restituer jusqu'au dernier, " sans ménager la dépense ".

Nous les retrouvons donc, non sans de mélan-

coliques réflexions, ces volumes un instant exilés, rangés de nouveau sur les rayons des Tuileries, où Barbier vient les cataloguer. Témoins des avant-dernières péripéties de la tragédie napoléonienne, eux-mêmes ne sont plus aujourd'hui qu'un fantômatique souvenir.....

Mais que de leçons à ne point oublier sortent de ces tablettes, primitivement si bien remplies; puis, dépareillées; recomplétées; et finalement vidées à tout jamais!

D'abord, notons ce fait de la " circulation " introduite, suivant le lieu et le moment, dans les collections impériales : les papiers inédits d'Antoine-Alexandre Barbier, et, parmi ces papiers, certaines lettres de Meneval renseignent très curieusement à ce sujet. La stabilité qui règne habituellement là, n'y sera dès lors pas plus constante que dans la vie du Maître, dont la volonté reste, jusqu'au bout, d'avoir en son voisinage immédiat, tous les ouvrages qu'il désire.

Ensuite, ceci : alors même que la bibliophilie de Napoléon se montre objectivement très cantonnée (je l'ai dit, et j'achèverai de le démontrer ci-après), il n'en est pas moins vrai que le champ assigné à la satisfaction de son goût, est encore un champ immense. Au dire de Barbier, l'ensemble des bibliothèques particulières de l'Empereur comprenait environ soixante mille volumes. Or, ces soixante mille volumes étaient répartis en petits groupes dont les trois collections favorites examinées ici, et qui ont entr'elles de si appertes ressemblances, présentent avec certitude, le " type " — ce qu'on pourrait appeler, sans abus, la " bibliothèque napoléonienne ".

Pourquoi l'Empereur, dans ses nombreuses résidences, avait-il multiplié ce type avec tant de complaisance, et créé, de la sorte, au total, un formidable bloc ? La réponse complète à cette question aura sa place plus loin ; ce qu'il en faut retenir, pour l'heure, c'est ceci : en tout, même lorsqu'il semble ne s'occuper que de sa commodité, Napoléon vise à " l'immense ", il se plaît à paraître " immense ".... Notre phraséologie irrévérencieuse aurait tôt fait de lui infliger l'épithète de " mégalomane ". Toute expression, avec lui, qui tend à le marquer d'une tare cérébrale, est fausse. Ce qui est certain, c'est que, pour justifier comment il avait réussi à enchaîner l'opinion à la glorification de son génie, il aurait pu dire, lui aussi, le mot célèbre : « Je n'ai rien négligé. » Ce qui est non moins certain, c'est sa profession de foi, dans une parole superbe, — et si caractéristique — en plein Conseil d'Etat : « Il « n'y a de beau que ce qui est grand. L'étendue « et l'*immensité* peuvent faire oublier bien des « défauts. »

Après l'examen des particularités qui se sont offertes à nous, de prime abord, dans l'étude des trois collections dont nous avons les catalogues, il convient de passer à des observations d'ordre plus général, et de relever, dans chaque groupe, les points de détail qui sont de nature à nous intéresser.

La *Poésie*, restée nombreuse à la Malmaison, singulièrement réduite à Trianon, a totalement disparu des Tuileries. Nous en savons le motif.

Une proscription aussi radicale n'a pas atteint le *Théâtre*. Mme de Montholon nous a montré combien le goût des choses et des œuvres théâtrales avait survécu en Napoléon. Dans nos " Cabinets ", en effet, — notamment dans celui de la Malmaison, — on retrouve tous les grands monuments, anciens et modernes, de l'art dramatique. Ce n'est pas que Napoléon fût particulièrement sensible à cet attrait du spectacle qui, par les yeux, par l'ouïe aussi et l'ébranlement des nerfs, captive ou soulève ce qui de l'enfant subsiste en l'homme. Bonaparte consul, Napoléon empereur ne se laissent point gagner par là.

Ce qu'ils voient, ce qu'ils écoutent avec plaisir et passion sur la scène, c'est l'être humain agissant et parlant en une sorte de transposition de ses sentiments et de ses idées, dans " l'héroïque ". Ce chef que tous les yeux contemplent avec admiration, et non sans anxiété ou terreur, au cours du gigantesque drame dont il est l'auteur et le principal personnage, il ambitionne de s'envelopper, devant tous, du prestige des héros de théâtre; il attend que la foule, subjuguée par les accents de la muse tragique et les illusions de la scène, fasse remonter jusqu'à lui son hypnotisation et ses idolâtries ; il vient chercher là un moyen d'obtenir sur la multitude, apte à subir l'émotion violente et peu raffinée, l'empire qu'il veut fonder et l'omnipotence dont il veut jouir. Aussi ne va-t-il guère aux comédies; mais il est assidu aux tragédies, qu'il relit quand il a cessé de les voir jouer. Au Théâtre Français, comme en ses bibliothèques, c'est *Cinna* qui a le pas; puis

Zaïre, puis *la Mort de César*, puis *Phèdre*, *Mahomet*, *Rhadamiste*. Le nouveau répertoire tragique l'intéresse presque à l'égal de l'ancien, principalement pour cette influence sur l'opinion, qu'il en espère : — témoin le fameux *Hector* de Luce de Lancival, qui valut à son auteur, dès la première représentation, une pension de six mille francs !

Enfin, si l'on considère l'importance de la place que l'*Histoire*, les voyages, la géographie et les sciences annexes de l'histoire, occupent dans les " Cabinets " où nous faisons nos " expériences ", on ne peut manquer d'être frappé de l'extrême faveur que leur accorde Napoléon.

On en est frappé, on n'en peut être surpris : ici, c'est le militaire, c'est le conquérant qui exigent, qui enquêtent ou qui s'instruisent. Aussi les rayons de ces " Cabinets " si choyés, se militarisent, avec le temps, toujours davantage; les grands écrivains, les poètes surtout, sont bannis peu à peu, assurément "sans couronne de fleurs." La place reste aux histoires générales et spéciales, aux vies des grands capitaines. La géographie, les voyages deviennent surabondants : ces derniers ouvrages sont recueillis comme documents ou comme moyens d'information sur la topographie et les mœurs.

L'histoire, constituée avec de semblables éléments, compte 309 ouvrages sur 426 à la Malmaison (à peu près les trois quarts) ; 248 sur 339 (la même proportion) à Trianon; enfin, aux Tuileries, 333 sur 350, — la presque totalité.

C'est beaucoup, mais c'est ainsi. Et voici com-

ment : dans les dernières années de l'Empire, le régime, si je puis dire, de la bibliophilie napoléonienne s'était singulièrement modifié. Les bibliothèques privées de l'Empereur s'étaient converties, pour une large part, en dépôts, en fonds de réserve où il venait prendre ou rendre, pour l'entretien des " munitions " en livres qui l'accompagnaient dans ses voyages ou dans ses campagnes militaires. Les " bibliothèques de campagnes " établies à si grands frais, avec tant de sollicitude, presque *con amore*, n'existaient plus. Le désastre de la retraite de Russie fut en même temps, pour l'Empereur, un désastre bibliophilique. Le feu, le pillage détruisirent les belles collections si bien aménagées qui avaient suivi jusque-là Bonaparte et Napoléon Ier de victoire en victoire. Ce fut leur fin ; elles ne devaient pas renaître de leurs cendres. Mais, comme l'a remarqué l'un de ses historiens, Napoléon était fanatique de régularité ; de plus, " fidèle en tout à lui-même. " D'ailleurs, jeune, n'avait-il pas appris à vivre en " spartiate ", suivant l'expression de son temps ? Dès qu'une *utilité* certaine ne lui conseillait plus l'apparat, il s'accommodait mieux de la simplicité, de l'austérité même, que du faste.

En cette aggravation de sa mauvaise fortune que fut, pour lui, la perte de collections si longtemps à son service, Napoléon ni ne cède à la destinée, ni ne s'insurge contre elle : ramené à sa vertu originelle de l'amour de la règle, à sa naturelle tendance vers les mesures d'économie, sans renoncer toutefois à ses " livres de campagne ", il change leur mode de recrutement et

leurs cadres. Le 18 février 1813, il prescrit l'organisation d'un système de bibliothèque " circulante ", destiné à remplacer les anciennes bibliothèques " de campagne ", dont la composition sera, désormais, beaucoup plus simple, beaucoup plus spéciale : « Je n'ai pas besoin, écrit-il, qu'on « forme une nouvelle bibliothèque de voyage ; il « faut seulement préparer quatre caisses pour les « in-douze et deux pour les in-dix-huit. Quelque « temps avant mon départ, on me remettra la « liste des livres de ces formats que j'ai dans *ma* « *bibliothèque*, et je désignerai les volumes qu'il « faut mettre dans les caisses. Ces volumes seront « successivement échangés contre d'autres de ma « bibliothèque, et le tout, sans qu'il soit néces- « saire de faire de nouvelles dépenses. » *(Corresp. génér.)*

Cet exemple " d'ordre et d'économie " nous le retrouverons dans l'étude que nous allons faire de la " condition " des livres à la Malmaison ; étude des plus attachantes, qui me fournira l'occasion de quelques touches nouvelles pour parachever ce portrait, encore intenté, où le " cherché " dès lors est d'autant plus recevable.

Si dans un pareil dessein je ne m'adresse qu'à la bibliothèque de la Malmaison, c'est qu'elle est, à ma connaissance, la seule des collections napoléoniennes dont nous ayons la description bibliopégique; encore est-il regrettable que l'auteur du Catalogue ait été si sobre de détails. Le peu qu'il en donne, reste néanmoins une bonne fortune pour nous, puisque Barbier, cataloguant les collections des Tuileries et de Trianon, a

été plus parcimonieux encore, n'ayant rien mis du tout.

Cette dernière constatation nous fournit une preuve capitale de la très médiocre attention que notre impérial bibliophile accorde à la décoration extérieure du livre. J'en ai déjà fait la remarque. Cependant il n'est pas dépouillé de toute sollicitude à cet égard. Il a montré non-seulement que sa bibliophilie n'est point mutilée de ce côté, mais qu'il sait, quand naît l'occasion, céder à la délicate et charmante exigence de la passion, qui veut parer ce qu'elle aime.

Il eut donc, parfois, lui aussi, le besoin, commun à toute la race bibliophilienne, de posséder en belle condition de papier, d'ornementation, de reliure, le livre hors rang, le livre de prédilection ou d'intérêt supérieur. — Il ne faut pas ajouter le livre rare, car la rareté, comme tout ce qui tient à la " curiosité ", ne touche nullement, nous l'avons observé, Napoléon bibliophile.

Mais il ne verse, là encore, dans aucun excès : la sobriété l'accompagne fidèlement ; elle le quitte une seule fois, — pour *Voltaire !*

Et, comme il se défend ici contre tout envahissement ! comme il est en éveil contre les entraînements de toute sorte ! On sait qu'il ne dédaignait pas (c'est une marque de la supériorité de son génie), les menus détails, ni même les détails " d'apparence futile ", étant de ceux qui estiment que les agents les plus chétifs ne sont point négligeables, qu'il s'agit uniquement de savoir s'en servir avec à propos. Dès lors, c'est chose qui paraît toute naturelle, s'il s'offre à nous incom-

plètement affranchi de cette particulière " puérilité ", difficile à bien définir, plaisante, fine, ou plutôt nuancée de naïveté et de cautèle, dont les convaincus amis des livres se leurrent parfois eux-mêmes et qui est dans l'état d'âme de tout vrai bibliophile... Je n'appuie pas trop, car, reconnaissons-le, tout cela, en ce qui le concerne, est plutôt en surface et pour ainsi dire à fleur de peau.

Ceci dit, revenons au point précis où nous en étions et dont nous a écarté la nécessité de bien graduer les tons, de bien ménager les teintes, pour ne pas compromettre la ressemblance du portrait, alors surtout que j'ai à le produire dans un jour peu familier à beaucoup de ceux qui me suivent.

Les livres de la Malmaison étaient à peu près tous reliés. Voici, au point de vue bibliopégique, la rigoureuse répartition des 426 articles qui en forment le fonds principal :

1° Douze ouvrages brochés, — au nombre desquels : les *Lettres de Cicéron*, traduction Prévost, 1801 ; les *Œuvres philosophiques et politiques de Hobbes*, 1787 ; l'*Histoire militaire de Charles XII*, par Adlerfeld, 1740 ; et les ouvrages en cours de publication, ou que leur récente apparition n'avait pas permis de relier avant 1815 : l'*Histoire littéraire d'Italie*, 1811, t. 1 à 5 ; la *Correspondance littéraire de Grimm*, 1812 ; la *Littérature du midi de l'Europe*, par Sismondi, 1813 ; enfin un Plutarque *(Vies des hommes illustres)* de Dacier, 1811, 15 volumes in-12, en "papier vélin",

qui est un second témoin, *dans la même bibliothèque*, de l'amour que Napoléon porte à Plutarque.

2° Deux, cartonnés, dont : la fameuse *Description de l'Egypte*, 1809-1813.

3° Six en demi-reliure, la plupart des atlas; mais l'*Atlas des neuf départements des Pays-Bas réunis à la France*, in-f°, qui avec un *Recueil de Chansons historiques et critiques sous le règne de Louis XIV*, 2 volumes in-4°, et un autre *Recueil de pièces de vers et chansons historiques*, depuis la régence jusqu'en 1730, 1 vol. in-4° (ces deux derniers articles reliés en veau), forment les *trois seuls manuscrits* que l'on rencontre dans le " Cabinet " de la Malmaison. N'est-il pas à noter que Napoléon, si rigoriste, si peu novateur dans ses goûts pour le livre, ait devancé ici les méthodes de la critique moderne et adopté, sans nul doute comme pouvant fournir des contributions à l'histoire, deux recueils de chansons politiques ou satiriques? Que sont devenus ces deux recueils? Si je m'écoutais, je soulignerais la question.

En tous cas, je tiens à ne pas perdre cette occasion de signaler le caractère grave, invariablement sévère, des collections napoléoniennes : on n'y rencontre pas *une seule œuvre sotadique*, pas même ce conte *Point de lendemain*, sorti de la plume de Vivant Denon, l'artiste à l'élégant érotisme, si longtemps dans la familiarité de Napoléon qui en fit le Directeur général des Musées impériaux.

4° Les *reliures pleines* recouvrent quatre cent dix ouvrages, dont : 214 en veau jaspé ou veau

brun ; 64 en veau marbré ; 35 en veau fauve ; 23 en veau racine ; 12 en veau écaille ; 25 en simple basane.

Tout cela représente le gros des troupes ; mais il y a l'élite et aussi l'état-major : 33 volumes plus luxueusement traités, — ayant les *tranches dorées*, — dont quelques-uns en maroquin, et la plupart avec " filets dorés ".

Ces trente-trois derniers volumes, livres favoris sans nul doute, méritent une description à part. Les dimensions de cette étude ne me permettent de relater que les plus marquants d'entre eux, dans chaque groupe.

En dehors de l'*Histoire de la maison de Bourbon*, par Désormaux, 1788, 5 volumes in-4°, en *basane* écaille avec filets, il y a une série de 21 ouvrages reliés en veau *écaille*, *marbré* ou *naturel*, et une série de 11 ouvrages reliés en " maroquin ".

Ces derniers sont la fleur de la collection.

Parmi les volumes en veau, je citerai : la *Bible* de Sacy, 1789, avec figures, *papier vélin ; Pausanias*, traduction Gédoyn, an II, 4 volumes in-8° ; l'*Histoire de Turenne*, 1749, 4 volumes in-12 ; *Ossian*, traduction Letourneur, 1777, 2 volumes in-8° ; l'*Arioste*, traduction Dussieux, 1776, 4 volumes grand in-8°, avec les figures de Cochin, *avant la lettre ;* le *Théâtre de Crébillon*, 1785, 3 volumes in-8° ; (ces trois derniers articles en veau écaille, avec filets) ; les *Monumens de la Monarchie françoise* de Montfaucon, 5 volumes in-f° ; *Théocrite*, traduction Gail, 1792, in-8° ; *Polybe*, 1727, 6 volumes in-4° ; les *Glorieuses Campagnes de Louis-le-Grand*, s. d., 2 volumes gr.

in-f° ; l'*Iliade*, traduction Bitaubé, 1780, 6 volumes in-8°, veau racine ; *Molière* (même reliure, même rang d'honneur qu'*Homère*), 1788, 6 volumes in-8°, figures; les *Conquêtes de Louis XIV*, s. d., gr. in-f° (suite d'estampes comme les *Glorieuses Campagnes* sus mentionnées).

Des onze ouvrages en *maroquin*, il faudrait tout citer : ce sont les " grands élus. " Deux en langue italienne, dont le premier est l'*Histoire de Florence* de Varchi, sont reliés l'un en maroquin vert, le second en maroquin bleu ; tous les autres ont mérité la pourpre impériale. Parmi ces neuf privilégiés, il y a : encore les *Vies de Plutarque*, traduction Dacier, 1735, 10 volumes in-12 ; le *Code civil des Français*, édition originale de 1804, en *grand papier* vélin, in-4° ; — j'ai le devoir d'ajouter qu'aux Tuileries, il y avait un *Code Napoléon* " imprimé sur peau vélin " (Barbier oublie de nous dire de quelle édition) ; c'est un exemple *unique* de ce genre de luxe dans les collections napoléoniennes — (1) ; *Jean-Jacques Rousseau*, édition de 1788, avec les figures de Marillier et autres, *papier vélin*, 38 volumes in-8° ; enfin, dominant tout, comme la plus célèbre figure du cénacle des " illustres, " le *Voltaire* de Kehl, en *grand papier vélin* (dans cette prééminence, il n'y a certainement pas qu'une simple manifestation de la pensée et

(1) Comment ne retrouvons-nous pas dans les bibliothèques privées de Napoléon, ce monument typographique, cité avec honneur dans le beau *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur* (A. A. Renouard), Paris, 1819, t. I^er^, p. 142 : *Code de Napoléon-le-Grand*, Florence, 1809, in-f° ? La note du Catalogue porte : " Edition vraiment magnifique, tirée en tout à cent vingt-un exemplaires, dont 12 sur grand papier, avec portrait, " très belle pièce de gravure, " en deux états.

du goût de Napoléon ; il y a bien aussi un témoignage de l'opinion, non encore déclinante, du temps) ; cet exemplaire en 72 volumes in-8°, y compris les volumes de table, est ainsi décrit : « maroquin rouge, doublé de soie verte ; « filets à compartiments, tranches dorées » ; et, cette fois, — par exception, — le catalogue ajoute : " très bel exemplaire ! " (1).

Quel spectacle plus curieux que ces tablettes sur lesquelles nous avons surpris, avec tous ses caractères bien distincts, la bibliophilie napoléonienne ! De même qu'en la pénombre fuyante de l'aube, les formes imprécises des choses et les lignes qui en déterminent les contours, émergeant de plus en plus à la lumière, finissent par se révéler en leur entière réalité ; de même, ici, tout se dévoile ; et quand les ouvriers de l'heure subséquente viendront apporter de plus pleines ou de plus heureuses clartés sur ce sujet de Napoléon bibliophile, on aura un aspect plus saillant de la personnalité puissante du Grand Homme, avec une plus complète compréhension de son étrange et souverain génie.

Néanmoins, en cette circonstance, comme en toutes celles où il s'agit de constater les faits révélateurs de tel ou tel état de psychologie individuelle, — il ne faut rien exagérer, il ne faut rien pousser à l'absolu. Tout ce qui relève du " statut

(1) Le Gouverneur de Ste-Hélène, ce *boja* détesté, si bien tenu à distance par l'Empereur, nous apporte une curieuse attestation de l'engouement de son prisonnier pour Voltaire : « Le général Bonaparte, disait-il à O'Meara, n'a probablement pas connaissance d'une définition du mot caractère, contenue dans un des ouvrages de Voltaire, car il ne serait pas *si passionné* pour les œuvres de ce grand homme. » *Complém du Mémorial*, 1824, t. I, p. 321).

personnel " humain, reste soumis aux contingences. Ce Napoléon bibliophile, que nous avons présenté comme un immarcessible et puissant exemplaire, sur lequel aucun souffle de sa passion livresque n'a de prise, il n'a pu se dérober entièrement à une influence à laquelle aucun de nous n'échappe : l'ambiance. Ses goûts, précisément parce qu'ils sont *siens*, se trouvent fortement empreints de tendances vers les livres de son temps où s'incarnent et par lesquels se propagent les idées, les ambitions, les prétentions et les préjugés contemporains, — tout ce qui constitue en définitive le principe vital de l'évolution contemporaine.

Il y a là une atmosphère faite non seulement de tous les éléments premiers dont elle se compose, par nature, mais aussi de toutes les saturations que lui reversent les organismes après y avoir puisé la vie : rien ne peut soustraire nos existences terriennes à ce double enchaînement ; c'est la loi, aussi inéluctable dans le monde moral et métaphysique, que dans le monde physique : il n'y a de dérogation que du plus au moins. Habituellement, cette influence est subie par nous à notre insu ; à notre insu, elle nous apporte la maladie ou la santé : " Remèdes ou poisons de l'âme," disait, des livres, un antique adage de l'antique pays de la sagesse. Et c'est ainsi que, dans les bibliothèques privées de Napoléon, où nous venons de voir le Maître si parfaitement incarné, il est facile de retrouver la part d'influence qu'ont exercé sur lui le temps et le milieu. Français de la fin du XVIII[e] siècle, quoique Français à peine

de l'avant-veille (1), il n'a pu s'abstraire complètement de cette influence, malgré son formel et constant vouloir de s'élever au-dessus de tout.

A ce point de vue, l'analyse de nos collections donne les résultats suivants :

	La Malmaison		Trianon		Les Tuileries	
Auteurs	Nombre des Ouvrages	Nature des Ouvrages	Nombre des Ouvrages	Nature des Ouvrages	Nombre des Ouvrages	Nature des Ouvrages
Grecs	27	*Dont :* Homère, Euripide, Sophocle, Aristophane, Eschyle, Théocrite, Anacréon, Hérodote, Tucydide, Pausanias, Polybe, Plutarque.	9	*Dont :* Homère, Hérodote, Xénophon, Tucydide, Plutarque.	14	*Dont :* Hérodote, Xénophon, Tucydide, Pausanias, Polybe, Plutarque.
Latins	25	*Dont :* Plaute, Térence, Virgile, Ovide, Lucain, Catulle, César, Salluste, Tite-Live.	19	*Dont :* Virgile, Horace, Ovide, Catulle, César, Salluste, Tite-Live.	8	*Dont :* Salluste, Tite-Live.
Français	314	*Dont:* Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon; Lafontaine, J.-B. Rousseau, Télémaque, Buffon. Trois ouvrages sur les *Traités de Paix; L'Encyclopédie, Duclos, Diderot, Montesquieu, Marmontel, Thomas, Chamfort, Voltaire* et *Rousseau.*	278	*Dont:* Corneille, Racine, Molière, Crébillon; Lafontaine, J.-B. Rousseau, Boileau, Delille, Froissart, Bossuet, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Télémaque, Buffon; *L'Encyclopédie, Duclos, Montesquieu, Thomas, Raynal, Voltaire* et *Rousseau.*	292	*Dont:* Corneille, Racine; Delille, Bossuet, Mme de Sévigné, Saint-Simon; *Duclos, Montesquieu, Voltaire* et *Rousseau.*
Italiens	11	*Dont :* Le Tasse, l'Arioste, Machiavel	12	*Dont :* Le Tasse, l'Arioste, Dante, Machiavel.	10	*Dont :* Sismondi.
Anglais	17	*Dont :* Shakespeare, Ossian, Pope, *Hobbes.*	14	*Dont :* Milton, (*Paradis perdu*, 3 éditions).	22	*Dont : Hume.*
Divers	7	*Dont :* La Bible, le Koran, le Zend-Avesta, les Vedas, Chou-King.	7	*Dont :* La Bible, Camoëns.	4	*Dont : Histoire de la Vie de J.-C.* par de Ligny.
	426		339		350	

(1) On sait que l'édit de réunion de la Corse à la France est du 15 août 1768, un an jour pour jour avant la naissance de Napoléon Bonaparte (je laisse de côté la polémique sur cette dernière date).

Ce tableau est diversement suggestif. Mais il n'aurait point toute sa valeur s'il s'éclairait au seul jour produit autour de lui par le temps et par les circonstances contemporaines. Je veux l'exposer à une autre lumière, moins vive, moins crue, et — chose risquée peut-être, — tout à fait rétrospective : que l'on ne me chicane pas sur ce dernier mot, avant d'avoir constaté les résultats. Au reste, l'originalité du procédé me fera, je l'espère, pardonner sa singularité.

Je vais donc tenter de produire une clarté nouvelle sur la question des effets de l'ambiance morale et intellectuelle, dans le domaine de la bibliophilie, en remontant, d'un coup, à quatre siècles en arrière.

Nous serons aidés en cela par les catalogues de deux collections princières et françaises, dont l'une subsistait, en partie du moins, dans le voisinage même de celles de Napoléon. Il s'agit : d'abord, de la bibliothèque des rois Charles V et Charles VI, au Louvre (qui fut, dans l'œuf, notre Bibliothèque Nationale) ; ensuite, de celle de leur frère et oncle, le duc Jean de Berry, à Mehun-sur-Yèvre. Je vais donner un dépouillement de ces deux collections, analogue et parallèle à celui ci-dessus. Je n'entrerai dans aucun détail : le contraste ici saute aux yeux. Je ne dirai rien de la " condition " des livres de ces illustres " librairies : " leur nature purement graphique, le faste de leur décoration intérieure, leurs somptuosités bibliopégiques, étant sans comparaison possible et d'ailleurs hors de notre but :

Auteurs	Bibliothèque des Rois Charles V et Charles VI — Nombre des Ouvrages	Nature des Ouvrages	Bibliothèque du Duc Jean de Berry — Nombre des Ouvrages	Nature des Ouvrages
Latins	87	Bibles, Eucologes, Saints Pères, dont *Saint Augustin*, Théologie.	21	Bibles, Eucologes, Saints-Pères, Théologie.
	25	Médecine.	0	» »
	8	Science juridique.	1	Ouvrage de droit.
	234	Sciences diverses, Astronomie, Astrologie, Histoire naturelle, Mathématiques, Géométrie; Poètes, Philosophes, Compilateurs; dont : *Ovide, Lucain, Socrate, Platon.*	8	Sciences diverses, Astrologie, Poésie, Histoire; dont : *Térence.*
Français	29	Bibles, Saints-Pères, dont : *Saint Augustin.*	24	Bibles, Saints-Pères, Théologie, dont : *Saint Augustin, Saint Grégoire, pape, Saint Anselme.*
	39	Vies de Saints, Légendes, dont la *Légende dorée.*	9	Vies de Saints, Légendes, dont la *Légende dorée.*
	14	Eucologes, dont trois *Manuels de Confession* (1).	3	Eucologes.
	32	Philosophes, Moralistes, dont : *Senèque, Boèce.*	19	Philosophes et Moralistes, dont : *Aristote.*
	81	Poésies diverses, chansons et poèmes, dont : le *Renart* (6 copies), le *Reclus de Moléans* (10 copies), le *Roman de la Rose* (4 copies).	19	Poésies diverses, dont : *Térence, Ovide,* le *Renart,* le *Roman de la Rose.*
	46	Romans de Chevalerie.	8	Romans de Chevalerie.
	54	Histoire et Géographie, dont *Tite-Live* (2 copies).	37	Histoire et Géographie, dont trois *Cartes Mappemonde,* le *Miroir historial* (8 copies), *Froissart, Suétone, Tite-Live* (4 copies).
	33	Sciences juridiques.	2	Droit (Ouvrages de).
	19	Astronomie et Astrologie.	1	Astronomie et Astrologie.

(1) Pour l'étude intime des mœurs et même des idées, ce serait une révélation, à s'en tenir aux imprimés français (j'en juge par les explorations auxquelles je me suis livré), que ces " Confessionnaires " publiés dès les premiers temps de l'imprimerie, — par exemple la *Confession générale,* s. d. (vers 1580), in-4°, goth. de 12 ff., — et ceux qui ont suivi, jusqu'à la *Confession coupée* du P. Leutebreuver, 1667, petit in-12, fig. Tous cent fois réimprimés, tous infiniment rares, on les a laissé périr sans soupçonner ce qu'ils contiennent de suc et de moëlle.

	13	Médecine et Chirurgie.	0	» »
	9	Histoire naturelle.	0	» »
	107	Polygraphes et Mélanges, dont : *Cidrac*, *Brunetto Latini* (4 copies).	5	Polygraphes, Mélanges, dont : *Cidrac, Brunetto Latini.*
vers	1	Nota. — Il n'y a pas d'ouvrages en langues autres que la latine et la française, sauf un *Romant en gascoing* (provençal), *rimé*, "fort vieil."	1	Nota. — Pas de volume en langue étrangère, sauf un seul en langue espagnole, ouvrage de *Magie.*
	831		158	

N'est-il pas intéressant de placer ces tablettes royales et seigneuriales du commencement du XV^e^ siècle (1), en regard des tablettes impériales du début du XIX^e^?

Quel aperçu rapide et rare on a ainsi, non seulement du changement des esprits, mais encore de l'espace franchi ! Quels "jours" sur la vérité historique et sur la vérité morale ; sur la différence profonde des aliments intellectuels ; — mais, par dessus tout, sur le caractère autrement *personnel* de la bibliophilie napoléonienne ! Les ressemblances autant que les dissemblances font éclater tout cela.

Et cependant, ce n'est point aux oppositions, si complètes soient-elles, qui s'accusent ici entre les hommes, que notre observation doit s'arrêter : ce qu'il faut noter surtout, et retenir, c'est, dans ces

(1) J'ai sous les yeux en écrivant ceci, l'*Inventaire* de 1423, publié en 1867 par M. Douët d'Arcq, pour la Société des Bibliophiles français (in-8° de xl, iv, 318 pp. et 1 f. bl.). Dans mon exemplaire, l'introduction a été méticuleusement annotée et corrigée par Paulin Paris, d'abord, et par Gaston Paris, ensuite. Ce dernier a apporté dans ce commentaire la haute science philologique qui s'associait si remarquablement en lui, au sens littéraire le plus exquis. L'inexorable et hautaine critique subie là par le consciencieux travail de Douët d'Arcq, ne change que peu de chose à l'exactitude des conclusions de celui-ci. Je le dis pour ceux qui s'intéresseraient à voir de près l'*Inventaire* de 1423 ; l'excellence de l'œuvre de l'éditeur se trouve confirmée par cette critique impitoyable.

oppositions, l'analogie des effets produits par les " moments " et les " milieux ; " c'est le spectacle, rendu visible aux yeux non prévenus, de cette marche ascendante de l'être humain et de l'œuvre intellectuelle à travers le temps, dans une sorte de spirale qui, en les ramenant vers les mêmes points, fait, de ces retours, la condition même d'une élévation de plus en plus haute, d'une civilisation lentement perfectionnée.

Les crises que déterminent, au cours de l'évolution, les nouvelles forces intervenantes, masquent, parfois, l'étape prochaine. Il n'importe : malgré les décadences partielles qui ne sont qu'un tournant de route, chaque nation et l'humanité, obéissant à une loi originelle, véritable cause des causes qui emporte invisiblement notre univers matériel et moral vers un but inconnu, — montent et s'avancent dans un progrès souvent insensible, pourtant indéniablement certain. Nous gravissons les escarpements de la montagne ; nous croyons voir le bout du chemin à chacun de ses contours ; mais le chemin se poursuit et s'élève, tandis que les horizons s'élargissent et changent ; et la lumière se fait plus vive et se fera plus vive, jusqu'à ce que les races humaines aient atteint, au sommet, les symboliques refuges, but de repos et de félicité, que la sagesse des philosophes a appelés " les temples sereins " et la foi religieuse " les tabernacles du Dieu d'amour et de vérité. "

L'ère napoléonienne est une des crises rappelées ci-dessus, bientôt suivie du magnifique

épanouissement de la période " romantique. "

Mais, sans sortir de notre champ d'observation, et en le bornant à l'horizon restreint de la bibliophilie, la comparaison est facile à faire, entre deux époques si distantes, — le XV^e^ et le XVIII^e^ siècle, — au moyen des documents dont je viens de produire les résumés. Et cette comparaison n'est-elle pas topique, et ne met-elle pas à découvert, d'une façon tangible, les conditions et la nature des changements, des progrès aussi, accomplis chez nous, — de l'aube, au midi des temps modernes ?

Je n'ai pas à insister ; mais, on l'a dit, " un inventaire de livres, c'est l'inventaire des idées " ; je veux ajouter : c'est, de plus, l'inventaire des goûts, l'inventaire des états de mentalité et de moralité ; j'entends, en bloc, par ce dernier terme, les mœurs, la religion, les coutumes. Or, cet inventaire abstrait et spéculatif, mis à côté de l'autre, nous dévoile non seulement le fond et la manière d'être du possesseur des livres, mais encore le fond et la manière d'être du temps où ce possesseur a vécu, du milieu dont il a subi l'influence. S'appelât-il Napoléon, nous ne devons pas oublier que, parfois, dupe de lui-même, il a sacrifié à cette influence, alors qu'il croyait faire des emprises.

Tout cela était à montrer et à dire, parce que tout cela reçoit une très certaine et fort intéressante application en Napoléon bibliophile.

A mesure que nos regards ont pénétré dans les trésors bibliographiques, dont il ne reste plus

guère que des inventaires imparfaits, en contemplant ces longues séries de volumes tous choisis avec un concours, habituellement si visible, de convenance entre l'œuvre choisie et l'âme qui l'a élue, nous ne saurions nous empêcher de remarquer combien les œuvres des grands *écrivains* sont généralement en petit nombre et en médiocre " condition ", dans les collections napoléoniennes. Il est impossible de passer devant cela sans rien dire ; il faut tout avouer et essayer de tout expliquer : ce Napoléon qui " n'aime pas Buffon," il donne d'abord, et presque exclusivement, sa faveur à ce qui est, dans le livre, l'idée, le fond de l'œuvre. Il fait peu de cas de la forme ; il est peu touché par le style, quand la plus saillante qualité n'en est pas " la grandeur, " même une grandeur redondante et, avec cela, plutôt nue et d'une solennelle rigidité (je pourrais dire, aussi bien, frigidité !) Encore moins est-il enclin à admirer l'art d'enfermer les pensées dans le verbe et de lui donner par la recherche raffinée et la juste appropriation des termes, par la mélodie rythmique qui s'élève de l'association des mots rares et harmonieux, ce quelque chose, distinct du style et supérieur peut-être au style, que j'appellerai, sans scrupule, avec nos scribes, à la vérité trop souvent indigents de pensées, — la " divine écriture. " La forme littéraire, c'est une " monture de joaillerie " dont il n'a point la préoccupation ; elle ne lui dit rien sans " la pierre précieuse ; " elle l'offusque lorsqu'elle attire l'œil plus que la pierre qu'elle est destinée à enchâsser.

Il est certain que Napoléon, soucieux, toujours

et avant tout, du but pratique, ne cherchant en ses livres, comme l'usage et le choix qu'il en a fait le démontrent, que la matière même et le but de l'œuvre, ne visent dans leur possession à aucun commerce quintescencié et de pur dilettantisme, à aucune occasion, aucun prétexte de délectation exclusivement intellectualiste et esthétique : il n'anticipe pas ; n'est ni dans son désir, ni dans son tempérament, de devancer son époque.

Si j'en fais la remarque, c'est que je suis en face d'une sorte de mise en demeure à cet égard.

Tout cela éclate, je crois, en pleine lumière, au front des trois bibliothèques dont je viens d'exhumer l'âme, comme cet autre chercheur avait subtilement déterré " l'âme du licencié Pierre Garcias. "

Et, toutefois (car il convient ici de bien accuser et de bien trancher la nuance), — ainsi cantonnée, ainsi dépouillée de tout ce qui fait que la bibliophilie confine à la bibliomanie, de tout ce qui en constitue la prédominante attirance pour la troupe des collectionneurs d'élite, comme pour le troupeau des collectionneurs vulgaires, — la bibliophilie reste pour Napoléon un plaisir *tel qu'il le veut*, une chose qui lui agrée et où il se complaît, parce qu'elle est telle qu'il a souhaité qu'elle fut faite, et peut-être parce qu'il l'a faite : *et vidit quod esset bonum*... Aussi, cette satisfaction nous rappelle et ramène en notre esprit, toute vivante, la mémorable parole qu'il écrivait un jour (le 2 février 1809), à Rœderer : « J'aime le pouvoir, « mais c'est en artiste que je l'aime... Je l'aime

« comme un musicien aime son violon ; je l'aime « pour en tirer des sons, des accords, des harmo- « nies. »

Otez le mot *pouvoir*, remplacez-le par *livre*, et dites-moi si nous ne devons pas saisir ce trait, et noter ce quelque chose d'*artiste*, — mais d'ordre inférieur, — qui lui est assurément propre sans contredire, en rien, ce que nous savons de son médiocre sentiment du grand art et de la grande poésie. Sans doute, ce fond artiste, il n'apparaît pas toujours, enveloppé qu'il est sous triple voile dans l'âme du grand capitaine, de l'organisateur, du souverain ; mais il n'en existe pas moins, et il est l'explication de bien des choses restées mal ou point expliquées dans la psychologie napoléonienne. Oui, il y a en Napoléon un virtuose, et ce virtuose aime " son instrument : " il l'aime, non parce qu'il est beau ou bien construit, mais parce qu'il est *sien*, mais pour les " sons, les accords, les harmonies " QU'IL EN TIRE ! Et ce sont, en effet, des " harmonies, " aussi diverses que douces, qui, à certaines heures, s'élèvent en Napoléon bibliophile, au contact de ces livres bien groupés, parfaitement appropriés aux énergies, aux besoins et aux surhumaines facultés de celui qui s'en sert, moins pour la satisfaction, du reste, que pour le profit. Eh ! bien sûr, — n'en doutons point, — parmi les volumes ci-dessus énumérés, plus d'un a inspiré les actes et les paroles qui ont marqué dans les destinées de leur Maître.

Mais je tiens à dire toute ma pensée sur cette virtuosité que je viens de constater. Entre la froide indépendance, déjà montrée avec insistance,

en Napoléon bibliophile, et le plaisir certain avec lequel il suit parfois sa fantaisie en artiste, il y a une évidente contradiction : elle doit être expliquée. Je ne m'en fierai pas à ma propre sagacité : j'emprunterai la lumière à un des maîtres qui ont le mieux disséqué l'âme humaine. Découvrant le mystère de l'insidieux empire qu'usurpe sur nous tout objet de nos amours, Pascal écrit ces merveilleuses paroles : « Il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. » Ainsi la cause de nos sujétions passionnelles est loin de nous être extérieure, comme on serait tenté de le croire : son principal moteur, celui qui met tout en mouvement, il gît au centre de notre égoïsme. Et cela est aussi naturel qu'inévitable, en effet, — puisque cet égoïsme est la force impulsive destinée à produire et à assurer le développement et la transmission de la vie, celle psychique, autant que celle animale. Voilà comment « le modèle d'agrément et de beauté » qui nous inféode à nos passions, n'est au fond et en réalité que le résultat du rapport existant « entre notre nature *telle qu'elle est*, et la chose « *qui nous plaît.* » Nous sommes livrés à une sorte de vision réflexe où notre moi se recherche encore et se donne pour se retrouver. Cet égoïsme artificieux et subtil, mêle à la bibliophilie de Napoléon, — si souveraine et dominatrice qu'elle soit d'ordinaire, — des entraînements qui font de lui, à certains moments, un bibliomane comme un autre. Cela méritait d'être indiqué, d'abord

comme un trait bien vivant, ensuite comme un détail qui, si peu saillant et si contradictoire qu'il paraisse, s'impose à la conscience de celui qui veut reproduire fidèlement son modèle.

On s'étonnera peut-être de ce que, dans les développements où je suis entré au cours du présent chapitre, je n'ai nullement utilisé le catalogue de la vente des livres de la bibliothèque de Sainte-Hélène, faite à Londres, en 1823, — document fort rare, dont un exemplaire, à peu près unique, est conservé à la Bibliothèque Nationale. Voici les motifs de mon abstention :

J'observe, d'abord, que ce Catalogue n'offre qu'une faible partie des volumes qui se trouvaient à Longwood. J'ai déjà dit, avec lord Rosebery, que le Gouvernement britannique avait mis la main, dès le décès de Napoléon, sur les livres qui lui avaient appartenus. Mais il faut entendre que cette saisie n'a pu comprendre ni la collection destinée au Roi de Rome, dont je donnerai l'état détaillé, ni les ouvrages distribués par l'Empereur mourant à ses compagnons d'exil, — et jusqu'aux plus humbles, puisque Saint-Denis, son copiste et valet de chambre (le fameux Ali), en eut sa part.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement britannique, après avoir commis son inconcevable vilenie, y mit le sceau en vendant les volumes saisis, dont un assez grand nombre couverts d'annotations autographes, étaient de véritables reliques historiques, — à un libraire français établi à Londres (un de ces frères Bossange qui s'étaient fait, à

Paris, une sorte de spécialité avec les publications napoléniennes). Bossange, d'après Quérard, commença par écrémer (j'emprunte l'expression) le résidu des collections de Sainte-Hélène; ce ne furent donc que les " derniers os " qu'on livra aux enchères, et qui font l'objet, par suite, du catalogue de 1823. Voir à ce sujet la très intéressante publication de M. Victor Advielle : *La Bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène*; 1894, in-16 de 38 pp.

A ces considérations, je dois ajouter celle-ci, qui est prépondérante:

La bibliothèque de Sainte-Hélène, alors même que les éléments de sa composition subsisteraient en leur intégralité, resterait étrangère à notre cadre. Son inventaire complet ne pourrait légitimement documenter cette étude. En effet, nous connaissons le mauvais vouloir des Gouvernements tant français qu'anglais, l'un et l'autre appliqués, avec émulation — en 1815, et après,— à contrecarrer mesquinement l'Empereur dans ses desiderata livresques. Le stupide Hudson Lowe mit son point d'honneur à perpétuer cette opposition avec une puérile et inexorable vigilance. On peut lire, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, à la date du 20 octobre 1816, combien cette compression de garde-chiourme, a modifié l'allure et l'humeur de l'ancien " Maître " de Barbier, dans l'examen et l'admission des livres destinés à sa bibliothèque d'exil. Les collections de Sainte-Hélène ne furent donc pas de formation proprement napoléonienne; l'impérial exilé ne put y faire entrer, de par sa volonté, que peu de choses.

Il n'y eut là, pour lui, qu'une bibliothèque de rencontre et presque de hasard; l'empreinte de son sceau y est brouillée et a peu marqué : c'est que ses goûts ne conspirèrent point en liberté avec son autocratisme pour en remplir les rayons; son initiative n'y eut même qu'une part très limitée. Toutefois, si réduite que fût cette part, je tiens à faire la remarque suivante, qui, après ce que je viens de dire, témoigne d'autant mieux de la persistance de certaines prédilections de Napoléon notées en cette étude, et de la vérité de mes observations à ce sujet : dans le *Catalogue of the library of the late Emperor Napoléon* (1823), reproduit en fac-simile par M. Cornet, au premier volume de sa réimpression, en 1901, des *Mémoires* de Fleury de Chaboulon, on trouve encore que, sur les 103 articles de ce catalogue, l'*Histoire* en compte, 26; les *Voyages*, 20; les *Romans*, 21; les *Sciences*, 10; le *Théâtre*, 2 seulement, mais le *Théâtre des Grecs* de Brumoy et le *Répertoire du Théâtre français* de 1813 (50 vol.); — de plus, on y rencontre les œuvres complètes de *M^me^ Riccoboni* et de *Voltaire* (ce dernier en *grand papier*, édit. de 1803), la *Correspondance de Grimm*, *Plutarque*, *Machiavel*... puis, — détail assurément curieux, — la traduction d'un poète jusque-là inédit, et pour cause, dans les collections napoléoniennes : *Perse;* — enfin (je le gardais pour la bonne bouche) le *Tableau de Paris* par l'auteur des *Songes et Visions philosophiques*, avec qui nous avons fait les premiers pas dans cette étude.

Pour achever de s'édifier sur les livres de

Sainte-Hélène, on lira dans la brochure de M. Advielle le lamentable sort qu'eurent ceux donnés au général Bertrand. Mais, puisque j'ai dû faire une halte devant les tristes épaves de la dernière des bibliothèques de Napoléon, qu'il me soit permis de dire ici ce que j'en ai vu, de mes yeux, conservé avec un soin jaloux par la digne gardienne, née à Sainte-Hélène, la comtesse de Rochon de Lapeyrouse, fille du général de Montholon, dont la grâce très fine et l'esprit causent encore une vive admiration chez tous ceux qui l'approchent. Les volumes donnés au général de Montholon font un parfait contraste avec ceux dont fut gratifié le général Bertrand. Si l'on en juge par ce qu'en a pu dire M. Advielle, c'est dans la série des romans et des contes que Napoléon paraît avoir surtout choisi pour Bertrand; c'est dans les livres graves (art militaire, mathématiques, histoire) qu'il a puisé pour Montholon. La plupart des volumes advenus à ce dernier sont brochés ou cartonnés, plusieurs portent la signature autographe de l'Empereur; tous sont d'aspect modeste et plus que modeste, mais en parfait état : j'en parle, encore une fois, *de visu*. Je crois devoir, à ce propos, m'élever contre l'abus qu'on a fait d'une tradition qui attribue à Napoléon l'habitude d'ouvrir avec le doigt, les feuillets des brochures " non coupées ". Qu'il ait usé de ce procédé sommaire, cela n'est point douteux; mais la nature même des ouvrages qui en portent la trace, permet de ramener l'inculpation à la vérité précise. Cette exécution est tout à fait parallèle à celle, non moins incontestable, qui faisait passer

un volume par la portière de la voiture de Napoléon ou dans la cheminée de son appartement, suivant le moment ou le lieu. C'est l'impatience qui déclanche en pareil cas, le ressort, — et l'impatience causée, le plus souvent, par le défaut de valeur ou l'inutilité du livre. Dans la petite collection religieusement gardée par la comtesse de Lapeyrouse, je n'ai constaté aucune brutalité de ce genre. Un pareil acte de promptitude antibibliophilique est naturel chez Napoléon; il est même, à mon sens, caractéristique de sa bibliophilie spéciale; mais il ne s'est produit qu'exceptionnellement, et il n'a guère atteint que des ouvrages sans intérêt, et qui méritaient d'aller grossir le fonds des " rebuts ".

V

L'étude des collections napoléoniennes, à s'en tenir aux seuls renseignements que j'ai essayé de réunir et de mettre en relief ici, n'est-elle pas fort instructive? Mais son intérêt s'accroît encore, si l'on cherche, en dehors du sujet, des points de comparaison. Le contraste est grand, il va parfois jusqu'au disparate.

Je ne veux pas étendre aux dernières limites mon enquête. Il n'y a que les initiés, — et pas tous encore! — que de pareils développements pourraient satisfaire ; et pour écarter la lassitude des autres, il faudrait une main plus adroite et plus souple.

Je ne dirai donc qu'un mot de ce chapitre, restant à faire, où on se livrerait, pour la première fois sans doute, à un travail de bibliologie comparée entre les bibliothèques de Napoléon Bonaparte et celles des grands bibliophiles du passé ou de son temps.

Confessons d'abord, avant de quitter ces tablettes fort curieuses, qu'elles ne sont pas sans droit à notre admiration.

Malgré leur aspect sévère, malgré l'inégalité, le manque de proportion de leur contenu, elles sont attrayantes parce qu'elles sont vivantes et parlantes. On y sent qu'une âme, et une âme peu vulgaire, a passé là et les a hantées comme un esprit familier. Elles n'attestent pas l'homme *d'une manie :* elles disent les goûts, les habitudes, les partis pris parfois insoupçonnés d'un être d'exception ; elles montrent un côté par où le héros est humain, tout en gardant l'empire sur ses moins connus, de même que sur ses plus discutés vouloirs.

Voilà ce que j'ai eu l'ambition de mettre au plein jour, quand j'ai aperçu ce nouveau point de vue d'où l'on pouvait étudier Napoléon, depuis qu'il n'y a plus de légende napoléonienne.

Ceci n'est pas, en effet, une légende, « Napoléon bibliophile » ; et nous savons maintenant que si Napoléon aime les livres, ce n'est ni à la façon des Grollier, des de Thou, des La Vallière des siècles révolus, ni d'après l'évangile des Delcro, des Boutourlin, des Mac-Carthy, des Méon même (en quittant les hauteurs), ses contemporains. Nous savons, de plus, que s'il vise au « choix » (le *bon* choix étant une « vertu essentielle » du bibliophile), si une *belle* « condition » lui agrée à ses heures, il n'est point, comme ces autres nommés ici, préoccupé des insignes particularités dont se pourlèche la vanité bibliophilienne ou qui chatouille la convoitise du bibliomane.

C'est le cas de marquer et d'expliquer d'une

façon définitive le caractère très spécial de sa bibliophilie ; cette sorte de sécheresse, d'austérité quelque peu dure et glacée, non exempte souvent, de brutalité ou, du moins, d'une certaine rusticité, qui sont les conséquences, chez lui, d'une disposition naturelle et d'ordre général.

Comme ce qu'il aime, il l'aime « pour lui », il brutalise à l'occasion ce qu'il aime, — et impitoyablement, suivant le cas. D'ailleurs Napoléon n'est pas un raffiné, un pourchasseur de sensations fines et déliées : il y a en lui, au lieu des grâces musquées dont sa jeunesse avait pu être encore le témoin, un vague résidu des sauvageries primitives de l'insulaire corse ; il est resté fruste en quelques points, et plus accessible à l'émotion violente qu'à la gradation étudiée des mouvements de l'âme. Il est *inélégant*, et d'ailleurs sans aptitude à l'élégance, — qui suppose une recherche à laquelle il n'a ni le temps, ni la volonté de se livrer. « Lire un *ouvrage excellent* dans une *condition parfaite* », cet idéal du plus délicat, du plus raffiné des bibliophiles classiques, Ustade de Sacy, n'était pas à l'usage de Napoléon : il n'en avait ni la curiosité, ni l'ambition. A cette proposition du maître le plus éminent de la science et du culte des livres, il aurait haussé les épaules, et il n'en aurait retenu que la première partie, encore avec amendement.

Ainsi, Napoléon n'a pas plus connu l'élégance que la curiosité, en bibliophilie. Il ne recherche nullement le livre comme objet de luxe. Il ne le recherche pas davantage comme objet d'*amusement*. Il ne voit point dans le livre un but déter-

miné et précis de délectation, un prétexte au pourchas de cette volupté spéciale qui attire et captive « l'amateur de livres ». C'est un bon chasseur, et il se plaît à la chasse, sans doute ; mais il n'y va pas avec l'unique objectif, ni même l'objectif principal de l'agrément qu'on y peut avoir. Il est indifférent à la rareté, à la beauté des « pièces » ; les difficultés du succès ne l'émoustillent en rien ; il songe qu'il aura pour sa table un aliment solide et nécessaire, voilà l'essentiel ; si l'aliment, par surcroît, est de haut goût, tant mieux ; mais ce dernier point est à peu près oiseux, ou tout à fait incident. Le mode de recrutement de ses livres, l'usage qu'il en fait, démontrent tout cela avec évidence. Là, encore, on se convainc, alors qu'on ne le saurait point d'une autre part, que Napoléon est une âme forte, d'une substance dense et serrée, au travers de laquelle ne s'insinue aucun sybaritisme. Il est indifférent à l'*amusement* ; il le fuit par une sorte de mouvement inconscient, ou plutôt instinctif, ici comme ailleurs. Son commerce avec les livres, le montre tel que tous ses autres commerces : âme prodigieusement active, qui ne fait, ne poursuit rien qu'en vue de « l'action ». Comme tous les êtres que la passion de la toute puissance inspire, comme les hommes de vaillance et d'indomptable énergie qui vont aux fatigues de leur labeur, comme les autres vont à leurs voluptés, il emprunte à sa passion maîtresse une cohérence qui le défend contre toute pénétration étrangère : à voir ses seuls livres, nous comprenons qu'il n'est pas un « homme de plaisir » ; il ne sait pas trop,

par lui-même, ce que cela est, et il se soucie infiniment peu de le savoir : *il agit au-dessus*. Même dans une petite sphère comme est notre microscosme bibliophilique, il évolue *au-dessus*, librement, sans attache de plaisir. Cela ne veut pas dire qu'il combatte ou rejette irrémissiblement et toujours le plaisir, de parti pris ; mais il n'en prend, que ce que, sans engagement, la fantaisie lui dicte en passant, ou ce que lui inspire la nécessité d'en donner aux autres pour conquérir l'empire et garder la domination. On sait les véritables somptuosités qu'il a faites quelquefois, pour les livres, relativement assez nombreux, qu'il s'est plu à offrir en présent, aux grands dignitaires, aux souverains, à des membres de sa famille. Ajoutons qu'il prend aussi du plaisir ce qu'il est utile d'en donner à la détente des nerfs, à la défense de l'âme contre l'idée fixe qui amène l'usure, contre l'émotion écrasante qui produit le trouble et la désiquilibrance.

Voilà ce que la bibliophilie napoléonienne me paraît mettre au grand jour. Assurément ce n'est point sur ses uniques attestations que se démontre toute cette psychologie ; mais elle apporte des témoignages qui contribueront à former un jour le faisceau des preuves « précises et concordantes » ; au surplus, elle fournit ici, d'ores et déjà, des observations quelque peu inédites et indiscutables qui confirment, d'une façon peut-être piquante, certainement neuve, ce qu'on savait d'ailleurs.

En tous cas, il doit rester acquis qu'en matière bibliopégique, par exemple, la foi de Napoléon

bibliophile n'est pas de nature à s'exalter jamais jusqu'à la vision de la « reliure d'art ». Il est quelque peu puritain et son puritanisme va, avec une logique nue et rigoriste, au but de jouissance supérieure à atteindre par le livre.

Et c'est par où je touche, avec une satisfaction non dissimulée, aux conclusions que j'ai défendues chaque fois que j'en ai eu l'occasion, et qui sont celles d'un livre que j'écrivis avec une ferveur assurément convaincue, à la fin du règne de « la bibliophilie classique ».

Napoléon fut donc, en somme, bibliophile au meilleur sens du mot. Sa passion est froide, peu élégante ; mais elle est autrement vraie que celle du plus grand nombre des amateurs réputés. Il fut, lui, tout bonnement et en toute réalité UN AMI DES LIVRES : il les aima, bien plus pour la nourriture que « pour la gloire », — chose, ici, doublement frappante et originale.

Je ne lui connais guère qu'un émule, digne de lui être comparé, parmi ses illustres confrères. Aussi, j'en veux dire un mot : c'est également un pasteur d'hommes, — quoiqu'il ne fût pasteur qu'en sous-ordre. Esprit pénétrant et profond, prompt et compréhensif, âme active et volontaire, porté malgré sa naissance médiocre, aux plus hauts sommets de la puissance humaine par l'amour de la gloire, il fut, lui aussi, un organisateur hors pair. Nommons Colbert et disons, — car on a de la joie à rappeler ces choses, et à les entendre, — disons que son merveilleux génie était de ceux dont le regard plonge à travers le

temps et sait découvrir pour la sauvegarde de la vie sociale, des règles et des institutions, que ni le changement des idées, ni celui des mœurs, ne sauraient ruiner. Napoléon a renouvelé cet exemple. Seulement, l'auteur des *Ordonnances de justice, civile, criminelle et de commerce* (1667, 1670 et 1673), de l'*Edit pour les eaux et forêts* (1669), encore en vigueur sous d'autres textes, Colbert bibliophile, est plus pompeux, plus somptueux (1) que l'inspirateur du *Code civil des Français* et du *Décret de Moscou* (2).

On n'en finirait pas avec les Tablettes de la Malmaison, des Tuileries et de Trianon ; mais l'examen que nous en avons fait confirme définitivement les traits déjà relevés quand j'ai essayé de faire parler le bibliophile, avant d'interroger ses collections. La concordance est parfaite. Sans crainte des redites, parce que cette constatation est capitale et éclaire tout le sujet, je veux mettre

(1) Voir Leprince, *Essai historique sur la Bibliothèque du Roi* 1782, p. in-12, p. 46 et suivantes. Dans l'admirable livre de Pierre Clément : *Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, 1846, in-8 de XIII et 520 pp., — il ne manque rien.... qu'un chapitre sur « Colbert bibliophile. » Il y aurait là un beau sujet, et bien tentant, à peine effleuré par Leprince.

(2) Je ne veux pas me borner à citer ce décret merveilleux du 15 octobre 1812, qui subsiste encore, et qui est bien le plus extraordinaire exemple de sang-froid, en même temps que la plus irréfutable preuve de la prédilection de Napoléon pour les choses du théâtre. C'est surtout ce dernier point que je tiens à noter : car de sang-froid, en mêmes occurrences, il y aurait d'autres exemples à montrer, celui-ci en particulier, fort beau, et qui, au fond, ne s'écarte guère de notre sujet : le lendemain de Tilsit (9 juillet 1807), ce Napoléon que n'émouvaient pas plus les événements militaires heureux et l'enivrement des victoires, que les irréparables désastres, déclarait à l'Institut : « qu'il chargeait la Compagnie de lui rendre « compte des progrès accomplis en France dans les Sciences, les « Lettres et les Arts, depuis 1789. » Sa parole même suivait ici nettement, sans se laisser distraire, l'ordre de ses prédilections que nous connaissons maintenant : les sciences en première ligne, les arts à la fin.

maintenant, bien en évidence, le point où convergent tous les détails de cette étude.

Dans la bibliophilie de Napoléon, il entre infiniment peu de monomanie. Tout s'y concentre dans un but unique, extérieur et défini. Ce but seul sollicite le désir et la volonté de notre bibliophile et fait « qu'il cherche exclusivement dans le livre ce pour quoi, avant tout, un livre est mis en lumière, » savoir: l'acquisition des notions qui font défaut à l'esprit, la rectification ou la confirmation des notions acquises.

Ce trait dominant de la *véritable bibliophilie*, si profondément distincte de l'autre (ce sont les deux amours, au sens où les dévoile et les différencie le magique pinceau d'un grand artiste), — ce trait dominant est, sans erreur, celui même de la bibliophilie napoléonienne.

Napoléon bibliophile ne saurait donc être placé, — soyons-en définitivement convaincus, — dans le groupe auguste des princes et des princesses d'antan, ni dans le précieux cortège des amateurs de marque; encore moins dans le voisinage de ces reines de main gauche, la comtesse de Verrüe, ou la divine marquise à l'intrépide devise, dont la capiteuse élégance semble vivre encore et s'exhaler discrètement des maroquins à leurs armes.

Le nom du grand Empereur bibliophile s'inscrira à part, comme sa souveraineté impériale. Ses livres ne seront jamais classés dans la catégorie fastueuse des *François Ier* et des *Henri II*..... Amusante contradiction des manies humaines, comme de la raison humaine : ses livres furent pourtant bien SES LIVRES ! ils furent autrement SIENS que ne l'ont

été, pour leurs possesseurs, ceux des bibliothèques fameuses : il vécut avec eux et même d'eux; il les a sacrés pour le culte des futurs bibliophiles plus et mieux que ne l'ont jamais été les bouquins réputés de " provenance illustre ", hautement cotés et " inlus ", que se disputent les amateurs-pontifes.

Napoléon n'attachait aucun prix à ces grandes " pièces de Musée " pour lesquelles se sont passionnés les renommés bibliophiles, jusqu'à la fin du XIXe siècle, — et un peu au-delà. (A l'heure qu'il est, le temple est rebâti; je n'ai pas la prétention de parler pour ceux qui y fréquentent.)

Observons, pour rester dans notre sujet, que les bibliophiles contemporains de Napoléon ont été peu ardents à la poursuite des livres de " haute bibliophilie "; il y aurait à rechercher si, comme le lui écrivait Barbier, la studieuse sévérité de l'Empereur aurait eu à cet égard une réelle influence. Je me permets d'en douter. Je constate le fait de l'austérité des goûts bibliophiliens sous le Consulat et l'Empire ; je constate, en outre, que Napoléon bibliophile n'a pas été un " bibliophile militant " et n'est guère sorti de sa " tour d'ivoire ".

Au surplus, pour épuiser avec Napoléon cette question des livres de provenance transcendante, il existe un témoignage qui a sa place nécessaire ici. L'un des plus précieux joyaux du Musée des Souverains est un in-folio, à miniatures, écrit sur vélin pourpre en lettres d'or par ordre de *Charlemagne;* c'est un livre d'*Heures.* Ces heures furent données à l'abbaye de Saint-Sernin, de Toulouse, par le grand monarque, à l'occasion du baptême

de son fils Pépin, qui devait être fait " roi d'Italie " à cinq ans. Peu après la naissance du Roi de Rome, en 1811, sous l'inspiration d'une délicate et haute courtoisie qui, en cette circonstance, ramenait, à plus de neuf siècles de distance, une si curieuse analogie de faits et de personnages, — les admirables *Heures* de " l'Empereur d'Occident " furent offertes par la municipalité de Toulouse à " l'Empereur des Français ".

Eh bien, la Malmaison, Trianon, les Tuileries même, ne virent pas le vénérable et splendide volume prendre rang sur les tablettes impériales. Non ! Pas même le nom prestigieux de Charlemagne, ne décida Napoléon Ier à placer les " heures " du neuvième siècle dans l'un de ses " Cabinets ". Il les fit remettre à la Bibliothèque du Louvre, — nullement par dédain, mais, au contraire, par un sentiment de respect admiratif que ne contrebalançait aucune sollicitation d'ordre bibliophilique. L'heureuse création du Musée des Souverains sauva ce " Kohi-Noor " bibliographique des barbares et idiotes folies des incendiaires de 1871 (Voyez L. Paris, *Les Manuscrits de la Bibliothèque du Louvre, brûlés dans la nuit du 23 au 24 mai 1871*. Paris 1872, in-8°, n° 1). Les volumes venus de Sainte-Hélène, qui, sous le second Empire, furent rendus à la France par le gouvernement britannique, et déposés à la même bibliothèque du Louvre, n'eurent pas une aussi bonne chance : les vandales de la Commune les livrèrent aux flammes dans la terrible nuit de mai, et le *Catalogue* de ce fonds napoléonien spécial a également péri dans l'incendie (Voir *Rapport sur*

les pertes éprouvées par les bibliothèques de Paris en 1870-1871, adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. Baudrillart; 1872, in-8°).

Je ne clôrai pas le présent chapitre sans résumer les conclusions diverses qui se dégagent de tout ce qui précède, et que voici :

Ai-je bien ou mal suivi mon dessein? En tout cas, ce dessein était non pas de *montrer* UN *bibliophile en Napoléon*, mais d'expliquer pourquoi et comment la bibliophilie avait eu chez lui " droit d'habitation ", et le pli physique ou moral qu'elle avait pu lui faire contracter.

Les résultats de nos premières investigations nous ont révélé que la méthode d'observation applicable aux bibliophiles ordinaires, ne suffit pas avec celui-ci. Je me suis donc efforcé, en me bornant le plus souvent à mettre en évidence des faits isolés ou des séries de faits, à démontrer avec clarté, par voie de conséquence, découlant immédiatement et spontanément de ces faits, que Napoléon bibliophile, sujet actif, jamais passif, « âme nullement asservie à sa passion, mais tenant la passion enchaînée à son service, » est, en définitive, bibliophile dans une haute et presque nouvelle acception du mot; qu'il doit être mis, non au premier rang, mais " hors rang ", parmi les bibliophiles.

Du même coup, nous avons constaté que, dominant ainsi son propre goût et ses attractions particulières, faisant de la bibliophilie un puissant instrument à son usage, dans l'action, comme dans le repos, — le Grand Homme nous dévoile, en ce

commerce avec ses livres, un des traits les plus marqués et cependant les plus négligés de sa physionomie. De telle façon que cette bibliophilie napoléonienne, qui revêt une forme si peu banale, est un guide, aussi sûr que nouveau, pour nous faire pénétrer dans la psychologie de Napoléon.

Quand j'ai écrit en tête de cette étude : *Napoléon bibliophile*, n'est-il pas vrai que j'ai paru, à quelques-uns, sacrifier au paradoxe, viser à une de ces gageures où se plaisent les esprits fatigués des choses redites, avides de nouveau quand même, poussés par leur prétention à expliquer tout, par la manie de porter leur outrance en tout ?

Y avait-il, en effet, un paradoxe dans cette " formule "? N'en sort-il pas, au contraire, je ne dis pas un Napoléon nouveau, mais toute une face nouvelle, " invue " du moins, de la personnalité de Napoléon? Sa psychologie (pour reprendre le mot qui garde ma pensée dominante), se dégage ici d'une manière nette, accentuant les reliefs déjà connus, faisant surgir des points de lumière piquants et imprévus, émettant, comme dit lord Rosebery " de la clarté par mille facettes ". Cette clarté, si singulière qu'elle puisse paraître, n'en plaira pas moins, j'ose l'espérer, et, par surcroît, elle rendra visible pour ceux qui l'ignorent, non seulement le charme intime de la vraie bibliophilie, mais, surtout, son utilité et le puissant concours qu'elle est en état de prêter à l'activité d'une intelligence large et incapable d'asservissement.

Le plus compétent des napoléographes (et Dieu sait s'ils sont nombreux!), — Monsieur Frédéric Masson a écrit : « Le portrait d'un homme tel que

« Napoléon ne se peint pas au premier coup. Une « étude n'y suffit point, ni une toile. » (*Napoléon chez lui;* s. d. (1894), in-8, p. 1). Cela est excellemment vrai.

Il y a dans ce personnage complexe, captivant, étonnamment fait pour déconcerter chaque fois qu'on l'étudie dans une perspective autre, ou une autre pose, — il y a, dans ce personnage, mille choses prêtes à donner le change, si celui qui l'observe n'est pas savamment attentif. Mais un œil exercé, retrouve vite le fond commun, les traits invariables qui produisent, dans leurs rapports avec les éléments extérieurs, les aspects divers sous lesquels le modèle apparaît, très fidèlement, alors même que le point de vue se déplace.

Ce n'est que par une suite de ces portraits fidèles, — comme M. Masson nous en a donné quelques-uns déjà, si parfaits, — que l'on arrivera à posséder la série cinématographique permettant de reconstituer, dans sa réalité concise et vivante, la personnalité napoléonienne.

Malheureusement, ici, la nature du sujet est si spéciale et la vue à prendre veut être embrassée, pour la précision, sous un angle si peu ouvert et auquel il faut si impérieusement garder sa juste ouverture, que je ne pouvais me donner libre carrière. Impossible de procéder par des touches hardies, ou de descendre dans une trop fine reproduction du détail : les vigueurs d'un Delacroix, les miracles de " minuité " d'un Meissonnier, sont autant d'écueils entre lesquels il convient de se diriger prudemment pour arriver à un résultat. Et pourtant le sujet est beau, et unique la lumière

qui s'en dégage. Mais que de difficultés pour tout exposer sans lacunes essentielles, pour tout bien expliquer, en évitant de rester en deçà du but ou d'aller au-delà! Bien souvent j'ai été sur le point d'abandonner la tâche, sentant mon impuissance à montrer le véritable intérêt et la valeur d'une étude de cette nature. J'aurai du moins signalé à d'autres ce petit point culminant d'où les gagneurs de bataille ont chance de triompher, avec les joies et les profits de la victoire ; car, n'oublions pas le mot de Stendhal :

« Plus la vérité tout entière sera connue, plus « Napoléon sera grand. »

VI

En aucun temps, Napoléon n'avait rien fait au hasard; au moment de quitter tout, il ne laisse rien au hasard : il distribue, nous l'avons vu, la plus grande partie de sa bibliothèque à ses fidèles compagnons de gloire et d'exil, le général Bertrand et le général de Montholon.

Mais cette générosité touchante, qui achève le portrait de Napoléon bibliophile, ce ne fut pour l'Empereur que l'avant-dernière pensée. Il y eut la dernière, plus touchante encore, qui marque bien qu'au sens primitif du mot, avec tout ce qu'il renferme de noble et d'élevé, la bibliophilie fut pour Napoléon, non point un dilettantisme, ou la satisfaction d'un besoin accommodé à sa surhumaine activité, mais un culte conscient, sincère.

Cette ultime pensée, elle se tourna du côté où le banni, refoulé dans " l'ombre de la mort " par la méchanceté des hommes, espérait se survivre

et voir se renouer le fil de sa glorieuse destinée.

Il fit donc choisir dans sa bibliothèque d'exil, une série de quatre cents volumes (disons pour l'exactitude 399), à l'intention de son fils, de ce prince éphémère qu'il avait décoré d'un nom sublime, roi sans royaume, qui ne devait guère recueillir de la haute fortune paternelle que cette singulière épave, — et encore!...

J'ai commencé cette étude par la mise en son vrai jour du cadeau de Pauline Bonaparte à son illustre frère : nous avons pu voir quels étaient, dès lors, les goûts du jeune général en matière de livres. Je termine avec le legs de bibliothèque fait à son propre fils par l'Empereur déchu qui, bien sûr, s'est mis là tout entier, et nous livre *in extremis*, sans calcul ni arrière-pensée, sa confession de bibliophile. Ce rapprochement n'est pas seulement curieux, il jette une lumière toute spéciale, à la fois pleine de charme et de vérité sur notre sujet.

On fit, des ouvrages choisis par l'Empereur, six caisses contenant un nombre inégal de volumes. Puis-je mieux finir qu'en révélant la dernière œuvre de sélection accomplie là par Napoléon bibliophile? Elle a survécu, avec tous ses détails, dans un précieux document retrouvé parmi les papiers du général de Montholon. Ce document est de la main même de Saint-Denis, le plus fidèle des serviteurs de Napoléon (1), l'un de ceux qui briguèrent, en 1840, l'honneur d'aller reprendre à

(1) Voir sur Saint-Denis la curieuse notice de M. Cornet dans l'introduction de sa réimpression des *Mémoires de M. Fleury de Chaboulon* (1901, t. 1, pp. xviij et 1).

Sainte-Hélène pour les rendre à la France, les cendres de cet étrange héros, dont la dépouille mortelle sembla, près de vingt ans, faire peur encore à la vieille Europe. A Sainte-Hélène, Saint-Denis avait eu surtout la charge des travaux d'écriture ou de mise au net (ainsi, c'est lui qui fit la copie du journal de Las Cases) et " la garde des livres " (1). C'est le même Saint-Denis qui a légué au Musée de la ville de Sens, non seulement les *Mémoires* annotés de Fleury de Chaboulon, mais tous les souvenirs qu'il tenait de l'Empereur (2).

Je dois la communication de la précieuse pièce qui va suivre, à Madame la Comtesse de Lapeyrouse, née de Montholon.

Voici le texte, rigoureusement transcrit sur l'original, en toute sa teneur :

CATALOGUE DES LIVRES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, DESTINÉS AU ROI DE ROME.

PREMIÈRE CAISSE

Lettres à Emilie sur la Mythologie, par Demoustiers, in-18.	3 vol.
Fables de la Fontaine, in-18	2 »
Œuvres de Molière, in-18	8 »

(1) C'est l'expression même de Napoléon, dans l'un de ses codicilles.

(2) Ainsi, fidèle jusqu'au bout, Saint-Denis a été peut-être le seul qui ait voulu assurer la conservation des objets dont l'avait gratifié son maître. Il fut le second *mameluk* que Napoléon se donna, en 1811, sous le nom d'*Ali* (toujours le rêve oriental !), et certes le " Grand Commandeur " n'erra pas en choisissant celui-ci.

Œuvres de Boileau, in-18	3 vol.
Id. de Bertin, in-18.	2 »
Histoire romaine de Tite-Live, traduite en français par Guérin, in-12 . .	10 »
Œuvres de Tacite, traduites par La Bletterie et Dotteville, in-12	7 »
Les Vies des hommes illustres de Plutarque, par Dacier, in-12.	15 »
Histoire générale des Goths, traduite du latin de Jornandès, in-12	1 »
Œuvres de Procope, de Césarée, in-12	1 »
Histoire secrète du même, traduite par L. de M..., in-12.	1 »
Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais de Gibbon, par Septchênes, in-12	18 »
Total.	71 vol.

Deuxième Caisse

Œuvres d'Homère, traduction de Bitaubé, in-18	12 vol.
Opuscules d'Homère, traduction de Coupé, in-18	1 »
Poésies galliques d'Ossian, traduites de l'anglais de Macpherson, par Letourneur, in-18.	3 »
Œuvres de Jean Racine, in-18. . .	5 »
Abrégé de l'histoire grecque et	

romaine, traduite du latin de Velleius Paterculus, par l'abbé Paul, in-12 . . .	1 vol.
Abrégé de l'histoire romaine de Florus, traduction de l'abbé Paul, in-12.	1 »
Les histoires de Salluste, traduites en français par Beauzée, in-12	1 »
Histoire d'Alexandre-le-Grand, de Quinte Curce, traduite par Beauzée, in-12.	2 »
Vie des grands capitaines de l'Antiquité, de Cornelius Nepos, traduction de l'abbé Paul, in-12.	1 »
Histoire ancienne, par Rollin, in-12.	13 »
Histoire romaine, par le même, in-12.	16 »
Histoire des Empereurs romains, par Crevier (le 7e volume perdu), in-12.	10 »
Total.	66 vol.

Troisième Caisse

Roland furieux, de l'Arioste, traduction de Panckoucke et Framery, in-8.	10 vol.
Jérusalem délivrée du Tasse, traduction nouvelle, in-18.	5 »
Le Paradis Perdu de Milton, traduction de Boismorand, in-18.	4 »
Voyage d'Anacharsis, par Barthélémi *(sic)*, in-18.	9 »
Voyage d'Anténor, par Lantier, in-18.	5 »
Bibliothèque des romans grecs, traduite en français, in-18	12 »

Mémoires de Grammont, par Hamilton, in-18	3 vol.
Contes, par le même, in-18.	3 »
Histoire de Gil Blas, par Le Sage, in-18.	4 »
Histoire de Cléveland, par l'abbé Prévost, in-18	6 »
Le doyen de Killerine, par le même, in-18	4 »
Histoire de Manon Lescaut, par le même, in-18.	2 »
Romans et contes de Voltaire, in-18.	6 »
La Nouvelle Héloïse, par J.-J. Rousseau, in-18.	4 »
Nouvelles de Florian, in-18	2 »
Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre, in-18.	1 »
Acajou et Zirphile, par Duclos, in-18.	1 »
Le Caravensérail, par Adrien de Sarrazin, in-18	3 »
Voyage sentimental de Sterne, traduction de Paulin de Crassous, in-18. .	3 »
Mémoires de la baronne de Staal, in-18	3 »
Confessions de J.-J. Rousseau, avec un recueil de ses lettres, in-18.	10 »
Total.	100 vol.

Quatrième Caisse

La Sainte Bible, traduite en français sur la Vulgate, par Saci, in-18	8 vol.

Discours de l'Histoire universelle, par Bossuet, in-18	4 vol.
Histoire des Révolutions romaines, par Vertot, in-18	4 »
Histoire de Suède, par le même, in-18	2 »
Histoire du Portugal, par le même, in-18	1 »
Précis de la Révolution française, par Rabaut et Lacretelle, in-18	6 »
Histoire de Henri IV, par Péréfixe, in-18	1 »
Histoire de Charles XII, par Voltaire, in-18.	1 »
Histoire de la Russie, sous Pierre-le-Grand, par le même, in-18	2 »
Vie des plus célèbres Marins, par Richer, in-18.	13 »
Œuvres choisies de Saint-Réal, in-18.	4 »
Œuvres complettes (sic) de Montesquieu, in-18	12 »
Lettres de Madame de Sévigné, in-18.	12 »
Aventures de Télémaque, par Fénelon, in-18.	4 »
Total.	74 vol.

Cinquième Caisse

Histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier, in-12	30 vol.
Mémoires de Sully, in-12.	8 »

Histoire de Turenne, in-12	4 »
Vie du Maréchal de Villars, par Anquetil, in-12	4 »
Histoire de Bonaparte, 1er consul, in-12.	3 »
Histoire de Thomas Koali-Kan, in-12.	1 »
Total.	50 vol.

Sixième Caisse

Commentaires de César, in-12. . . .	2 vol.
Essai sur les mœurs et esprit des Nations, par Voltaire, in-18	8 »
Mémorial de la Révolution de France, par Lecomte, in-12	2 »
Histoire de l'anarchie de Pologne, par Rulhière, in-12.	4 »
Histoire de Louis XI, par Duclos, in-12	4 »
Lettres du Cardinal de Richelieu, in-12.	2 »
Mémoires du Cardinal de Retz, etc. (le 2e vol. perdu), in-12	5 »
Histoire du Cardinal Mazarin, par Aubri, in-12	4 »
Mémoires du Comte de Brienne, in-12.	3 »
Mémoires du général Dumouriez, in-12.	1 »
Histoire du général Pichegru, in-12. .	1 »
Histoire de Tamerlan, in-12.	2 »
Total. . . .	38 vol.

Certifié conforme au Catalogue, à Sainte-Hélène.

St Denis.

Eh bien, la composition de cette petite bibliothèque n'offre-t-elle pas comme un abrégé pratique, un résumé tangible de tout ce que nous avons dit au cours de cette étude? A peu de chose près, en effet, c'en est la véritable synthèse : choix exclusif des petits formats, prédilection pour la littérature narrative (l'histoire d'abord, le roman ensuite), mince faveur accordée aux poètes, admission des épiques, exclusion de l'*Emile*.

Toutefois, petite, fort petite est la place faite aux "tragiques" et aux " comiques ", représentés uniquement par Racine, d'une part, et Molière de l'autre, tandis que l'on cherche vainement Corneille et le théâtre de Voltaire !

Mais ces lacunes invraisemblables avaient pour cause l'embargo mis par Hudson Lowe.

Et maintenant que faut-il penser?

N'est-ce pas une histoire pleine de détails imprévus, insoupçonnés, et aussi de haut intérêt, celle de la bibliophilie de l'extraordinaire César, chez qui tout, jusqu'aux moindres choses, étonne? Cette histoire, elle est certainement d'arrière-plan; elle se dérobe sous le triple voile des gloires de l'épopée impériale, des grandeurs du règne, et de l'anéantissement soudain de ces gloires et de ces grandeurs. Mais elle nous a fourni plus d'un trait qui manquait à la physionomie napoléonienne.

Au surplus, même dans cet ordre de faits purement bibliophiliques et, toutefois, moins secondaires qu'on ne serait tenté de le penser (car ils fourniraient matière à de fécondes et très neuves observations touchant les influences venues de ce

côté, sur la mentalité, l'action, la spontanéité en Napoléon), — les présentes recherches nous ont permis de discerner, une fois de plus :

D'une part, l'impériosité de son génie, et ce pouvoir, né de sa suprématie intellectuelle, fait à la fois de fascination et de suggestion, qui mettait irrésistiblement en ses mains les volontés de chacun pour en entraîner les énergies, infuses de son propre vouloir, au but conçu par son esprit lucide et dominateur : — c'est à tort (même en élargissant ou en élevant le champ de ces considérations) que l'on a dit de Napoléon qu'il " avait concentré en lui les volontés de tout un peuple "; c'est le contre-pied de la vérité et ce qui, dans les exemples rapportés en cette étude, — à cause précisément de leur mince importance objective et de leur nature concrète, — a pu être facilement vérifié.

D'autre part, et comme conséquence inévitable, l'œuvre d'absorption de ces volontés à son service, même dans les choses spéciales, comme ici, et tendant, comme ici, à la satisfaction ou au profit individuels, — cette œuvre est accomplie invariablement par lui avec la préoccupation supérieure du résultat à atteindre et, sans nul doute aussi, avec l'*idée fixe* de l'intérêt ou de l'agrément « exclusivement personnels ».

Aussi, est-ce fort à propos que, rapportant les conclusions prises au sujet du grand Empereur par l'un des esprits les plus nets du siècle dernier, M. Victor Giraud, dans son beau livre sur Taine, s'est exprimé ainsi :

« Quand Hippolyte Taine en vint à Napoléon,

dans les *Origines de la France contemporaine,* au lieu d'admirer uniquement en lui, comme il n'y eût pas manqué jadis, l'un des exemplaires les plus accomplis du génie humain; au lieu de le faire bénéficier, lui et son œuvre de réorganisation et de " reconstitution ", de la même sympathie critique, de la même largeur d'indulgence qu'il avait autrefois si peu mesurées à Balzac et à Shakespeare,..... il fut si scandalisé de voir un seul homme "se faire centre" (1) de tout un monde, broyer des vies, froisser des volontés,.... qu'il ne trouva qu'un mot pour expliquer son caractère : " l'égoïsme effréné et souverain ". Il serait difficile, avouons-le, de pousser plus loin la rigidité — peut-être excessive — de la préoccupation morale. » (*Essais sur Taine,* 3e édit., 1902, p. 98.)

Cette dernière phrase, atténuante et restrictive de la pensée du maître, osons ne pas la ratifier. Ayons plus de fermeté ; n'amortissons pas " la dureté " qui fut souvent l'*heureuse faute* de Taine. " L'égoïsme effréné et souverain ", c'est bien cela ! Avec Napoléon, c'est l'exacte " formule ", — ce que, dans son système de critique, l'auteur de l'*Essai sur Tite-Live* aurait appelé, " la faculté maîtresse ". Dès lors, à la réflexion affadissante, décolorante du savant professeur de l'Université de Fribourg, opposons le mot âpre, mais franc de couleur, qui se dégage de partout au cours de notre petite dissection de bibliographe. Ce mot, il mettra,

(1) Cette expression de Taine se trouve curieusement dans la bouche même de Napoléon, au cours de l'une de ses querelles avec Gourgaud : « Vous voudriez être le centre de tout ici... *C'est moi* qui » dois être le centre ! » *Journal,* t. Ier, p. 344.

à la place d'une pensée restrictive, la confirmation pure et simple du jugement si exact, si lumineux aussi, porté par celui en qui ses adversaires ont reconnu le critique " probe " par excellence. Rectifions donc et concluons, même en ce sujet de *Napoléon bibliophile*, — si spécial :

On a pu taxer Napoléon d'*égoïsme effréné et souverain*. L'accusation est dure. Mais « il serait difficile » à un juge froid, qui met la vérité au-dessus de ses admirations, " de ne pas pousser aussi loin, la rigidité de la préoccupation morale ".

Je ne me dissimule pas que tout ceci ne puisse revêtir une apparence d'exagération aux yeux de ceux à qui l'inhabileté de l'ouvrier n'aura pas fait apparaître nettement, au cours de cette étude, l'intérêt du sujet et sa juste portée. Je n'en reste pas moins obstiné à poursuivre la mise en plein relief de la curieuse et instructive " contradiction " qui, sans détruire l'unité morale, a fait coexister en Napoléon le conquérant insatiable, le souverain exerçant son omnivigilance avec un soin jaloux, et le paisible bibliophile.

Mais cet autoritaire n'en était pas à une " antinomie " près ; et si *Napoléon bibliophile* nous offre un accouplement de mots surpris de se rencontrer ensemble ; si, de prime saut, on se résigne malaisément à se trouver en face d'un Napoléon qualifié de bibliophile, sans que l'on conçoive le soupçon qu'il y a, là, simplement l' " instantané " d'un état d'âme transitoire, peut-être accidentel, — la suite et le groupement des faits ne démontrent pas moins la réalité de cette incarnation, si anormale *à priori*, de la personnalité napoléonienne.

Oui, Napoléon bibliophile, c'est encore Napoléon, et Napoléon comme il est en tout et partout : de son *moi* il imprègne ce qu'il touche. Par suite, avec un intérêt certain, et parfois supérieur, on peut chercher à découvrir dans la bibliophilie napoléonienne, ce *moi* présent aux moindres détails. Et, en effet, le succès suit la recherche. Seulement, ce n'est pas un bibliophile tout court que l'on découvre ; ce n'est pas l'amateur connu, plus ou moins esclave de sa passion, dévot plus ou moins enthousiaste, plus ou moins candide..... Ici l'imprégnation n'est pas de la passion dans le *moi,* mais du *moi* dans la passion, si j'ose dire.

C'est que Napoléon n'a point connu, et ne pouvait connaître, les alliciantes et tyranniques méticulosités de la manie livresque ; c'est que cet être exceptionnel, pétri d'individualisme, dont la formation et le développement psychiques avaient eu lieu sans aucune direction religieuse ou philosophique, — n'avait qu'une passion souveraine, qui se retrouve dans les plus petites manifestations, comme dans les plus vives des effervescences de son " action " ; une passion dominatrice à laquelle étaient puissamment enchaînées toutes les autres : " l'exaltation du *moi* " ; — mais, disons-le, pour être exact, — quoique cela déborde évidemment notre cadre : — l'*exaltation* dans le rêve, dans la vision, plutôt, de " la gloire héroïque ".

Je n'insiste pas. Je tiens seulement à rappeler encore et à consacrer le souvenir des deux faits dominant cette petite histoire et qui en marquent d'une façon particulière, également touchante, les deux extrémités : le don charmant de Pauline

Bonaparte, qui jette de doux rayons sur les jeunes ambitions du futur souverain, et le legs de l'Empereur découronné au fils qui lui fut ôté avec sa couronne, et pour qui cette suprême pensée ne fut qu'une espérance décevante.

Détournons nos regards des caisses endeuillées *destinées au Roi de Rome!* Quel fut, du reste, leur sort définitif? On l'ignore. A cette ombre mélancolique, je veux substituer, dans une page inédite, le témoignage de l'attention, toujours fidèle, et vivante jusqu'au bout, de la donatrice de 1798. Voici ce qu'elle écrivait, de Rome, le 20 novembre 1819, au frère tendrement aimé, d'un amour que tempère, de façon si saisissante, une légère et délicate nuance de déférence :

« Mon cher Frère,

« Les nouvelles que m'a données Mme de Mon-
« tholon de V. M. sont bien affligeantes. Il n'y a
« pas de chose au monde que je n'entreprisse pour
« améliorer votre triste position ou soulager vos
« souffrances. Vous n'avez qu'à ordonner, et vous
« êtes bien sûr d'être obéi, en tout, très exactement.

« J'ai écrit à l'Impératrice pour la dotation du
« comte Bertrand. Je ferai ce que je pourrai pour
« que ma lettre puisse lui parvenir. Mais c'est bien
« difficile.

« J'ai écrit à Mme de Montholon qu'elle pouvait
« compter sur tout ce qui dépendrait de moi pour
« lui prouver mon désir de l'obliger.

« Nous avions toujours espéré que le sort de

« V. M. s'améliorerait. A chaque session du Par-
« lement, nous le croyons *(sic)*. Mais maintenant
« nous voyons clairement qu'il ne faut rien espérer
« de ce côté-là. C'est au grand courage de V. M. sur
« lequel il faut compter, pour soutenir d'aussi
« grandes épreuves.

« Votre fils devient tous les jours plus beau et
« plus intéressant. Tout le reste de la famille se
« porte bien. Je suis la seule dont la santé est bien
« chancelante. Je souffre du foie, et le chagrin
« bien cuisant que j'éprouve des peines de V. M.,
« n'est pas le moindre de mes maux.

« Je baise bien tendrement les mains de Votre
« Majesté, avec tout le respect possible.

« Je suis la plus affectionnée des sœurs, toujours
« la plus attachée.

PAULINE (1).

« *P. S.* Votre médecin nous a donné de vos
« nouvelles. Vous devriez bien avoir la bonté de
« m'en donner vous-même par un mot écrit de
« votre main. J'attendrai vos ordres pour tout ce
« qui pourrait vous soulager dans votre vilain
« pays. »

Ainsi s'exprimait, un an à peine avant la mort de l'Empereur, celle qui avait collaboré à l'une de ses premières collections de livres.

(1) Cette lettre, inédite, fait partie de mes collections de manuscrits et de pièces autographes. L'original, de format petit in-8, comprend 2 ff. papier vélin, doré sur tranches, — particularité que présentent d'autres lettres de la même. Le texte occupe les trois premières pages; il est, tout entier, de la main de la princesse Borghèse, d'une écriture irrégulière, précipitée, mal formée, ayant une étroite parenté avec l'écriture napoléonienne. La signature *Pauline* s'accompagne d'un petit paraphe vif, hardi, très féminin.

De tous les volumes maniés par le vaillant capitaine, par le puissant souverain, que reste-t-il?... Les grandes collections d'Etat qu'il avait fait former, ses collections privées aux Tuileries ou dans les résidences impériales, ses bibliothèques de voyage, les vastes conceptions bibliographiques combinées, élaborées avec Antoine-Alexandre Barbier, tout cela a été bouleversé, rendu aux abîmes anonymes de l'océan des livres!

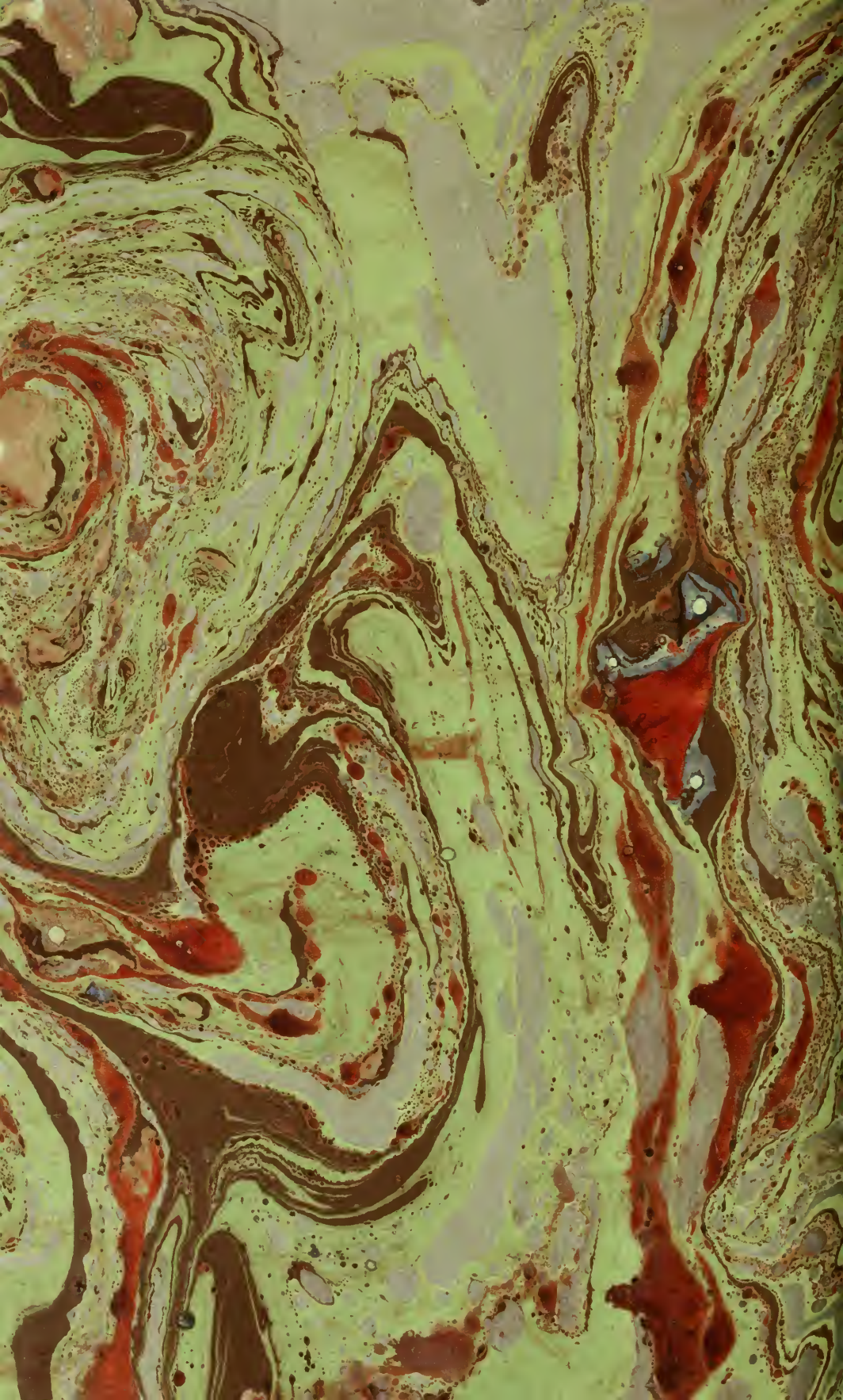
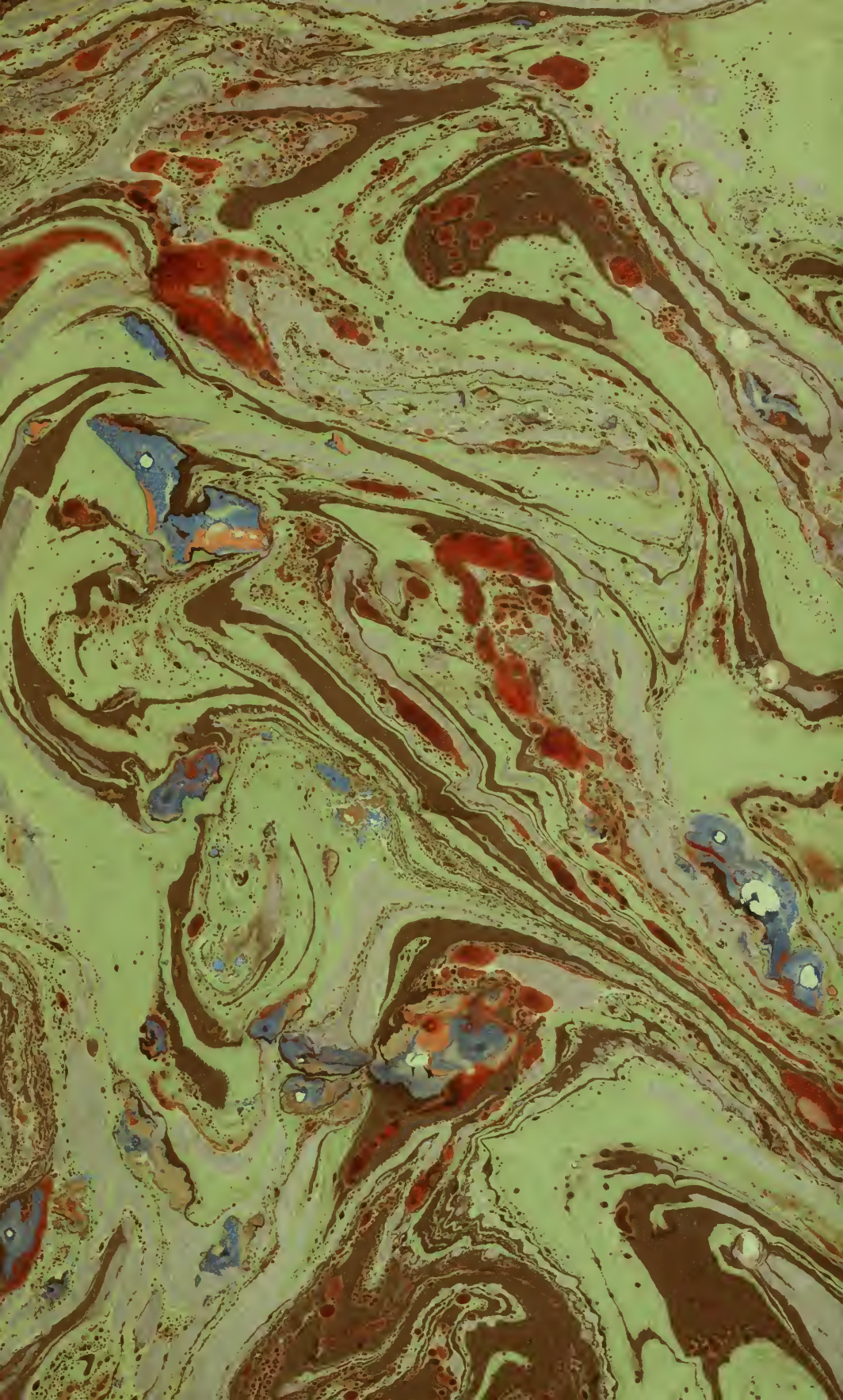
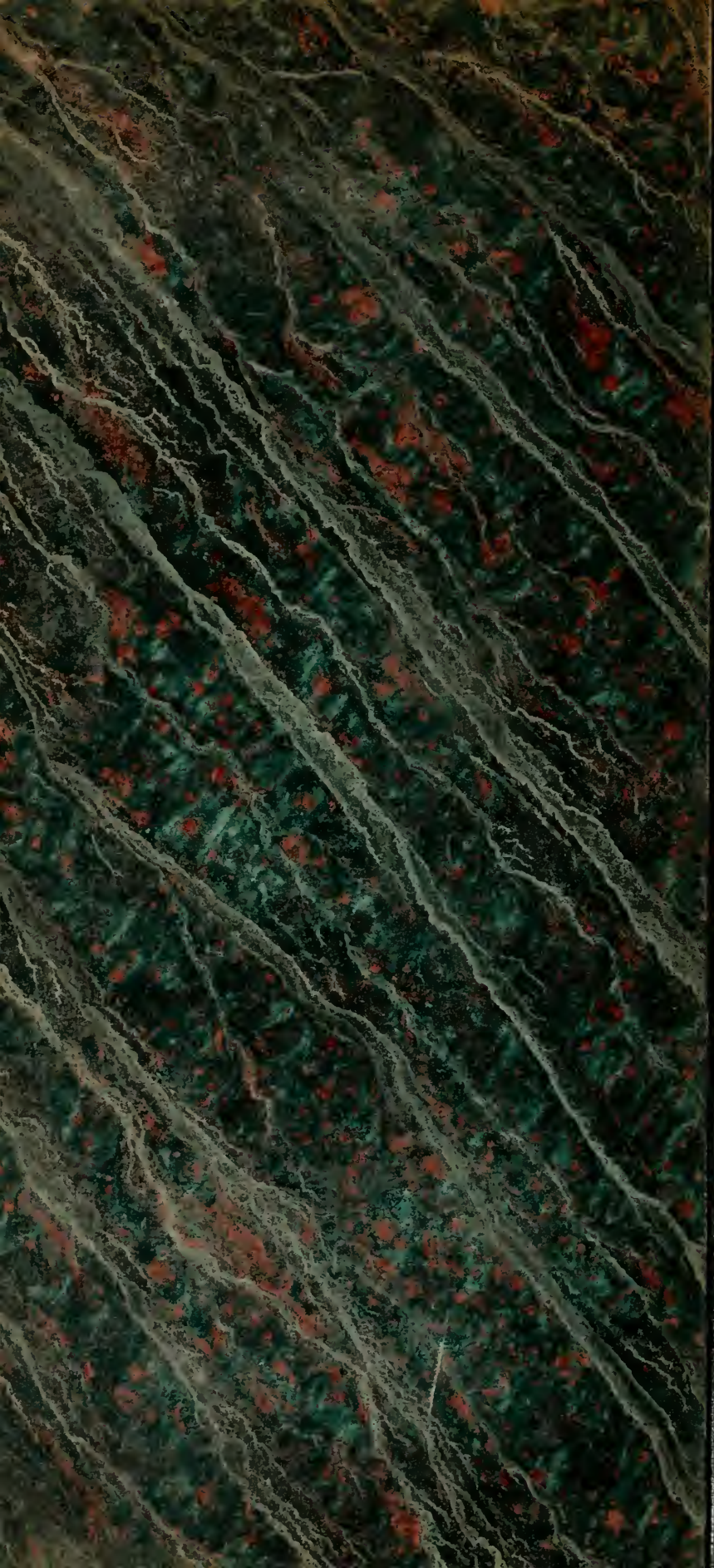
Il ne reste guère d'authentique, d'indiscutable que quelques volumes, par unités, égarés dans les bibliothèques publiques ou particulières, et le petit groupe des livres échappés à la curiosité de Thibaudeau. C'est peu! Mais ces humbles volumes, la main impérieuse de l'homme de guerre et de génie gouvernemental les a tenus, ses yeux ont passé sur leurs feuillets, sa pensée s'est arrêtée sur leurs lignes, et tels qu'ils sont, avec leur extérieur austère et quelque peu rêche, ils gardent précieusement l'empreinte du maître, le reflet, il semble, de son froncement de sourcil, et, en tout, son ineffaçable souvenir.

Les autres, ces amas de livres sans cesse remués ou reformés, comme les troupes des innombrables soldats dont il avait couvert l'Europe, faut-il essayer de les retrouver et d'en refaire les cadres? Mais où les prendre? Où, ces volumes qui avaient partagé la gloire des armées triomphantes de Napoléon? Où, ceux qui ornaient les somptueuses demeures dans lesquelles l'Empereur et Roi logeait sa gloire? Où, ceux qui le suivirent dans l'exil d'Elbe et dans l'exil de Sainte-Hélène? Où, enfin, ceux qui devaient trouver un refuge chez le jeune

et défaillant prince qui, frappé par une inexorable destinée, ne devait rien recueillir, — pas même un seul volume peut-être, — de l'héritage paternel?

Un souffle mystérieux, ce souffle insensible auquel les plus grandes choses de ce monde ne résistent point, à tout dispersé ; ces livres, ils ont été éparpillés ; ils ont été la paille de l'aire, jetée aux quatre vents du ciel ; et la plupart, maintenant, comme on eût dit au temps de Napoléon, leur maître, ils sont

Où vont toutes choses,
Où va la feuille des roses,
Et la feuille du laurier.

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE G. CHASSEL
A MIRECOURT
LE
30 AVRIL MDCCCCV

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00929 4162